



*Supplément
numérique*

Hugo van Gaert

Dan Larue

Lucie Chenu

Supplément numérique à **GALAXIES 72**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 72, le supplément se compose de quatre nouvelles, cinq articles, quelques critiques thématiques et la bibliographie du numéro.

Page II	L'Aréopage (nouvelle)	<i>Hugo van Gaert</i>
Page V	Un monde d'hommes (nouvelle)	<i>ïan Larue</i>
Page XI	Salut les primates ! (nouvelle)	<i>ïan Larue</i>
Page XVIII	Lune de mon cœur (nouvelle)	<i>Lucie Chenu</i>
Page XXVII	La Clause	<i>Pierre Gévert</i>
Page XXX	Les premières femmes écrivains de SF	<i>Georges Bormand</i>
Page XXXIX	De la Belle Époque aux Années folles	<i>Pierre Stolze</i>
Page L	Détestable Sara, adorable Sara	<i>Magali Lefebvre & Lucie Chenu</i>
Page LIII	Contempler sa déchirure avec Doris Lessing	<i>Éva D Serves</i>
Page LVIII	Lectures thématiques	<i>Coordonnées par Lucie Chenu</i>
Page LXVII	Bibliographie	<i>Lucie Chenu</i>

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu
Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

L'Aréopage

Hugo van Gaert

Cette histoire a près de quarante ans, et pourtant, elle résonne étrangement avec notre époque... Je n'ose vous dire en quoi ou pourquoi, de crainte de déflorer l'intrigue et la fin de ce texte bref et frappant.

L'ARÉOPAGE DES ANCIENS parmi les anciens s'était réuni dans l'antique décor. Thomas H. Mulligan regarda la paroi corrodée en de multiples endroits, et se demanda involontairement combien de temps cela prendrait avant que la salle ne se transforme en une ruine, et si quelqu'un serait encore là pour le voir. Il laissa encore errer son regard sur les rangées de sièges dont les occupants achevaient de s'asseoir, puis regarda le président Murphy bien en face, les yeux dans les yeux.

Murphy avait succédé à Butler, qui avait lui-même remplacé Danavérien. Le Danavérien... Celui qui...

« Messieurs », tonna soudain le président. Puis il attendit quelques instants que s'instaure le silence. « Messieurs, un de nos frères encore est mort. » Cette fois, le silence se fit absolu. « Vous savez que la loi de notre communauté veut que les anciens soient toujours au complet. Aussi, avant même de faire l'éloge de Jeremy Courtrey, je vous demande de vous prononcer sur la candidature de Thomas H. Mulligan, qui souhaite prendre place à nos côtés. »

Le silence retomba, Thomas sentait maintenant dix-neuf paires d'yeux fixées sur lui. Il aurait voulu pouvoir fermer les siens, se recueillir en lui-même, mais l'étiquette lui imposait le douloureux face à face.

« Quel est ton âge, gamin ? demanda soudain l'un des anciens, George R. Travus, âgé de cent douze ans.

— J'ai soixante-treize ans, Monsieur.

— Ouais, se renfrogna l'autre. C'est bien ce que je disais, un gamin. Tu n'étais pas encore de ce monde quand le vaisseau spatial a quitté la Terre, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit vivement Thomas, ma mère était... »



Comme une explosion, la protestation véhémement des anciens éclata, le couvrit, et se prolongea deux à trois minutes avant que le président parvînt à ramener le calme au sein du groupe de vieillards. Le candidat se mordait les lèvres, maudissant son imprudence et sa précipitation à répondre...

« Je vous préviens, l'avertit le président, qu'une seconde incongruité entraînerait immédiatement le refus de votre candidature.

— Les mots m'ont échappé, essaya de se défendre Thomas.

— Un ancien ne doit rien laisser échapper, Monsieur Mulligan. N'oubliez pas que, si nous vous cooptons, ce choix sera définitif. Et vous aurez dès lors à porter votre voix dans la conduite même de ce vaisseau spatial.

— Avez-vous l'intention de le ramener à la Terre ? » demanda soudain l'un des anciens du premier rang.

La question était importante, en effet, avec la mort de Jeremy Courtney, la part des anciens qui avaient voté la décision, soixante-dix ans plus tôt, devenait minoritaire. Et si eux, pour des raisons évidentes de sécurité personnelle, n'avaient aucune envie de se retrouver face aux autorités terriennes, qui sait si les nouveaux ?...

« La Terre ne m'est rien, répondit fermement Thomas. Ce vaisseau est le seul monde que je connaisse, et le seul que je veuille connaître.

— La réponse me satisfait », dit l'ancien. On l'interrogea encore sur quelques problèmes d'administration générale du vaisseau. Puis enfin vint la question, l'unique, la seule importante, finalement. La justification même de cette quête insensée d'un équipage de vieillards en route pour les étoiles depuis quatre-vingts ans.

« Thomas H. Mulligan, interrogea gravement, le président, approuvez-vous la Décision, et vous y associez-vous ? »

Thomas serra les dents. Il tenta de refouler le souvenir qui s'allumait au plus profond de sa mémoire d'enfant. Les cris. Les mains si douces soudain froides, le sang. Mais il parvint à se faire violence et jeta un coup d'œil aux plus récemment élus parmi les anciens. Un espoir, peut-être... Enfin, il répondit :

« J'approuve la Décision, et je m'y associe ».

Alors, selon le cérémonial, le président et les deux doyens vinrent le conduire à son fauteuil. Mais en lui-même, il hurlait mentalement : *Non, je ne l'approuve pas, je la réprouve, je la condamne, cette décision stupide, criminelle, horrible. Je l'abhorre, cette atroce décision de Danavérien*

IV

de faire mettre à mort toutes les femmes du vaisseau pour préserver le calme. Je la vomis.

« Passons à l'ordre du jour », reprit alors le président.

© Hugo van Gaert, alias Pierre Gévert 1981
Première parution *La Feuille d'annonces (Valenciennes)*, 1981



Hugo van Gaert, alias Pierre Gévert, et ci-devant Rédacteur en chef de Galaxies, animait au début des années 1980 une émission de science-fiction sur une radio nouvellement libérée : Radio-Beffroy¹. Et chaque semaine, il écrivait une nouvelle courte en relation avec ses invité(e)s et le thème de l'émission. Celle-ci, une des premières, a été écrite dans le cadre d'une série de trois rendez-vous² avec des amies du MLF³, sur le thème du féminisme et de ce qui ne s'appelait pas encore les LGBT.

(photo contemporaine de l'écriture du texte !)

1 L'année 1981 marque le véritable début de la libération des ondes avec l'apparition des premières « radios libres ». La loi du 9 novembre 1981 prévoyait en effet des dérogations au monopole d'État pour les radios locales privées associatives.

2 La série de trois émissions dont il est ici question a commencé le mardi 9 mars 1982, avec la nouvelle « L'Ordinatrice », se poursuivant le 16 avec « Roméo et Personne », et s'achevant le 23 avec le texte que vous venez (peut-être) de lire.

3 Mouvement de libération des femmes

Un monde d'hommes

ïan Larue

Après le monde très masculin imaginé par Hugo van Gaert, en voici un autre, tout à fait différent, que nous propose ïan Larue. (En réalité, elle n'a rien proposé du tout, c'est moi qui lui ai demandé l'autorisation de publier cette nouvelle que je connaissais et trouvais tout à fait appropriée !) Et comme bien souvent avec ïan, on est dans le registre de l'humour, de la parodie. Mais est-on si loin de notre société ? Je n'en suis pas sûre...

ANDREA ENFONÇA LA SERINGUE dans sa cuisse avec sa grimace habituelle. Mieux valait qu'elle le fasse elle-même. Évidemment, elle aurait pu aller régulièrement au centre, après tout, une piqûre toutes les trois semaines, ça se gère aussi bien, dans un emploi du temps, que le coiffeur pour un petit mec branché. Mais elle préférerait, dans cette affaire, se prendre en charge au maximum. Même si de toute façon on ne coupait pas à la visite médicale obligatoire.

Eh bien ! Ils seraient contents, dans quatre jours, à la visite. Les poils de son torse avaient poussé, masquant un peu le carnage qu'avait été sa mammectomie. Maintenant qu'on pratiquait cette opération à la chaîne, il n'était plus question de fines cicatrices et d'aréoles du sein délicatement préservées. Il y avait de quoi sourire, quand on pensait au temps où les femmes pratiquaient la réduction mammaire, rêvaient de seins petits, harmonieux, féminins, et multipliaient sur les forums de délicats témoignages sur leurs marques préférées de crèmes cicatrisantes.

Bon, le torse, ça allait. Les aréoles avaient été coupées en deux puis maladroitement recousues, avec un décalage notable entre les deux moitiés. Mais peu importait, car tout le monde était à la même enseigne depuis que cette opération de routine était confiée aux stagiaires en 2^e année de médecine. Les diplômés se réservaient pour le dickclit, un travail plus délicat de création d'un sexe entre mâle et femelle, avec option minibite ou maxiclito, selon le goût.

Andrea frappa à grands coups la cloison pour réveiller sa colocataire, Jules, qui avait le sommeil lourd à cause de son boulot de terrassière. Jules, qui passait sa vie courbée sur un marteau-piqueur, était magnifiquement musclée sans avoir besoin d'aller à la salle du sport, qu'Andrea devait en revanche fréquenter assidûment puisqu'elle travaillait dans les assurances. Heureusement, les deux heures de muscu

VI

par jour étaient prévues dans le contrat de tous ceux qui travaillaient dans le secteur tertiaire.

— Eh ! Jules ! L'heure de la piqûre !

Jules grommela que sans un café d'abord, elle prenait le risque de refuser la piqûre et de finir sur l'île d'Oléron en camp de redressement, condamnée à ne bouffer que des huîtres et à passer sa vie à glisser dans les algues au milieu de CRS surentraînés. Andréa rit de la blague rituelle et accepta de préparer le café pour elles deux.

Jules déboula dans la cuisinette en pantalon de chantier kaki et marcel rose tendre, une fantaisie de la mode qui avait un succès fou en ce moment chez les ouvrières du bâtiment. Elle était petite, râblée, enjouée. Des carrés de chocolat sculptaient son torse parfait, que sa petite taille mettait paradoxalement en valeur.

— On garde un peu de café pour Bruno ?

— Elle est déjà partie !

— Et sa piqûre ?

— Tu sais, elle, elle préfère aller au centre.

— Qu'est-ce qu'elle est douillette notre Bruno ! Bon, c'est pas le tout, moi, dans quel tiroir ai-je foutu ma seringue ?

— T'es toujours aussi bordélique !

Andrea enfila son complet gris clair avec une petite cravate tandis que sa copine s'injectait la Testo Plus[®] en poussant des hurlements de colosse de foire, histoire de faire rire la galerie. Jules avait toujours eu cette *vis comica*, même quand elle était petite, à l'école primaire, avec ses deux nattes blondes et son visage de poupée.

— Hé, Jules, c'est l'heure de *Minute, les filles* ! Allume la télé !

L'émission existait depuis leur plus tendre enfance. Chacune d'elles, pendant qu'elles étaient encore chez leurs parents, l'avait regardée tous les matins, avant de partir à l'école. Même arrivées à l'âge adulte, et vivant ensemble en colocation, elles ne pouvaient pas s'en passer. C'était la meilleure émission de conditionnement pour les filles, et paradoxalement la plus courte. Elle ne durait pas plus de cinq minutes.

Blotties au creux de leur canapé, elles savourèrent le générique : on voyait une sorte de marchand de sable qui plantait des choux bleus et des choux roses sur un nuage. Puis un type souriant présenta Théo, une petite fille de dix ans.

— Alors, Théo, qu'est-ce que tu dis de Spiderman ?

— Spiderman, c'est interdit pour les petites filles ! affirma l'enfant d'une voix flûtée. C'est pour les garçons parce qu'ils sont forts !

— Alors, Théo, tu voudrais être un garçon ?

— Bien sûr ! Tout le monde maintenant veut être un garçon !

— Tu sais à quel âge tu auras le droit de devenir un garçon ?

VII

— À 16 ans !

— Bravo Théo ! Alors, tu as hâte d'avoir 16 ans et de devenir un garçon !

— Oh oui !

Les deux spectatrices rirent de l'ingénuité de Théo. Elle était vraiment charmante cette petite ! L'émission s'acheva sur un mot de la mère, Yann, un homme d'une quarantaine d'années aux cheveux coupés très courts et aux yeux d'un bleu magnifique. Elle était contente de sa Théo, bien adaptée au monde d'aujourd'hui !

Le marchand de sable revint pour un rapide générique, transformant d'un coup de baguette magique les choux roses en choux bleus. Les deux filles éteignirent la télé et se séparèrent pour la journée : Jules avait un chantier et Andrea devait traiter pas mal de dossiers avant midi.

Sur le quai du métro, Andrea repensa à l'émission du matin. La mère de Théo avait subi sa transition de femme vers homme seulement après avoir eu un enfant... Elle faisait partie des dernières de sa génération à être dans ce cas. Andrea se dit qu'à présent que toutes les femmes étaient obligatoirement opérées et placées sous la Testo Plus[®] dès l'âge de 16 ans, plus aucune femme n'aurait d'enfant. Elle savait que c'était une très bonne chose, parce qu'elle l'avait entendu dire dans tous les programmes de prévention humanitaire. Cette mesure devait permettre la réduction planétaire du nombre des humains, dont le nombre croissant détruisait la planète, qu'il fallait sauver.

Andrea était bien d'accord. Elle ne voyait pas comment on aurait pu prétendre ne pas vouloir sauver la planète. Dès lors, il fallait bien subir la transition FtM, même si on n'en avait pas envie. Pour sauver la planète !

Est-ce qu'elle en avait eu envie, elle ? Oui, et non. Elle adorait, dans l'intimité de la colocation, avec Jules et Bruno, employer encore le pronom prohibé « elle ». Après tout, elles s'étaient connues à l'école primaire, toutes les trois, elles ne pouvaient pas changer comme ça leur manière de se nommer. Cela avait été particulièrement dur pour elles, cette transition. Elles étaient de la première génération, celle qui essayait les plâtres. Dans leur enfance, elles s'étaient appelées Alice, Coline et Anne. Plus trace, nulle part, de ces anciens prénoms. Le changement d'identité n'avait pas été si facile, mais d'un autre côté, elles étaient des pionnières. Il faut bien commencer un jour...

Andrea se dit que cette petite Théo, elle, au moins, n'allait pas subir la transition FtM comme quelque chose d'inquiétant. Elle était née dans le mauvais genre, mais elle portait déjà son prénom masculin. On arrangerait son problème à 16 ans. Tout était prévu pour atteindre l'idéal de perfection masculine, même si on était née fille. Maintenant, grâce à la science, les erreurs de la nature, comme une naissance féminine, se corrigeaient très facilement.

VIII

De toute façon, c'était dans l'air depuis longtemps, si on regarde l'évolution historique, se dit Andrea en entrant dans le hall de Mardéfaf, la société d'assurances où elle travaillait – où il travaillait : franchies les portes de la vie sociale, Andrea était il. Ma propre mère, qui n'était même pas trans mais qui était écrivain, la malheureuse, était bien obligée de prendre un prénom masculin pour survivre dans le milieu de la SF, par exemple. Finalement, déjà, à l'époque, les femmes n'avaient plus le choix. C'était être un homme, ou crever.

Il sourit en entrant dans son bureau paysagé, et s'apprêta à saluer ses collègues avec gentillesse. *Eh, souviens-toi que t'es un mec, Andrea !* se morigéna-t-il. La règle d'or, à la Mardéfaf comme ailleurs, était de ne pas se faire distinguer comme FtM au milieu des hommes bio. Tout le monde était à la même enseigne.

Andrea calqua son comportement sur celui de tous les autres, et s'assit pesamment en éructant un vague bonjour, auquel lui répondirent des grognements indistincts. Il renifla, écarta posément les jambes, alluma son ordinateur et se mit à écrire en intranet. Depuis que les mails étaient devenus payants, on les réservait pour les cas graves.

Bon ! Affaire monsieur et monsieur Decavage, cinquante ans, couple ancienne formule patriarcale avec mère porteuse opérée tardivement, etc. etc. Je vois, OK. Comme la mère de Théo. Deux enfants. Un des mômes est responsable du dégât des eaux qui a détruit leur appartement. Bon, ils sont couverts, car ils avaient pris la garantie Casse-enfants. Une franchise, et aux suivants. Monsieur Loudun. Ne peut pas prendre sa Testo Plus[®], le chéri, cause risque cardio-vasculaire. Ils vont nous emmerder longtemps, avec leur risque cardio-vasculaire ? Encore un qui veut se défilier. Rien à faire. Il va la prendre, ce Loudun, sa Testo Plus[®], comme tout le monde. C'est incroyable le nombre de ceux qui essaient de passer au travers des mailles du filet ! Tu continues comme ça, tu vas te retrouver à Oléron, mon gars. Tu l'auras bien cherché !

Bon, après ? Une plainte du comité des femmes a été déposée, etc. Hein ? C'est quoi ce cirque ? Je vais transmettre au service juridique. Qu'est-ce que ça peut bien être, un comité des femmes ? Il n'y en a plus, de femmes ! Ça n'existe plus, aujourd'hui. C'est vraiment n'importe quoi ! Encore des travesties, je parie... Des FtM qui se la jouent nostalgiques, ou même des mecs bio qui se déguisent. Incroyables. Ils vont se faire déporter, ces types, c'est tout ce qu'ils vont gagner. Enfin. Tant pis pour eux. J'aimerais pas être à leur place au moment où les CRS vont les choper.

Quoi encore ? Qu'est-ce que tu veux, Roger ? On ne peut jamais travailler tranquille, dans cette boîte ? Faut toujours qu'on soit dérangés ? Tu veux que j'arrête d'aboyer ? Et toi, peut-être, tu arrêtes, toi, d'aboyer ?

IX

Hein ? Hein ? On s'entend plus ? Bon, d'accord, dis ce que t'as à dire, mec, crache-la, ta valda ! Allez, grouille, j'ai pas que ça à faire !

Attends, répète, là, j'y crois pas.

Un festival de cinéma ?

Le patron veut qu'on monte *un festival de cinéma* ?

Réunion des managers c'taprem après la muscu ?

Putain, bordel, couille nue ! Ils ne savent plus quoi inventer !

« Bon les gars, un peu de silence ! Je vous explique mon idée. On va monter un festival de cinéma. Des vieux films, genre *Légion* ou *Le Choc des Titans*. C'est pour renforcer le moral des troupes. À cause de ce comité des femmes, dans l'île d'Oléron. Eh oui. Vous pensez bien qu'on n'a pas pris ça au sérieux, un comité des femmes alors que les femmes, ça n'existe plus aujourd'hui ! Bon, il faut que je vous explique, c'est un groupe de déportées d'Oléron qui fout le bordel depuis là-bas sur les réseaux et qui infiltre les entreprises. Ne me demandez pas comment ils se débrouillent, pardon, elles, mais il semblerait, je sais pas, ça doit être du hacking informatique, bref ils, enfin elles, si on veut, arrivent à écrire des mails gratuits et à inonder les boîtes des éléments les plus fragiles, chez nous. Je ne vous demande pas si vous en avez reçu ; ça m'étonnerait, ce genre d'engance frappe en dessous de la ceinture, pas les managers, les agents, ceux qui ont les plus bas postes et les plus bas salaires. Bon, pour enrayer subtilement, on s'est dit qu'un peu de propagande ferait du bien. J'ai imaginé un retour aux sources, des bonnes fictions patriarcales américaines du siècle dernier, ça vous va ? »

Le patron mesurait 1 m 80 et chaussait du 42 mais ce n'était pas rare, à présent, chez les FtM. Avec les progrès de la médecine, tout le monde était devenu plus grand et plus beau.

— Bon, si vous voulez bien, on va les visionner, ces films. Vous notez toutes vos remarques et on débriefe. Traînons pas. On monte le festival pour la semaine prochaine, on banalise la journée et on oblige tous les gars à y assister.

Andrea passa l'après-midi dans la salle obscure avec les autres managers, à regarder les films de propagande patriarcale américaine du siècle dernier, à noter ses remarques et à débriefer. Il trouva ces fictions rudement efficaces : l'homme était systématiquement valorisé et la femme, qui existait encore à l'époque, servait déjà uniquement à la décoration intérieure. Ou alors elle était un monstre de l'espace, vite remise au pas par un petit mec. C'était vraiment de très bons films.



Astucieux, cette idée d'utiliser la fiction cinéma pour la propagande. Le patron était vraiment un type très fort.

Avant de prendre le métro bondé de mecs pour rentrer chez lui, Andrea s'acheta un steak surgelé. Il était tout seul, ce soir : Jules avait une soirée et Bruno allait voir son nouveau copain, Frédéric, qui habitait en banlieue vers Corbeil. Il allait sûrement y passer la nuit. Et lui, Andrea, qu'est-ce qu'il pouvait bien faire de sa soirée ? Le foot à la télé ? Bah, il y avait longtemps que les matches ne l'intéressaient plus, même s'il faisait semblant d'adorer ça, comme tout le monde. Mater un porno ? Tous ces mecs englués dans d'autres mecs finissaient par lui donner la nausée. Il n'était pas tellement sensuel, en fait. Il n'avait pas de petit ami, il ne flirtait pas sur son lieu de travail comme Jules qui, lui, aurait bien voulu avoir une relation et cherchait activement un partenaire. *Pas facile d'avoir des relations sexuelles quand on n'est pas excité par la sodomie*, se dit-il en soupirant. Mais quoi, il n'y avait pas d'autre moyen.

Alors les jeux vidéo ? Andrea adorait les jeux vintage du siècle dernier remastérisés, genre *Assassin's Creed* ou *Grand Theft Auto*. Le charme désuet des antiquités... Il alluma son ordinateur et ouvrit finalement un nouveau jeu où le héros devait délivrer une princesse. Marrant : la même histoire que dans les vieux films américains !

Quelqu'un, pendant la séance, avait demandé ce que voulait dire *sexisme*. Mais c'était un mot ancien, personne ne savait.

Dans trois jours, visite médicale, se dit-il. Il aurait campo au boulot ce jour-là pour y aller. Eh bien, c'était toujours ça de pris.

© ian Larue 2012

Première parution *Nouveau Monde* n° 1, juillet 2012

Salut les primates !

ian Larue

Ceci est un extrait d'un ouvrage à paraître. Mais vous me connaissez, j'ai craqué et j'ai demandé à ian si je pouvais le publier sous forme de nouvelle. C'est en effet une nouvelle, c'est de la fiction, mais toutes les références scientifiques sont exactes. Enjoy!

Zoo de Londres

— Enfin, chère amie, ce n'est pas possible ! Bien sûr que les humains savaient tout cela.

— Je te dis que non ! C'était des primitifs. Tu as vu leurs archives ?

— Montre-moi !

— « Au début du XX^e siècle, la London Zoological Society avait créé une colonie d'une centaine de babouins mâles et décidé d'y introduire quelques femelles. Les mâles s'entretuèrent, les guenons et les petits furent exterminés. On vit les femelles laisser tomber le petit qu'elles allaitaient pour échapper à des mâles qui se saisissaient alors du petit pour le tuer ; on vit un mâle tuer un petit en essayant de le saillir ; des guenons mortes que les mâles continuaient à saillir ; des mâles s'entretenant à force de combats pendant des journées entières ».

— Conclusion ?

— ... Incapacité des babouins à entretenir des liens d'affection⁴ !

— Ha ha ha ha ha !

Les dix-sept femmes du Néolithique

— Alors, un article scientifique sur le « goulet d'étranglement » de la population des mâles humains au néolithique !

— Le... goulet d'étranglement ?

⁴ Evelyn Reed, dans *Féminisme et anthropologie*, Paris, Denoël-Gonthier, 1979, p. 71 et suivantes, et Solly Zuckerman, dans *Social Life of Monkeys and Apes* (cité par la précédente p. 63), évoquent cette expérience de la London Zoological Society menée avec des babouins à partir de 1925 et interrompue cinq ans après (cinq ans, tout de même...) en raison du carnage suscité. La raison de la tuerie ? Il y avait trop de mâles et pas assez de retraites pour les femelles. « Chez les animaux, la sexualité des mâles et la maternité sont incompatibles. Il ne peut donc n'y avoir ni "couples" ni "familles" unies par des liens d'affection », précise Reed. Chez les primates, les femelles sont toujours largement majoritaires : « leur nombre dépasse de beaucoup celui des mâles dans la horde », parce que leur croissance est plus rapide et que la compétition entre mâles entraîne l'élimination de certains d'entre eux (cité par E. Reed : Marshall Sahlins, *Scientific American*, vol. 203, no 3, p. 81, et Carpenter, *Primate Social Behaviour*, p. 29 et 31-32).

XII

— Grâce à l'étude de l'ADN des populations de l'époque, l'article établit qu'au Néolithique, il y a eu jusqu'à dix-sept femmes pour un seul homme.

— Conclusion ?

— ... Les grands chefs avaient des harems de femmes !⁵

— Ha ha ha ha ha ha ha ha !

Lacerta viviparia

— J'ai quelque chose sur les lézards...

— Envoie !

— « Jean-François Le Galliard a étudié des populations de lézards communs (*Lacerta viviparia*). Il a créé artificiellement un excès de mâles dans ses populations. Il a constaté que cet excès engendrait une agression envers les femelles adultes dont la survie et la fécondité s'effondraient. On pensait que s'il y avait trop de mâles, la compétition sexuelle allait éliminer le surplus. Mais en réalité, un trop-plein de mâles impose une contrainte sexuelle accrue sur les femelles et, à terme, c'est l'extinction de l'espèce ».

— Quel type merveilleux ! Enfin en voilà un qui a compris quelque chose !

— Oui, oui, écoute : « Cet excès [de mâles] engendre en fait une agression envers les femelles adultes dont la survie et fécondité s'effondrent ainsi que leur taux d'émigration ».

— Cela veut dire quoi ?

— Sans doute qu'elles n'arrivent plus à se faire la malle... « La prédiction qui s'ensuit est étayée par les données à long terme. En augmentant ainsi le taux de mâles, la population décline. Les projections informatisées montrent que cet effet amplificateur provoque un risque majeur d'extinction de la population ».

— Formidable !

— Conclusion : « il y a peu de raison pour que ces phénomènes ne soient pas également présents chez les humains ».

— Voilà qui a dû faire un tabac à l'époque !

⁵ Un article de Monica Karmin *et alii*, « A recent bottleneck of Y chromosome diversity coincides with a global change in culture » (*Genome Research*, 2015), analyse une collecte de données génétiques datant des dernières 10 000 années du point de vue implicite des mâles, leur petit nombre étant dramatiquement qualifié de « goulot d'étranglement ». Si les données sont collectées avec une rigueur toute scientifique, on ne peut en dire autant des conclusions interprétatives. On pourrait en effet soutenir aussi bien l'hypothèse que l'espèce humaine, à cette époque du moins, s'équilibrait avec beaucoup moins de mâles que de femelles.

XIII

— Pas du tout... C'était publié en anglais dans ce qu'on appelait « revue spécialisée »... Personne ne lisait ça. Ce travail exceptionnel n'a eu aucun écho⁶...

(*Soupirs*)

ADN mitochondrial

— Tu connais ?

— L'ADN qui se transmet de mère en fille depuis des millénaires ?

— Et également le seul qui permette de qualifier les lignées humaines. Voici un article qui remarque qu'on trouve toujours plus de femmes que d'hommes dans les populations anciennes malgré la mort fréquente des femmes lors des accouchements. L'article cite des groupes avec 60 femmes pour 30 hommes, d'autres avec 25 femmes pour 15 hommes. Je te traduis la conclusion : « au cours de l'histoire, les résultats de l'ADNmt et de NRY indiquent que la taille de la population effective est toujours plus grande chez les femmes que chez les hommes »⁷.

— Donc les humains voyaient bien que leur espèce s'équilibrait naturellement avec moins de mâles que de femelles !

— Pas du tout ! Les humains s'appelaient elleux-mêmes « les hommes », un nom qui ne désignait que les mâles. Ils tuaient le plus possible de femelles. Deux cents millions de femelles manquantes au XXI^e siècle en Asie⁸. Plus ils étaient en surnombre, plus ils exterminaient les femelles qui restaient⁹. En Occident ils préféraient les éliminer une à une en encourageant les mâles à les violer et les tuer. Lent mais efficace.

— Mais enfin... Pourquoi les mâles considéraient-ils les femelles comme une espèce ennemie ?

— Parce qu'ils ne se rendaient pas compte qu'elles étaient de la même espèce qu'eux.

— Mais les femelles auraient pu s'arranger pour se retrouver en plus grand nombre pour équilibrer !

— J'ai l'impression qu'elles étaient aussi dégénérées que les mâles... Elles hurlaient de joie quand leur naissait « un fils » et balançaient leurs filles à la rivière, sous les pattes des buffles ou dans les bras d'un violeur... Elles étaient incapables de se rendre compte qu'elles n'avaient pas besoin de tant de mâles. Tout le monde croyait qu'il fallait une femelle par mâle,

6 Le Galliard Jean-François, 13 décembre 2005. « Sex ratio bias, male aggression, and population collapse in lizards ». *PNAS proceedings*, 102 (50) 18231-18236. Edited by David B. Wake, University of California, Berkeley, CA.

7 Lippold Sebastian, Xu Hongyang, Ko Albert, Li Mingkun, Renaud Gabriel, Butthof Anne, Schröder Roland, Stoneking Mark, 2014. « Human paternal and maternal demographic histories: insights from high-resolution Y chromosome and mtDNA sequences », now published in *Investigative Genetics*.

8 Manier Bénédicte, 2006. *Quand les femmes auront disparu. L'élimination des filles en Inde et en Asie*, Paris, La Découverte, 210 pages.

9 Tuljapurkar, S., Li, N. & Feldman, M.W., 1995. « High sex ratios in China's future ». *Science*, 267, 874.

XIV

ce qui est totalement absurde. Chaque mâle voulait avoir « sa » femelle. Les femelles devaient aux mâles toutes sortes de services pour son entretien, des services ménagers, sexuels, que sais-je encore, tu as le détail dans cette archive, là. Parfois elles se rebiffaient, elles prétendaient « quitter » le mâle en question, c'est-à-dire arrêter de fournir des services. Alors les mâles les tuaient. Ils avaient aussi le droit de les tuer sans raison, comme ça, par caprice.

— C'est intéressant, cette histoire. Cela fait vingt ans que j'étudie la biologie animale et jamais je n'avais rencontré une espèce qui se soit détruite elle-même en éliminant les femelles. Je n'arrive pas à y croire. Si on allait voir ?

La mission

— Il nous reste une mission à prendre cette année... Cela nous fait une rétrovolution de combien d'années ?

— Environ 60 000.

— Faisable... je vérifie les kits. Ah, voilà. Tu seras Gloria, 23 ans, étudiante en droit, et moi Sofia, 25 ans, serveuse dans un bar. Nous sommes colocataires.

— C'est fou, je ne comprends rien à ce que tu racontes, mais le kit me dira tout. Elles sont comment, ces primates ?

— Moches comme tout.

— Montre !

— Tu vas vomir.

— Allez !

— Tu l'auras voulu.

— Quelle horreur ! Elles n'ont pas de fourrure !

— Et deux gros tentacules avec dix petits en plus de chaque côté.

— Et tu as vu ces trous ? À quoi ça sert ?

— Réponse du kit : un de ces trous sert à parler, manger, mordre et embrasser.

— Immonde. Cela me rappelle les animales qui ont un seul trou pour manger et pour déféquer. Elles ont d'autres organes à plusieurs fonctions ?

— Plein. Elles ont un cerveau qui sert à réfléchir, diriger le corps et flanquer des dépressions.

— Écœurant. On va manger ?

Debout sur ses pattes de derrière, Sofia s'avança vers le terrarium et étira son long bras poilu, au coude anguleux, pour saisir avec gourmandise un oiseau fouisseur. Elle inclina amicalement le grand pavillon de ses immenses oreilles vers Gloria qui était déjà en train de sucer avec délectation le sang d'un autre spécimen. Sofia flaira l'oiseau fouisseur de

son nez délicat aux dentelures raffinées avant de s'attaquer à son snack¹⁰. Les deux archivistes devaient prendre des forces avant leur expédition chez les primates du genre dit « homo » dans les années 2100, peu avant l'extinction de l'espèce.

Un petit souvenir

- Et c'est tout ce que vous nous ramenez ?
- C'était sur une étagère... C'est joli, non ?
- C'est vrai, j'aime bien sa grosse tête et ses petites dents. On doit avoir de l'ADN congelé quelque part dans les frigos. On va vous en recréer une pareille, allez !
- Merci ! Merci !
- Quoi d'autre ?
- On a une archive !
- Une seule ?
- Oui...
- Je ne vous félicite pas, mais bon...

Témoignage recueilli par Gloria et Sofia dans le cadre d'une mission de rétrovolution : voir dossier HDGQRT dans le tiroir de l'année 60102.

Pièce annexe : une figurine en plastique.

Sujet interrogé : une jeune femme.

Propos enregistrés dans un bar à Paris.

« Eh bien moi je ne suis pas d'accord du tout ! Je vis en couple avec un mec sympa, on a toujours partagé le travail des enfants et de la maison – sauf après sa promotion, bien sûr, mais là il n'avait vraiment plus le temps, le pauvre ! Heureusement qu'une aide-soignante trouve facilement du travail n'importe où : je n'ai eu aucun mal à le suivre quand il a fallu déménager.

Qu'est-ce que vous racontez toutes les deux ? Que les maris de la préhistoire étaient cannibales et bouffaient leurs nouveau-nés ? Mais c'est hallucinant, de dire des choses pareilles ! C'est de la barbarie ! On est des hommes, pas des singes ! OK, moi, je ne suis pas “un homme” au sens strict, mais enfin quand même, une femme, c'est un homme, non ? Enfin, non bien sûr, mais, Gloria, tu vois bien ce que je veux dire ! Et ce n'est pas que je me crois supérieure, mais quand même, il y a l'évolution et le mot dit bien ce qu'il veut dire. Évolution, ça veut dire qu'on est plus évolués

¹⁰ Cette description doit beaucoup au livre de biologie-fiction de Sébastien Steyer et Marc Boulay, *Demain, les animaux du futur*, Paris, Belin, 2015, qui reprend la tradition des bestiaires fantastiques en imaginant des évolutions en revanche plausibles pour les animales.

que les singes. Et que les crabes, les mollusques, les insectes et tout ce qui est en dessous. Ils sont moins évolués que nous. C'est darwinien !

On ne va quand même pas parler que de viols, d'assassinats, d'infanticides des filles et autres horreurs. Et la douceur, la tendresse ? Moi je dis : sois gentille avec le monde et le monde sera gentil avec toi. Il suffit de faire la paix avec soi-même, de prendre du temps pour soi, de calmer sa colère intérieure. Il y a des trucs pour ça, la méditation, la sophrologie, pour calmer les femmes quand elles sont en colère. Où irait-on si les femmes se laissaient aller à leur colère ? Non, leur devoir, c'est la gentillesse et la compromission. Elles sont là pour apaiser les conflits, pas pour hausser le ton. Elles doivent être plus intelligentes que les hommes ! Capables de se taire et de laisser courir ! Oui, c'est une preuve d'intelligence !

Qu'est-ce que tu racontes, Sofia ? Décidément, ton histoire de surplus néfaste de mâles dans l'espèce, c'est n'importe quoi. Et la guerre, alors ? Ah, c'est toujours toute la population qu'on extermine ? Eh bien je ne suis pas convaincue. Voir la guerre et le mal partout ! C'est une épidémie ou quoi ?

Les accouchements qui tuent les femmes, c'est rare ! On est au XXI^e siècle, quand même. Dans les pays tropicaux, oui, peut-être, je veux bien. Bon, sans doute quelques-unes, mais certainement pas tant que ça¹¹ !

Enfin, il ne peut pas y avoir trop d'hommes, au contraire ! Il n'y en a pas assez, même. J'ai des tonnes de copines qui cherchent un mec et qui ne trouvent personne, les pauvres ! Tu te rends compte ? Elles sont seules ! C'est horrible ! Surtout pour une femme ! Un homme seul, d'accord, c'est le lion solitaire, le roi de la jungle, le mâle alpha, mais une femme ! Moi, ça me fait tellement peur cette idée d'être seule, tu ne peux pas savoir. Je crois que ça me fait encore plus peur que vos idées tordues. Tu imagines si un jour mon mec me quittait ? Ce serait l'effondrement. J'ai très peur qu'il ait une maîtresse, il part en congès une semaine par mois, je me demande si je ne ferais pas bien de l'espionner discrètement. Je t'assure, Gloria, s'il a une maîtresse, je n'aurai plus qu'à me jeter dans la rivière... ou sous les sabots d'un buffle, tiens ! »

Épilogue

— La voilà votre animale de compagnie ! Vous êtes sûres de vouloir la garder dans votre bureau ?

11 | Touraille Priscille, 2008. *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 258 et suivantes. En 2000, on décompte 529 000 décès par accouchement selon l'OMS, qui précise que les données sont de plus largement sous-estimées dans les régions où la mortalité est estimée la plus considérable. 99 % de ces femmes mortes sont des Africaines ou des Asiatiques. En France, une femme sur 2700 meurt des suites d'un accouchement ; en Allemagne, une sur 8000.

XVII

Bavant, suant et crachant, une énorme bête fit irruption dans la pièce, fermement tenue en laisse par une élèveuse du labo. Nantie de pattes géantes de poulet et d'une tête effroyable, elle roulait des yeux rougis et révélait en grondant une mâchoire surpuissante ornée de deux extraordinaires rangées de dents.

Les archivistes reculèrent tandis que l'élèveuse, d'un maître coup de collier, maîtrisait l'animal.

— Couchée, Rexie !

— On ne peut pas la garder ici ! balbutia Gloria.

— Alors on va la mettre au zoo, la cloner en dix exemplaires et leur trouver un mâle pour la reproduction, répondit l'élèveuse. Le labo va vous envoyer un ordre de mission exceptionnelle.

— Mais on a déjà fait toutes nos missions de l'année !

— Exceptionnelle, la mission, mes chéries ! Vous retournez dans le passé et vous nous ramenez un mâle de cette espèce. Et inutile de collecter d'autres infos sur vos primates : le dossier est clos, mes amours ! Rangez tout ça dans le bon tiroir et n'en parlons plus !

— Voilà ce qui s'appelle archiver, grommela Sofia en rangeant tout ça dans le bon tiroir.

— Qui sait ? Un jour peut-être quelqu'un s'intéressera à cette espèce, l'homo-truc, rêva l'élèveuse en caressant la grosse bête. Mais en attendant...

Elle se tourna vers les deux archivistes.

— Vous êtes des tirexes en chaleur, Patchie et Patchoue. Direction le Mésozoïque ! Ramenez-moi un mâle ! Voici vos kits ! Au boulot ! Bonne chance !

© ian Larue 2021



Pictoresse, ian Larue a participé à une vingtaine d'expositions personnelles et collectives, la dernière en date au centre d'art contemporain Transpalette à Bourges (Even the rocks reach out to kiss you, 2020). Écrivaine, elle a publié de nombreux essais, des romans (La Vestale du Calix, nommé au GPI, La Fille Geek, hélas passé inaperçu) et une vingtaine de nouvelles en revues (Géante rouge, Galaxies, Parchemins & Traverses, etc.) ou en anthologies (La Justice..., Civilisations, Rouge, Utopiales 2020, etc.). Elle est également l'auteur, avec Alice Moliner, de Mission E.N.C. Dix Histoires canines. Son dernier ouvrage est un manuel de fluidart, Le Pouring. L'art de la peinture fluide, et sa « Rexie chérie » figure au sommaire du premier numéro spécial Sexe et Genre de Galaxies, le 69.

Lune de mon cœur

Lucie Chenu

« Étant donné le thème du numéro, précise l'autrice, j'ai souhaité partager avec vous cette nouvelle qui me tient à cœur. Presque tout est vrai. » je connaissais ce texte, très fort, et en effet, il prend tout son sens dans le cadre de ces deux spéciaux. Il y a deux façons de le découvrir, je pense : soit cet univers vous est complètement étranger et vous ne sortirez pas indemne, soit il évoque des choses personnelles, ou proches, et les plaies se rouvriront. Prenez une grande aspiration, et allez-y !

Pierre Gévert

Pour Jacqueline et pour Manou,

J'AI CHEZ MOI une paire de chaussettes autrefois bleues, que je ne me décide pas à jeter. Elles sont usées, trouées, délavées, mais rien à faire, je ne peux pas les flanquer à la poubelle. Il m'arrive même encore de les prendre, pour dormir, quand l'hiver gèle mes pieds et mon cœur. Ces nuits-là, si mon sommeil est agité, je ne fais aucun cauchemar ; elles me protègent, elles sont mon talisman, mon doudou. Mon objet transitionnel.

Quand j'étais petite, nous ne voyions jamais mes grands-parents, ni mes oncles et tantes. Parfois, seulement, mes cousines, en cachette. Petit à petit, j'ai fini par comprendre que c'était parce qu'il s'était fâché avec toute la famille de ma mère. Il m'a fallu bien plus de temps encore pour admettre l'idée qu'il n'était qu'en partie responsable de cette brouille ; des éternités durant, je l'ai vu comme un monstre, et tous ses opposants comme des archanges salvateurs. Si seulement c'était si simple !

Il faisait froid quand nous nous sommes enfuies. Ce froid de novembre, humide et pénétrant. Mais mon cœur brûlait de rage et de bonheur, car je l'avais enfin vaincu. Nous lui avons tenu tête, nous l'avons affronté et nous en étions ressorties victorieuses. Debout, droites, et surtout : vivantes !

Ça avait commencé comme d'habitude, par une brouille. Celle-là, je m'en souviens particulièrement, mais combien de fois n'avait-il pas surgi, poings brandis, sans que nous sachions seulement ce que nous avions pu faire pour lui déplaire ! Lui déplaire... Ma mère faisait tout pour le satisfaire, exécutant le moindre de ses ordres avec une promptitude qui confinait au devancement, mais il trouvait toujours à redire.

XIX

Je le revois... Il y a eu ce cadeau d'anniversaire le décevant terriblement, heureusement rattrapé par un dessin dans lequel j'avais mis tout mon amour – cela a, pour un temps, apaisé sa colère. Le gigot qu'il trouvait trop cuit alors que les invités, les rares amis qui acceptaient encore de franchir le seuil de notre maison, le proclamaient succulent. Le carton à gâteaux que ma mère tenait à pleine main alors qu'une « dame », n'est-ce pas, se devait de le saisir délicatement par le ruban. Quel dommage que la pâtissière, à court de bolduc, ait remplacé celui-ci par du scotch ! Cela a valu à ma mère une correction mémorable – d'ailleurs, son corps s'en souvient encore, des années après. C'est ce jour-là que je me suis juré *plus jamais ça*.

J'ai tenu ma promesse, je les tiens toutes, même s'il m'arrive de mettre des années. Cette fois-là, ce fut rapide, extatique. Le plaisir que j'ai pris à notre libération est au-delà des mots, au-delà du bonheur. Si j'ai été victorieuse, je suis surtout sortie de cette épreuve transformée. Je suis, depuis, aussi dure et tranchante que le plus affûté des sabres. Impitoyable. Seuls trouvent grâce à mes yeux les enfants... et les femmes.

Cette fois-là, c'était à cause d'une paire de chaussures qu'il estimait mal cirées. Il était rentré tard la veille au soir, et crotté de la tête aux pieds. Il s'en foutait, ses bonniches étaient là pour nettoyer, n'est-ce pas ?

*

« Saleté puante ! »

Il a de plus en plus de mal à contenir sa nausée. Cette pouffiasse qui pue la vinasse à trois lieues lui fait des avances. À lui ! Ignore-t-elle donc à qui elle a affaire ? Il secoue la tête ; la migraine lui vrille les tempes et sa vue se trouble. Il lui semble plonger dans un tourbillon tandis que le brouillard londonien s'éloigne de lui de plus en plus vite...

Jack se réveille en sursaut, la bouche sèche et le cœur battant. Il lui faut quelques instants pour se réadapter. C'est de plus en plus difficile à chaque fois.

Ça fait maintenant plusieurs semaines que ses nuits sont envahies par ce cauchemar absurde et ses réveils meurtris par d'atroces douleurs. Heureusement, avec une aspirine, la souffrance s'estompe rapidement. Mais pas l'angoisse. Anna le supplie de consulter un médecin... comme si ces ânes bâtés y pouvaient quelque chose. Qu'est-ce qu'elle en sait, elle, de la peur qui l'étreint chaque nuit ?

Il se lève et sort de la chambre en claquant la porte, laissant la Belle au bois dormant profiter du lit deux places aux draps froissés et trempés de sueur.

*

Un jour, je ne sais plus quel âge j'avais, mais j'étais pas vieille, j'ai voulu lui servir son café. J'étais tellement fière et heureuse de faire plaisir à mon papa. J'avançais cérémonieusement vers le canapé où il était assis, ses longues jambes étalées devant lui. Ma mère me surveillait d'un air inquiet – ou le surveillait, lui. Arrivée devant lui, je me suis inclinée et... le plateau que j'avais réussi à amener jusque-là sans encombre s'est incliné avec moi, déversant le breuvage brûlant sur les genoux de mon père qui se mit à vociférer.

La raclée de ce jour-là est l'une de celles dont je me souviens le mieux, avec la fessée cul-nu et sanguinolent du jour de mes trois ans, parce que j'avais déchiré le papier peint de ma chambre, qui s'enlevait si facilement, en longues bandelettes...

Le jour du café, ma mère était dans la pièce avec nous. Je la revois criant et pleurant plus fort que moi : « Arrête, Jack ! Ça n'est pas sa faute ! Elle est trop petite ! » Il m'a lâchée et s'est retourné vers elle : « Saleté puante ! Saleté puante ! »

Ça a duré des heures.

Je ne suis pas allée à l'école, ce jour-là. Il m'avait interdit de quitter la pièce, il faisait ça de plus en plus souvent pour que j'en « prenne de la graine », pour que je sache ce qui m'attendait si je me risquais à lui désobéir. Je devais le regarder frapper ma mère jusqu'à ce que sa colère se tarisse et je savais que si je désobéissais, elle en prendrait encore plus, et plus longtemps.

Ce jour-là, quand il est enfin sorti, j'ai aidé maman à se lever et à regagner sa chambre – leur chambre, que j'en étais venue à détester à cause de son odeur, à lui, qui stagnait dans la pièce quoique ma mère l'aérât toujours. Elle me disait « Ça n'est rien, Ludmilla chérie. Ça n'est rien, Lune de mon cœur. Je vais bien, ne t'inquiète pas. » Je ne la croyais plus depuis longtemps et j'ai encore supplié pour qu'on le quitte, pour qu'on fiche le camp loin de lui. D'habitude, elle me répondait qu'il allait changer, qu'il allait se soigner, qu'il n'avait pas toujours été comme ça, qu'il fallait le comprendre... Mais ce jour-là, elle m'a dit que oui, qu'on allait partir. Enfin !

*

En entendant les pas de son mari décroître dans le couloir, Anna ouvre les yeux. Elle ne dort plus depuis une bonne heure mais n'osait pas bouger, de crainte de troubler le sommeil léger de Jack. Toute la nuit, elle l'a senti s'agiter, rager contre Dieu sait quoi. Il ne s'est calmé que vers l'aube, un bras de plomb posé en travers de son corps, lui interdisant le moindre mouvement. Elle-même n'a fait que sommeiller superficiellement, les pensées qui s'entrechoquaient dans sa tête l'empêchant de se relâcher.

Anna se lève et étire son dos courbatu. Allons, aujourd'hui c'est dimanche, peut-être que Jack acceptera une promenade en forêt ? Ça fait si longtemps ! Il dormirait bien, après une promenade à la campagne. Et Ludmilla pourrait courir sur l'herbe au lieu de se cantonner aux allées sablonneuses des squares parisiens où il est interdit de marcher sur la pelouse sous peine d'amende.

Savourant par avance la journée qui s'annonce ensoleillée, Anna enfle la robe de chambre légère que Jack lui a offerte l'année dernière et gagne à son tour la cuisine pour prendre son petit déjeuner en compagnie de son époux. L'arôme du café en train de passer éveille son appétit ; elle se demande un instant si elle ne va pas plutôt s'habiller pour acheter des croissants au coin de la rue, mais la fatigue la retient. D'abord un bol de café, après on verra !

*

Le pire, c'était les vacances. C'était lui qui me gardait pendant que maman travaillait ; je restais avec lui toute la journée, à la maison. On ne sortait jamais, même pas pour faire les courses ; ma mère s'en chargeait en rentrant. J'aurais bien aimé, moi, aller chercher le pain ou du fromage à l'épicerie du coin ! Mais il n'en était pas question, je devais rester assise sagement, lire ou jouer à la poupée dans ma chambre, ou bien le regarder marcher de long en large et écouter comment notre vie allait changer quand il travaillerait, et comment nous serions heureux, tous les trois, ses princesses et lui. C'est comme ça qu'il nous appelait, quand il était de bonne humeur, « ses princesses » ; quand il était en colère, c'était « la saleté puante et son gniard ». Ma mère, elle, m'appelait toujours Lune. Lune de mon cœur.

*

Anna pousse la porte de la cuisine en fredonnant ; elle ne voit rien venir. La douleur la plie en deux. Il a visé le ventre. Au sol, elle gémit et tente de se protéger comme elle peut, de ses mains, de ses bras. Elle rampe sous la table, là, au moins, les coups de pied ne l'atteindront pas. Lui scande et hurle de plus en plus fort : « Saleté puante ! Saleté puante ! » Plus tard, il la cajolera, lui demandera pardon, lui dira que c'est sa faute, qu'elle aurait dû penser à racheter du beurre, ou à laver le bol marqué de son prénom dans lequel il aime boire son café au lait, le matin. Mais quelle conne elle a été ! Trop fatiguée, hier soir. Persuadée qu'elle se leverait la première et qu'elle préparerait tout. Arrête, Jack, arrête, je t'en supplie !

XXII

Les coups et les insultes cessent aussi subitement qu'ils ont commencé. Jack quitte la pièce sans un regard pour le corps prostré de sa femme. Il lui faut se laver de cette saleté, de sa sueur, de sa peur. Bon sang ! Elle le sait, pourtant, qu'il ne faut pas le mettre en colère ! Quand donc comprendra-t-elle ? Il laisse couler la douche longtemps, jusqu'à vider le cumulus, jusqu'à se vider de la rage qui s'était emparée de lui, une fois de plus. Jusqu'à oublier ce qui s'est passé, son cauchemar et sa migraine.

*

Avec ma mère, on se comprenait sans avoir besoin de parler. Un regard, un sourire, un doigt levé suffisaient là où de longues phrases n'expliquent rien. Et puis comme ça, au moins, il ne pouvait pas nous entendre. C'était de ça que j'avais le plus peur : qu'il nous entende, qu'il nous surprenne en train de dire du mal de lui. Il nous aurait tuées, j'en suis sûre. J'avais peur même loin de lui, dans la voiture, par exemple, quand ma mère venait me chercher à l'école. Je lui demandais sans cesse : « Tu es sûre qu'il n'a pas caché de micro ? » J'étais persuadée qu'il nous espionnait en permanence.

*

Jack croise le regard de Ludmilla. Un regard d'un bleu délavé, chargé d'orage, qui lui rappelle ces enfants-monstres du *Village des Damnés* s'attaquant à George Sanders, dans le film. Un regard accusateur, agressif. Cette mioche lui foute les jetons ! Qu'est devenu le bébé rose et joufflu qui gazouillait « pa-pa-pa-pa » ? Quand donc s'est-il transformé en cette créature étrange donnant l'impression de débarquer d'une autre planète pour lui dire, à lui, son père, ce qu'il doit faire ? Quand elle le regarde, comme ça, il lui semble la sentir dans sa tête... Ces yeux fixes relancent sa migraine ; la taloche part tout seul, pas eu le temps d'y songer.

*

À la maison, il écoutait tout ce qu'on disait, il fallait faire attention. Je ne devais pas parler des familles de mes camarades de classe. Une fois, j'avais été invitée à un goûter d'anniversaire et j'étais rentrée en racontant que je n'avais jamais vu un papa aussi gentil que celui de mon amie Françoise. Qu'est-ce que j'avais pas dit là ! Ma mère a réussi, je ne sais comment, à détourner mes propos en faisant passer le père de Françoise pour un homme bête et inintéressant... Ce jour-là, ça avait marché.

Je ne devais pas non plus dire du mal des gens, ça déclenchait ce que ma mère appelait son « mécanisme de persécution ». Et on en avait pour

XXIII

des heures à l'écouter – sagement, on l'écoutait toujours bien sagement – plaindre de tout son cœur ceux qu'on critiquait à tort et à travers alors qu'ils étaient des génies méconnus, au premier rang desquels figurait, bien entendu, mon père...

*

Il marche à grandes enjambées dans les rues sales de la ville. Sa tête se tourne mécaniquement à droite à gauche, son regard perçant débusque la vermine : silhouettes furtives, corps malodorants...

Une chaleur intense dans la nuque : c'est elle, c'est son regard, son maudit regard. Il s'immobilise, le pied à peine posé. Il oscille un moment avant de se retourner, lentement. Sa main gauche se pose nonchalamment sur sa hanche, la droite se crispe nerveusement sur la poignée de la mallette. Il redresse la tête et la voit. Visage d'ange au cœur empli de haine. Et derrière elle, l'autre, celle qui, chaque soir, tente de le prendre dans ses rets tissés de stupre... Et comme chaque soir, il va devoir extirper la débauche des entrailles de la femme, cette saleté puante...

Jack se réveille poissé de sperme avec, en bouche, un arrière-goût de vomit. Il a pris du plaisir. Il a pris du plaisir à ce putain de cauchemar, à cette horreur infâme ! Devient-il fou ? Ces images qui le hantent l'angoissent, mais que faire ? Elles s'imposent chaque nuit davantage, de plus en plus fort. Et, chaque matin, la jouissance est plus intense.

Il sent bien à son immobilité factice et à sa respiration trop silencieuse qu'Anna ne dort pas, elle non plus. Elle est aux aguets. Si elle avait seulement conscience de ce qui rôde dans son esprit... Jack se rendort en espérant que demain il ne restera rien, aucun souvenir, aucun plaisir. Et aucune violence.

*

Maman et moi, on se comprenait si bien qu'il me suffisait de fermer les yeux et de penser à elle pour qu'elle accoure. Parfois, j'avais l'impression que j'aurais pu lui demander n'importe quoi, dans notre langage secret sans paroles, et qu'elle l'aurait fait. Sauf quitter mon père. Ça, elle n'y arrivait pas. Ça n'est que des années plus tard que j'ai compris à quel point elle était terrorisée, par lui mais aussi par le monde extérieur, par sa famille que je ne connaissais pas et, avant tout, par elle-même. Mais tout le reste, elle l'aurait fait. Elle me racontait des histoires merveilleuses qu'elle inventait au fur et à mesure, le soir, pour que mes rêves soient beaux et heureux, ou quand j'étais malade, pour que je guérisses plus vite. Elle était tout pour moi et j'étais tout pour elle.

XXIV

*

Elles complotent contre lui, Jack en est sûr, à présent. D'une façon ou d'une autre, elles pénètrent ses rêves et le poussent, nuit après nuit, à commettre Dieu sait quoi. Il doit résister, être fort.

Dire qu'il n'y a pas si longtemps, ils étaient si heureux, tous les trois, ses princesses et lui... Il croyait encore possible de reconstruire sa vie, à l'époque. Elle, elle ne comprenait pas ; elle n'avait jamais manqué de rien. Il devait à tout prix retrouver du travail. N'importe lequel. N'importe quoi avant de devenir fou, à tourner dans son trois-pièces comme un lion en cage. N'importe quoi plutôt que d'affronter sa fille, et son regard étrange qui lui vrille le cerveau. Qui déverse en Jack des fleuves de rage et de rancœur.

*

En mai 68, ça a été interminable. J'ai dû rester cinq longues semaines enfermée avec lui ; les jours n'en finissaient plus de s'étirer, mornes et gris, ponctués de violents accès écarlates lorsque la colère l'emportait. Je savais, à cette époque, que c'était un malade mental. Un jour de mars, j'étais arrivée à l'école en pleurant : « Mon père est fou, j'ai peur qu'il tue ma mère ! » Un garçon qui passait non loin de là avait éclaté de rire : « Fou comme le lièvre de mars ! Elle est bien bonne. » Je n'avais pas compris, à part le fait qu'on s'appelle Lelièvre... Enfin, au mois de mai, il était à peu près calmé. Peut-être que la colère des étudiants l'apaisait ?

Le soir, quand ma mère rentrait du boulot avec les commissions plein les bras, elle nous trouvait, mon père et moi, installés dans le salon. Lui était affalé comme toujours sur le canapé, entre la radio et son journal ; moi, je lisais, ou du moins, j'essayais.

Avec maman, le soleil pénétrait dans l'appartement lugubre. Elle était mon Soleil et j'étais la Lune de son cœur. Le soir, nous mangions tous les trois ensemble, sans parler parce que mon père écoutait la TV.

Ce qu'il y avait de bien avec ma mère, c'est qu'elle s'arrangeait toujours pour savoir ce que j'avais envie de manger. Ou alors c'était notre lien, notre langage secret sans paroles. Oui, c'est ça : je lui disais en pensées ce dont je rêvais et elle le réalisait. Elle était magique, ma mère ! Une fée. La « Fée Soleil », comme je l'appelais. Elle, elle me disait que c'était moi qui étais magique. On s'aimait fort.

Quand même, parfois, ça m'effrayait un peu. Pas qu'on s'aime, non. Mais que ma mère fasse tout ce que je lui demande sans paroles, comme si je la dirigeais. Comme si elle était Bouratino, et que moi, j'étais le méchant montreur de marionnettes qui tirait les ficelles. Mais elle me rassurait en riant et en m'embrassant bien fort, et me disait que j'avais

trop d'imagination, qu'elle allait arrêter de me raconter des histoires si ça me mettait de telles idées en tête. Et quand je la suppliais qu'on s'en aille, avec ou sans paroles, elle cessait de rire et on ne partait toujours pas... Alors, d'une certaine façon, ça me rassurait : ça me prouvait que ma mère n'était pas une marionnette que je pouvais manipuler à ma guise.

Après le coup du café, elle a commencé à dire oui, à dire qu'on allait partir, enfin. À ce moment-là, j'ai cru qu'on allait pouvoir vivre libres et heureuses, comme dans les contes.

Mais le jour des chaussures, tout a basculé.

Il s'est rué vers elle, les poings brandis au-dessus de sa tête, et il s'est mis à la marteler, sans s'arrêter. J'ai crié « Arrête, papa ! Arrête ! Tu lui fais mal ! » comme elle avait crié pour détourner ses coups, la fois où j'avais renversé son café sur ses genoux. Mais rien à faire, il était trop fort pour moi, il ne se rendait même pas compte de ma présence. À vrai dire, je ne sais pas s'il se rendait seulement compte que c'était sa femme qu'il frappait ainsi, et pas un punching-ball ! Je les revois, maman lui tournant le dos, s'accrochant à l'évier pour ne pas tomber, et lui qui la boxait méthodiquement, en scandant entre ses dents « Saleté puante ! Saleté puante ! »

J'ai fermé les yeux pour ne plus les voir et j'ai prié « Mon Dieu, faites que ça s'arrête », mais ça continuait encore et toujours. J'ai supplié « Faites qu'il meure ! » mais il ne mourait pas et il tapait toujours et maman était par terre. Il s'est interrompu et j'ai vu sa main tâtonner, cherchant je ne sais quoi. Il a attrapé le couteau du gigot qui traînait dans l'évier et s'est laissé tomber à quatre pattes à côté du corps prostré de ma mère. Il a brandi le couteau.

Alors, je lui ai parlé, sans paroles. Je n'avais jamais essayé de lui parler ainsi, à lui. Je ne savais pas que c'était possible. J'ai pensé très fort « Nooon !!! » J'ai bloqué son geste. La lame tremblait à quelques centimètres du ventre de ma mère qui s'est écartée lentement, en rampant. J'ai forcé les doigts de mon père à s'écarter du manche, un à un. Je l'ai forcé à poser le couteau. Il me regardait, les yeux écarquillés, comme s'il savait ce que je faisais, mais moi, je n'en savais rien.

Maman s'est relevée tant bien que mal et je lui ai dit, toujours sans paroles « Là, près de toi ! » et j'ai vu sa main à elle s'avancer à son tour vers l'arme. J'ai pensé encore plus fort « Prends-le, prends-le et plante-lui dans le cœur ! » et elle l'a attrapé.

Elle s'est retournée, le couteau à la main, en criant « Non ! Je ne veux pas ! » Là, tout s'est figé. Il a cessé de bouger, je crois qu'il vacillait, elle a lâché le couteau, m'a prise par la main et nous nous sommes enfuies, enfin.

XXVI

Il faisait froid, c'était en novembre et il pleuvait, mais le Soleil et la Lune éclairaient la nuit de leur liberté naissante. Ma mère était en pantoufles et moi, en chaussettes couleur de ciel d'été, nous avions froid aux pieds, mais tellement chaud au cœur.

Après, je ne me souviens plus. Des voisins, une association. La rencontre avec la famille de ma mère qui n'avait pas levé le petit doigt pour nous aider... mais sans doute ne savaient-ils pas. Les gens ne savent pas ce qui se passe dans les maisons, une fois la porte refermée.

© Lucie Chenu 2009

Première parution « L », avril 2009



Lucie Chenu a (co-)fondé un webzine, Univers & Chimères, bossé pour un fanzine québécois, Horrificque, une revue française, Mythologica, publié des anthologies sur des thèmes qui lui tiennent à cœur (liste sur nooSfere), (co-)dirigé la collection Imaginaires chez Glyphé... Elle est l'auteur d'une cinquantaine de nouvelles, dont on peut lire une

bonne partie dans ses recueils, Les Enfants de Svetambre et Les Fantômes de Svetambre. Depuis quelques années, elle collabore à Galaxies, comme touche-à-tout de service, mouche du coche, etc. Il y a trois ans, elle a eu l'idée saugrenue d'un dossier sur le thème 'Sexe et Genre', lequel s'est vite transformé en double numéro spécial. Trois ans de lecture intensive, de découvertes et d'émotions, de rencontres et d'écriture... et dont le résultat est à présent entre vos mains.

La Clause

Pierre Gévert
Président du Jury du Prix Alain le Bussy

Le règlement du prix Alain le Bussy de la nouvelle, qui récompense chaque année un texte de science-fiction inédit d'une longueur inférieure à 30 000 signes espaces comprises¹², comporte depuis 2017 une clause ainsi rédigée : « Le jury attachera une importance à la place que tiendront les personnages féminins, dans les textes, et à la manière dont les rapports entre les femmes et les hommes seront renouvelés par rapport aux stéréotypes. Pour autant, il ne s'agit nullement d'un thème imposé, mais d'un état d'esprit. »

Cette clause a surpris, a fait réagir et surtout a eu des effets positifs. Mais commençons par remonter aux origines.

En 2016, le prix Alain le Bussy a été remporté par Manuel le Gourrierc. Même si cela n'est pas systématique, il est fréquent, quand une place se libère dans le jury, que nous cooptons le/la vainqueur/e de l'année précédente. Manuel a donc fait partie du jury pour le prix 2017, et il a lu à ce titre l'ensemble des textes proposés au concours (il y en a eu cette année-là 102). Après la proclamation, il nous a fait part de ses remarques : il avait été en particulier choqué par le traitement souvent réservé aux personnages féminins dans ces nouvelles. Les femmes continuaient d'être représentées comme des faire-valoir, des personnages faibles, inférieurs qu'il fallait protéger, diriger, conseiller, et cela d'après lui dans la majorité des textes, ce qui veut dire également dans des textes rédigés par des autrices. Cette remarque nous a fait dresser l'oreille (et ouvrir les yeux) et nous nous sommes dit que la mission que nous nous fixions comme jury de susciter des vocations d'écrivains/es devait aussi susciter une évolution dans la manière d'exercer cet art d'écrire au moins sur ce point crucial d'où cette clause, qui d'ailleurs – il faut bien le dire – ne fit pas l'unanimité du jury.

Mais cette clause fit aussi l'objet sur les réseaux sociaux d'une discussion opposant ceux et celles qui la trouvaient justifiée et opportune et ceux (beaucoup plus rarement celles) qui se scandalisaient de ce qu'ils allaient parfois jusqu'à désigner comme une censure, une atteinte à la liberté d'écriture, et même – selon cette argutie spéieuse caractéristique des tenants de la supériorité masculine – allant jusqu'à prétendre que cette clause ne pouvait que desservir la cause des femmes. Nous avons lu avec attention tous ces échanges, en nous efforçant d'y participer le moins

¹² Puisqu'on parle de féminin, rappelons qu'en typographie, « espace » est féminin !

XXVIII

possible ou du moins de nous limiter à une approche factuelle, une explication de texte. Il était important en effet que soit bien perçu l'esprit dans lequel avait été introduite cette clause : ce n'était pas comme l'ont cru (et comme continuent à le croire) un certain nombre de candidat/es un thème. Le prix Alain le Bussy n'a qu'une contrainte : que la nouvelle soit de la science-fiction, et donc il n'y a pas de thème. Il ne s'agissait pas de produire des textes sur la place des femmes dans le futur, de gloser sur l'évolution des rapports entre les sexes, etc., mais de prêter attention à la manière dont sont traités ces personnages de genre féminin.

Le président du jury que je suis, mais en même temps écrivain, s'est d'ailleurs appliqué à lui-même la réflexion qu'il espérait induire à travers cette condition nouvelle : et moi, comment est-ce que je traite les personnages féminins ? comment est-ce que je les traite depuis que j'ai commencé à écrire – ce qui représente un bon demi-siècle maintenant ? Je pensais me sortir glorieux de cet examen. Les personnages féminins ne sont pas rares dans mes romans et nouvelles et occupent souvent une place de premier plan, et pourtant je me suis rendu compte d'une chose : en général – et particulièrement dans mes écrits les plus anciens – lorsqu'il s'agit d'un homme je ne manque pas de mots pour le désigner. Il y a son nom, son prénom, son titre éventuel, mais aussi son métier, son âge, etc. Pour leur part, les personnages féminins étaient en général désignés de deux manières : soit par leur prénom, là où l'homme avait droit à un nom, soit par l'expression « la jeune femme », quel que soit d'ailleurs son âge réel, ce qui d'une manière implicite aboutissait à deux choses : la femme n'avait pas le droit d'avoir une identité autre que son prénom et d'autre part le mot « jeune » ici pouvait être assimilé à un qualificatif dévalorisant en ce sens qu'il pouvait induire la notion de faiblesse, de manque d'expérience et donc de besoin d'être accompagnée par un homme. Ainsi, moi-même, ayant rédigé cette clause, je me rendis compte qu'elle s'appliquait aussi à moi ! Dans les textes que j'ai publiés ou republiés depuis lors, je me suis dès lors appliqué à chasser ce défaut.

Si je me suis attardé sur mon cas personnel, c'est bien pour dire qu'il ne s'agit pas de ma part – de notre part puisque je parle au nom du jury – de nous poser en moralisateurs, d'être ceux/celles qui disent ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, d'autant que nous sommes par nature en position de juge des textes. Non, ce que nous avons voulu affirmer, c'est qu'il y a un cadre traditionnel de la science-fiction qui n'est pas satisfaisant, qui ne correspond pas au type de société que nous souhaitons voir exister.

Alors quels effets ? D'abord, nous l'avons déjà dit, un effet pervers, celui de voir arriver un certain nombre de textes construits sur le thème du féminisme alors qu'encre encore une fois il n'y a pas de thème imposé. Et puis une deuxième série de textes où l'on va chercher à « coller » à cette clause d'une manière artificielle. Nous recevons ainsi des nouvelles qui sans doute

ont été écrites au masculin pour des personnages masculins et que l'on féminise artificiellement en oubliant parfois ici où là une forme masculine voire un nom ou un prénom quand c'est relu à la va-vite... Mais à côté de cela, nous avons commencé à voir se développer un certain nombre de nouvelles dans lesquelles effectivement les personnages féminins sont des personnages à part entière comme les autres et d'une manière tout à fait naturelle.

Pour ce qui est de la proportion autrices/auteurs, nous sentons aussi une évolution – dans la mesure où il est possible d'établir une statistique, celle-ci ne reposant que sur des noms déclarés, ce qui ne lève le doute ni pour les prénoms épiciques, ni pour les pseudonymes, d'autant qu'il continue à y avoir des auteurs qui choisissent un pseudonyme féminin et des autrices qui choisissent un pseudonyme masculin – dans la mesure donc où il est possible d'établir une statistique, la proportion d'autrices semble lentement aller vers une plus grande parité. Nous sommes partis il y a six ans d'un ratio inférieur à 30 % pour arriver en 2021 à environ 40 %. Remarquons enfin que les prix 2020 et 2021 ont été (rappelons que le jury se prononce totalement en aveugle) remportés par deux autrices.

Notre désir serait que ce jalon posé ne reste pas limité à notre prix. Ce que nous aimerions proposer aujourd'hui, c'est que tous les organisateurs de concours, tous les lanceurs d'appels à textes introduisent dans leur règlement peut être pas les mêmes mots, mais une clause semblable, car le but n'est pas de faire de la démagogie, le but est de faire évoluer les choses et nous pensons que notre rôle est aussi celui-là : prendre bien sûr du plaisir à écrire et à découvrir des plumes nouvelles, mais exercer ce plaisir à l'intérieur d'un cadre qui soit respectueux de l'égalité et de la liberté...

Les premières femmes écrivains de science-fiction

Georges Bormand

Frankenstein, qui est l'œuvre d'une femme, Mary Shelley¹³, est-il le premier roman de science-fiction moderne ? Là n'est pas la question. Du moins, ça n'est pas mon propos. Je vais m'intéresser à la naissance du concept, de la branche littéraire qu'est la science-fiction, et donc à la période qui commence en 1926 avec le premier magazine de "scientifiction" : *Amazing stories*.

Contrairement à une idée reçue qui voudrait faire de la SF une « littérature de garçons », à laquelle les femmes ne s'intéresseraient pas et ne participeraient que de façon marginale, des études récentes portant d'une part sur les listes d'abonnés aux revues, d'autre part sur le genre réel des auteurs publiés – parfois sous pseudonyme masculin, comme Gertrude Barrows Bennett sur demande de son premier éditeur, ou sous un pseudonyme ambigu comme CL Moore¹⁴, – ont révélé que 40 % des abonnés et des lecteurs participant au « courrier des lecteurs » et 15 % des auteurs étaient des femmes. Il serait intéressant de connaître aussi les statistiques sur les participants aux premières Conventions, locales ou nationales ; même si, dans ce cas, le refus d'accès a certainement empêché nombre de femmes de participer.

Je ne saurais évoquer les lectrices ; en revanche, il est facile de retrouver certains auteurs féminins.

La parution récente chez un éditeur français des premiers romans traduits de Gertrude Barrows Bennett, alias Francis Stevens, permet enfin au lectorat français de découvrir le talent de cet auteur de « proto-science-fiction », dont la totalité de l'œuvre publiée l'a été dans des revues variées entre 1916 et 1923, et qui ne doit d'être connue qu'à la réédition de ses textes dans les pulps de SF et de fantastique à l'initiative d'Abraham Merritt qui reconnaissait ainsi combien il lui devait. Jusqu'en 1952, on croyait d'ailleurs que Francis Stevens était un pseudonyme de Merritt. C'est à l'occasion de la réparation, dans une édition de luxe illustrée et sous coffret, de son roman *The Heads of Cerberus*, paru en

13 Lire à ce sujet le dossier de Galaxies N°67 : Marie Shelley et Frankenstein (NdE)

14 Les deux cas que je viens de rappeler sont les plus souvent cités à l'appui de la prétendue règle selon laquelle les femmes devaient cacher leur genre pour être publiées. Même si le nombre d'éditeurs misogynes, parfois connus pour cela, est important, et la récente polémique sur le sujet à propos de John Campbell est tout à fait fondée, ces exemples présentent plutôt un caractère d'exception.

1919 dans une revue « généraliste » et que Jacques Sadoul prônait comme une référence dans son *Histoire de la Science-Fiction*, que le public a découvert qui était Gertrude Bennett Barrows, comment elle avait été obligée de publier des romans et nouvelles dans des revues pour vivre, après son veuvage, et comment elle avait arrêté en 1923, n'en ayant plus besoin. Son œuvre comprend une dizaine de nouvelles et une novella, *Solarion*, disponibles en anglais dans des brochures éditées par Jean-Pierre Laigle et trois romans dont le premier, *Le Coffret des abîmes*, qui aurait pu servir de référence à Lovecraft pour la création de ses Grands Anciens et de Cthulhu, enfin parue en 2019 chez Marie Barbier dans une traduction signée Michel Pagel, suivi par *La Citadelle de la Peur*, fantasy plus proche de Merritt, et son œuvre la plus connue et la plus souvent rééditée, elle aussi publiée en 2021 par Marie Barbier. La traduction de *The Heads of Cerberus* devrait suivre l'an prochain.

On ne peut pas dire que son œuvre soit féministe. Seule « L'Île amie », sa première nouvelle traduite en français dans *Les Meilleurs Récits de Famous Fantastic Mysteries*, présente ce caractère puisque c'est une histoire qui se passe dans un monde où la navigation est affaire de femmes uniquement, et dans laquelle l'héroïne sera défendue contre la brutalité d'un naufragé mâle par l'île vivante sur laquelle elle vit. Mais ses personnages, dans ses romans et ses autres nouvelles, sont généralement conformes à la pensée du début du XX^e siècle : virils courageux et forts ou savants, femmes effacées.

Catherine Lucille Moore est l'auteur des nouvelles mettant en scène Northwest Smith ou Jirel de Joiry, et son livre le plus féministe est sans doute son dernier roman, *La Nuit du Jugement*. L'histoire est celle de l'héritière du trône d'une planète qui tente de rejeter sa féminité et combat celui qu'elle aime. Mais Moore est aussi réputée pour les nombreux récits et quelques romans co-écrits avec son mari Henry Kuttner et publiés sous des pseudonymes divers.

La plupart des amateurs de SF connaissent Leigh Brackett et son Livre de Mars, ainsi que sa trilogie de Skaith qui reprend Eric John Stark, héros de la plupart des romans du Livre de Mars. Certains savent aussi qu'elle a écrit de nombreux scénarios pour le cinéma, dont ceux de *Rio Bravo* et de l'épisode 5 de *Star Wars : L'Empire contre-attaque*. Ses romans, en particulier Le Livre de Mars et la Trilogie de Skaith, ressemblent plus à des « westerns spatiaux » qu'à de la « hard science », mais c'est ce que demandait le lectorat des revues : des aventures. J'avais aussi apprécié *Les Hommes stellaires*, basé sur la théorie de l'évolution convergente, la forme humanoïde sommet de toute évolution...

Est également connue des amateurs, grâce à *Fiction*, Idris Seabright, alias Margaret Saint-Clair, dont une grande partie de l'œuvre appartient

plus au fantastique qu'à la SF. Mais on peut encore dénicher en brochantes un recueil de ses nouvelles traduit chez Anti-Mondes, une collection Opta, *Des mondes à profusion*.

Font aussi partie de cette participation des auteurs féminins aux débuts de la science-fiction, même si c'est en dehors des revues spécialisées, les utopies féministes comme *Herland*, de Charlotte Perkins Gilman, traduite en français cent ans seulement après sa parution, ou *Swastika Night*, de Katherine Burdekin, elle aussi récemment traduite.

Le nombre d'auteurs féminins de SF n'a jamais cessé de croître.

Remarquons au passage que, contrairement aux westerns et aux récits de pirates et d'aventuriers qui réservaient à leurs héroïnes le statut de « belle demoiselle en détresse » ou celui de « femme fatale », avec exceptionnellement une femme « virile » comme Calamity Jane ou Anne Bonny, deux femmes qui ont réellement existé et dont les aventures ont enflammé les imaginations, les récits de science-fiction et d'anticipation leur ont souvent accordé des rôles de savant(e), explorateur(-trice), voire simplement d'amie et collaboratrice du héros qui apportaient dans leurs rôles respectifs les qualités « féminines » d'intuition, de sensibilité, d'altruisme. Et cela s'applique aussi à une bonne partie des récits d'auteurs masculins, nonobstant les cas patents de sexisme dans nombre de romans...

Même si la production française d'avant 1950 ne portait pas le nom de science-fiction, il faut signaler, au nombre des auteurs importants, Noëlle Roger, d'origine suisse, auteur du *Nouveau Déluge*, du *Nouvel Adam* et de plusieurs autres « romans scientifiques », qu'on peut qualifier de « verniens ».

À l'arrivée en France de la science-fiction, la naissance des premiers groupes d'auteurs comporte un certain nombre de femmes.

Marianne Andrau, généralement publiée dans la collection grise de Denoël, a fait une apparition en Présence du Futur avec *Les Faits d'Eiffel*, recueil de nouvelles. Mais *Les Mains du Manchot* (1953), *L'Architecte fou* (1964) et *D.C. (Doom City, la ville de notre apocalypse, 1957)* sont des chefs-d'œuvre de SF, dont les deux derniers ont été réédités par Durante ainsi que *Lumière d'épouvante*, plus fantastique.

Françoise d'Eaubonne a publié au Rayon Fantastique trois romans. Elle est donc l'une des trois femmes publiées dans cette collection, avec C.L. Moore et Nathalie Henneberg. J'en reparle plus loin.

Christine Renard a publié, seule ou avec son mari Claude Cheinisse, plusieurs romans et recueils de nouvelles. La revue *Gandahar* lui a consacré un numéro spécial, et les éditions du même nom ont réédité plusieurs de ses romans, dont le très beau *La Planète aux statues*, et un

inédit. Elle a aussi fait l'objet d'un dossier dans *Galaxies*,¹⁵ tout comme Nathalie Henneberg (invitée de pas moins de deux numéros) et Julia Verlanger.

Nathalie Henneberg a tout d'abord publié sous le nom de son mari, Charles Henneberg, puis comme « collaborations », puis comme Nathalie Charles Henneberg, plusieurs romans importants de cette première période (1950-1970) de la science-fiction française : *La Naissance des Dieux*, *Les Dieux verts*, *La Plaie...* Son style poétique, baroque est très particulier, lié à sa culture de Russe émigrée.¹⁶

Enfin Julia Verlanger qui, sous le pseudonyme de Gilles Thomas, a été la seconde et dernière femme publiée dans la collection Fleuve Noir Anticipation, après Leigh Brackett. Plusieurs de ses œuvres sont à cheval entre science-fiction et fantasy puisque la « magie » perçue par les personnages, habitants d'une planète colonisée par les humains et revenue à un stade médiéval, est en fait la technologie futuriste dont les colons ont perdu le mode d'emploi.¹⁷

Les femmes ne se contentaient pas d'écrire, on les trouvait aussi aux postes-clés de l'édition. Ainsi, Jacqueline Osterrath, qui est surtout connue pour avoir créé et dirigé le fanzine *Lunatique* qui, de 1963 à 1972, a permis à plusieurs de nos écrivains actuels de rentrer dans le monde des auteurs. Mais elle est aussi traductrice, et c'est à elle qu'on doit les premières versions en français de la série allemande Perry Rhodan. Marianne Leconte a dirigé en 1974-75 la revue *Horizons du Fantastique*, à partir de 1979 la collection Titres/SF chez Lattès et publié diverses anthologies dont *Femmes au Futur* (1976). Joëlle Wintrebert¹⁸, par ailleurs journaliste, écrivain et scénariste, a succédé à Marianne Leconte à la tête d'*Horizons du Fantastique* en 1975, et dirigé l'anthologie annuelle *Univers* de 1983 à 1985.

Bien sûr, aussi bien aux États-Unis qu'en France, la présence des femmes dans la SF n'a cessé de se renforcer à partir des années 50, et la science-fiction féministe est devenue de plus en plus visible. Mais elle n'est pas née de rien ni d'une réaction à l'absence des femmes dans la SF... Au contraire, elle s'est appuyée sur celles qui l'ont précédée et sans qui elle n'aurait pas existé.

¹⁵ *Galaxies* 59, complété par *Galaxies* 59 bis, avec de nombreux textes inédits (NdE)

¹⁶ Voir le dossier Nathalie Henneberg, préparé comme celui sur Christine Renard, par Jean-Pierre Fontana, dans *Galaxies* N°38 (NdE)

¹⁷ Ici encore, un dossier, préparé cette fois par Didier Reboussin, dans *Galaxies* N°58 (NdE)

¹⁸ Lucie Chenu, coordonnatrice de ce N°, avait dirigé un dossier Sur cette autrice dans *Galaxies* N°19 (NdE)

Quelques-unes d'entre les meilleures

Françoise d'Eaubonne¹⁹

Françoise d'Eaubonne a été une de mes premières découvertes en science-fiction « adulte », après les romans du Fleuve Noir Anticipation. *Rêve de feu* (1964), dernier titre paru au Rayon Fantastique, a été mon premier achat dans cette collection, assez rapidement suivi par la lecture des deux titres antérieurs, *Les Sept Fils de l'étoile* (1962) et *L'Échiquier du Temps* (1962). Les trois livres ont une héroïne féminine dont les actes, que ce soit par le seul fait d'engendrer les héros à venir, en tant qu'acteur direct de l'Histoire ou en tant que témoin majeur du procès de l'Humanité, deviennent essentiels à toute l'espèce humaine.

Bien entendu, son œuvre ne se réduit pas à ces trois romans. Elle a écrit, d'abord, un grand nombre d'œuvres que la critique de l'époque qualifiait d'alimentaires : biographies d'artistes, romances, novellisations de films, dont *Les Tricheurs* de Chabrol et *J'irai cracher sur vos tombes* de Jacques Dopagne, d'après Boris Vian. Mais surtout, à partir des années 60, elle multiplie les actions, articles de revues et livres, d'un combat écologiste, féministe et pour la liberté sexuelle.

C'est bien plus récemment que j'ai découvert ses deux derniers livres de science-fiction utopique et féministe, *Le Satellite de l'Amande* (1975) et *Les Bergères de l'Apocalypse* (1978). Le premier se passe un siècle après les événements racontés dans le second, dans un monde duquel les hommes ont disparu. Ce curieux satellite d'une étoile appelée l'Amande semble présenter des caractères étranges, comme ces lacs qui se recouvrent la nuit et ce monolithe qui se dresse brutalement au réveil. C'est pourquoi la directrice de l'exploration du satellite, qui a réagi à ces particularités et veut en empêcher la destruction, en même temps qu'elle essaye d'empêcher une nouvelle exploration, se lance à son retour dans l'écriture du récit de la Révolution féministe qui, une fois la reproduction par clonage mise au point, a abouti à la disparition complète des mâles...

Née en 1920, Françoise d'Eaubonne est morte en 2005.

Suzette Haden Elgin

Née le 19 novembre 1936 dans le Missouri et morte le 27 janvier 2015 dans l'Arkansas, Suzette Haden Elgin était enseignante de linguistique, spécialiste des langues indigènes américaines, et écrivain de science-fiction, auteur de nombreux ouvrages féministes dont en

¹⁹ Notre ami Noé Gaillard prépare pour l'automne 2023 un dossier consacré à cette autrice. Sans doute le N°86 (NdE)

particulier la trilogie non traduite *Native Tongue* (1984-94), dont le premier volume paraît à la même époque que *La Servante écarlate* de Margaret Atwood dont il partage des thématiques, mais en diffère par son approche particulière. Dans une Amérique post-reaganienne dans laquelle les femmes ont perdu tous leurs droits, le contact avec des extraterrestres a permis l'apparition d'une caste de Linguistes seuls capables d'assurer les traductions et les négociations avec ces aliens. Dans cette caste – qui vit de façon spartiate même si l'opinion les prend pour des sybarites profiteurs –, même les femmes travaillent, ce qui va permettre à certaines d'entre elles d'imaginer et de réaliser la création d'une langue féminine supposée préparer la libération de toutes les femmes. Le premier roman, *Native Tongue*, raconte cette création, *The Judas Rose* les débuts de sa diffusion, et *Earthsong* la façon dont la rupture avec les extraterrestres, qui ne supportent pas le sexisme des humains, va affecter l'effort de libération des femmes et, surtout, la position privilégiée des Linguistes.

Les autres romans de Suzette Haden Elgin appartiennent à deux séries, qui se rejoignent dans un roman final commun. Seul a été traduit, et publié chez Galaxie Bis, *Drussa Silver*, appartenant à la série Coyote Jones, qui suppose que la plupart des gens sont désormais télépathes, le héros étant une exception et, de ce fait, obligé de développer d'autres talents d'intuition et de charisme. Le premier roman (*The Communipaths*) explique que, pour la conquête spatiale sont devenus indispensables les communipathes, des couples de jumeaux capables de transmission instantanée de pensée. Mais les mauvais usages des pouvoirs psychiques par certains imposent une police adaptée dont Coyote Jones, sourd psychique, est l'une des vedettes... L'autre série, *Ozark*, porte sur une planète où les femmes porteuses de tels pouvoirs « magiques » ont pu réaliser une société libérée. Les deux séries s'achèvent par un roman commun, *Yonder Comes the Other End of Time*, où Coyote Jones est amené à intervenir sur la planète Ozark.

Seules quelques nouvelles de Suzette Haden Elgin ont été traduites : « Pour l'amour de Grace », dans *Histoires de sociétés futures* (Livre de Poche, 1984), « Marie, les tiques et les anges », dans *Fiction* n° 360 (1984), « Un Chêne en fleur » dans *Fiction* n° 377 (1986) et « Rien qu'une maîtresse de maison », dans *Présences d'Esprits* n° 28 (2001).

« Pour l'amour de Grace » (1969) se passe dans un avenir très lointain, sur une planète où, à cause de la religion, les femmes sont entièrement dépendantes de leurs époux, pères, frères qui, si elles ne filent pas droit, peuvent à leur gré leur faire « administrer un châtiment approprié par un agent de l'Unité de Discipline Féminine ». Il existe un Concours de Poésie qui donne accès à diverses « fonctions de la Foi ». Les jeunes garçons passent tous cet examen et les femmes ont le droit

(exceptionnel, cela va sans dire) d'y participer. Toutefois, si elles échouent, elles sont cloîtrées durant leur vie entière dans une pièce de leur demeure paternelle, sans fenêtre, sans plus jamais revoir un visage humain²⁰.

Mais l'œuvre et les activités d'Elgin présentent aussi bien d'autres caractères intéressants. Signalons la création en 1978 du prix Rhysling de poésie de science-fiction, comportant deux catégories, *Long Poem* (50 vers ou plus) et *Short Poem* (jusqu'à 49 vers, cf. le site consacré à ce prix, toujours actif) ; la création d'une langue artificielle chargée de contenir des concepts « féminins », le Laádan, en marge de l'écriture de *Native Tongue* (un certain nombre de sites existent encore pour expliquer et enseigner cette langue) ; la publication en 1980 d'un guide de l'autodéfense verbale : *The Gentle Art of Verbal Self-Defence*, qui se décline en plusieurs volumes.

Et j'en omets probablement.

Marge Piercy

Née le 31 mars 1936 à Détroit, Marge Piercy est très connue aux États-Unis, en particulier pour ses romans féministes. Si certaines de ses œuvres ont été traduites en français, ses deux romans de SF, fort appréciés dans le monde anglophone, ne l'ont pas encore été.

Woman on the Edge of Time (1976)²¹, qui mélange voyage dans le temps – ou plutôt communication avec un individu venu du futur – et revendications sociales, féminisme et prise en charge des maladies mentales, a été salué par William Gibson comme une des sources du mouvement cyberpunk. L'héroïne découvre plusieurs futurs possibles, et ses actes pourraient décider lequel adviendra.

He, She and It (1991), aussi paru sous le titre *Body of Glass*, couronné en 1993 par le Prix Arthur C. Clarke, raconte comment, dans un avenir dystopique où, après l'anéantissement d'Israël, les Juifs se sont réfugiés dans une ville canadienne, un robot, sorte de Golem chargé de leur protection, va devenir l'objet d'une lutte féroce entre plusieurs sociétés, lutte à laquelle s'entremêle celle de l'héroïne pour récupérer la garde de son fils...

Les autres œuvres de Marge Piercy, en particulier ses recueils de poèmes, sont aussi très intéressantes, en particulier à cause de sa manière particulière de présenter les récits dans un entrelacement des

20 En 1978, Joanna Russ s'inspire de cette nouvelle dans son roman intitulé *The Two of Them*, malheureusement non traduit.

21 À paraître chez Goater en mai 2022, sous le titre : « Une femme au bord du temps ».

points de vue des différents personnages, et pour l'importance qu'elle accorde aux questions sociales et féministes.

Bibliographie indicative et non exhaustive

Marianne Andrau

Les Mains du Manchot, Denoël, 1953.

Les Faits d'Eiffel, recueil de nouvelles, Denoël, Présence du Futur n°37, 1960, réédition 1986.

L'Architecte fou, Denoël, 1964, réédition Durante, 2003.

D.C. (Doom City), Denoël, 1957, réédition Durante, 2002.

Gertrude Barrows Bennett, alias Francis Stevens

Le Coffret des abîmes (Claimed), Marie Barbier, 2019.

La Citadelle de la peur (The Citadel of Fear), Marie Barbier, 2021.

Les Têtes de Cerbère (The Heads of Cerberus), à paraître en 2022 chez Marie Barbier.

Leigh Brackett

Le Grand Livre de Mars, cycle réédité en omnibus par le Béliat et Pocket, comporte plusieurs romans et nouvelles.

Les Hommes stellaires (The Starmen), dernière édition Masque SF n°8, 1974.

Katharine Burdekin

Swatiska Night (Swastika Night), Piranha 2016.

Françoise d'Eaubonne

Les Sept Fils de l'étoile, Rayon Fantastique n°88, 1962.

L'Échiquier du Temps, Rayon Fantastique n°99, 1962.

Rêve de feu, Rayon Fantastique n°124, 1964.

Le Satellite de l'amande, Éditions des Femmes, 1975.

Les Bergères de l'Apocalypse, Jean-Claude Simoën, 1978.

Suzette Haden Elgin

Drussa Silver (Star-Anchored, Star-Angered), Opta, Galaxie-bis n°129, 1985.

Native Tongue, non traduit, et ses suites *The Judas Rose* et *Earthlight*.

Charlotte Perkins Gilman

Herland (Herland), Points Signatures, n° P4989, 2019.

Nathalie Henneberg

La Forteresse perdue, réédition Gandahar, 2018.

La Plaie, dernière réédition L'Atalante, 2017.

XXXVIII

Le Dieu foudroyé, Albin Michel SF, 1976.

La Rosée du soleil, réédition Gandahar, 2019.

Catherine Lucille Moore

Les Aventures de Northwest Smith, recueil, Folio SF n°379, 2010.

Jirel de Joiry, recueil, Folio SF n°380, 2010.

La Nuit du jugement (Judgment Night), J'ai Lu n°700, 1993.

Marge Piercy

Woman on the Edge of Time, traduction à paraître chez Goater en mai 2022, sous le titre : « Une femme au bord du temps ».

He, She and It, aussi publié sous le titre *Body of Glass*, non traduit.

Christine Renard

La Mante au fil des jours, Gandahar, 2019.

La Planète aux statues, Gandahar, 2018.

Noëlle Roger

Le Chercheur d'ondes, éd. Balzac, 1931. Existe aussi en fascicules de *L'Illustration*.

Le Nouveau Déluge, Calmann-Lévy, 1922, et fascicules de *L'Illustration*.

Le Nouveau Lazare, Fasquelle, 1935, et en fascicules.

Le Nouvel Adam, Albin Michel, 1924, et en fascicules.

Le Soleil enseveli, Calmann-Lévy, 1928.

La Vallée perdue, fascicules de *L'Illustration*, 1939.

Idris Seabright, alias Margaret Saint-Clair

Des Mondes à profusion (Change the Sky and Other Stories), recueil de nouvelles, Opta, coll. Nébula n°11, 1976.

Julia Verlanger, alias Gilles Thomas

Intégrale chez Bragelonne en 5 volumes : *La Terre sauvage*, *Récits de la Grande Explosion*, *Dans les mondes sauvages*, *Les Portes de la magie*, *Les Parias de l'impossible* (2008-2009).

XXXIX

De la Belle Époque aux Années folles

Sexualité débridée dans la prime SF française

Pierre Stolze

1903 : À propos de *Force ennemie*, de John-Antoine Nau

(Première publication dans la revue *Miniature* n° 23, juillet 1995 ; texte revu et augmenté.)

Les éditions belges Grama (qui seront mon édition de référence pour la présente étude) ont eu la bonne idée de ressortir un certain nombre d'incunables de la science-fiction francophone. Nous sommes donc conviés à une (re)découverte/(re)lecture de Maurice Renard, Henri-Jacques Proumen, Jules Verne, Jacques Robida, José Moselli ou Maurice Leblanc. Je m'intéresserai plus particulièrement au roman de John-Antoine Nau intitulé *Force ennemie*, qui eut le redoutable privilège d'obtenir, en 1903, le premier des prix décernés par l'Académie Goncourt, et ce, sans doute, parce que le Président de ladite Académie n'était autre, alors, que Rosny aîné.

I – *Force ennemie* : le sujet.

Ce roman se divise en trois parties d'une longueur à peu près égale. Première partie (p. 9 à 91) : le sieur Philippe Veuly se réveille dans une pièce capitonnée de l'asile psychiatrique de Vassetot, dans le Pays de Caux (département de Seine-Inférieure, devenu depuis Seine-Maritime, pays de prédilection des nouvelles de Maupassant). Ses souvenirs lui reviendront progressivement. Sous la conduite du gardien Léonard, il fait la visite complète de l'établissement et de toutes ses dépendances. Le lecteur a droit à une fabuleuse galerie de portraits : celui du docteur Froin, directeur de l'asile, celui du docteur Brid'Homme, l'adjoint du directeur, un nabot sadique certainement plus dérangé que les patients dont il a la charge, ainsi que ceux de quantité de malades, des plus tranquilles aux plus agités. Parmi les malades, voici la belle, la magnifique Irène Letellier (coïncidence étonnante : le second prix Goncourt couronnant un roman de science-fiction, en 2020, sera signé... Le Tellier !) qui se prend à la fois pour une princesse orientale et pour la

réincarnation de Madame Bovary (normal, le roman de Flaubert se passe dans le pays de Caux). Philippe Veuly en tombe immédiatement amoureux.

Deuxième partie (p. 93 à 214) : nous en apprenons un peu plus sur la folie de Veuly. Il est habité par un esprit venu d'un autre monde, Kmôhoûn, échappé de la terrifiante planète Tkoukra, dans la constellation d'Aldébaran. Si cet extraterrestre a pénétré l'âme de Veuly, c'est qu'il l'a sentie plus molle qu'une autre, et puis il n'a pas beaucoup cherché. Souvent, histoire de se changer les idées, d'avoir d'autres points de vue sur les habitants de la Terre, il part en goguette, se rend à Paris et s'immisce dans l'esprit d'actrices de petite vertu. Il n'est pas mauvais bougre, ce Kmôhoûn, mais plaisantin, oui. Trop souvent il fait dire et fait faire à Veuly ce que la morale et la bienséance réprouvent. Il lui a aussi appris le voyage astral, et c'est bien pratique pour s'introduire sans risque dans la chambre d'Irène. Les plaisanteries de Kmôhoûn sont de plus en plus poussées. Il apprend à Veuly à se jouer de toutes les serrures et le transforme en véritable bête de sexe, en « Casanova des cabanons », le fait forniquer avec les infirmières et l'incite même, une nuit, à violer Irène. Viol salutaire, car la belle retrouve ses esprits et se déclare guérie. Libérée, elle rejoint son mari, un politicien promis à un bel avenir. Mais le scandale est énorme. Le directeur est poussé vers une retraite méritée, l'infâme Brid'Homme est enfermé avec ses anciens malades, l'asile est repris en main. Et Veuly s'échappe.

Troisième partie (p. 215 à 305) : après avoir sollicité l'aide de son frère Julien à Paris, Philippe Veuly part pour les Antilles à la recherche d'Irène, car il a appris que son mari avait été nommé gouverneur de la Guadeloupe. Il la retrouve, la viole à nouveau, s'échappe, vit longtemps comme un sauvage dans la forêt tropicale, voyage sur toutes les mers, croise d'anciens malades libérés trop tôt qui tentent de fonder un asile psychiatrique en Amérique centrale, et se retrouve finalement à son point de départ, l'asile de Vassetot.

Le roman s'achève par une lettre du nouveau directeur du lieu invitant le narrateur de l'histoire à ne pas prendre au sérieux les galéjades d'un de ses malades, véritable « homme-orchestre de la folie ».

2 – *Force ennemie* : science-fiction et subversion.

Le côté purement science-fictionnel de ce roman peut paraître mince. Quelques descriptions succinctes de la planète Tkoukra, et c'est à peu près tout. Le voyage astral suffit pour expliquer que l'on peut franchir des distances réellement astronomiques (procédé fort en vogue à l'époque, puisque nous retrouvons le voyage astral aussi bien dans *Le Prisonnier de la Planète Mars* et *La Guerre des Vampires*, 1908 et 1909, de

Gustave Lerouge, que dans *La Roue Fulgurante*, 1908, de Jean de la Hire). Mais si la SF est d'abord littérature de la subversion, alors oui, *Force ennemie* fait bien partie de cette littérature-là ! Nau tire à boulets rouges sur la société bourgeoise de son époque, confite en bonnes mœurs, imprégnée de civilités, saturée de convenances, dégoulinante de politesse, de savoir-vivre ou de bienséances. Des gens du monde, des dames comme il faut, Nau nous en tire une série de portraits-charges tout à fait réjouissants. Ainsi du portrait de la femme du cousin Éléazar, l'insupportable Raoula à l'accent si châtié que ses propos en deviennent quasiment incompréhensibles : « *Vâhs ne sahriaz croâhre, mon châr câhsin, à qual poant j'âh été dôhsolée de vâhs savoâhr dans ce rêsphêtable mâhs funâhbre établassemâh dâh Dâhtahr Froan !* ».

L'auteur a pitié de son lecteur : « *Comme mon orthographe phonétique n'est pas claire, je suis forcé de traduire : "Vous ne sauriez croire, mon cher cousin, à quel point je suis désolée de vous savoir dans ce respectable mais funeste établissement du docteur Froin !"* » (p. 149). Nau ne recule pas devant la férocité. Ainsi lorsqu'il décrit Adrienne, la belle-sœur du héros : « *Je ne sais pas pourquoi – et c'est très mal de ma part – elle m'a, de tout temps, fait penser à ce steamer nomme "Le Frigorifique", spécialement aménagé pour transporter de la viande de la Plata et dont les cales se maintenaient, même sous l'Équateur, à la température de zéro (...)* J'ai connu des hommes pleins de sang-froid qu'elle avait voulu "mettre à leur aise" et qui en gardaient, plusieurs années après, comme une sorte de courbature mentale » (p. 220). Nau voue une haine sans borne aux notables et aux politiciens : « *(Oh ! un notaire sentimental ! un crocodile qui s'est payé une muselière, alors !)* » (p. 117) ; « *Nous voici, nous, les quatre matelots, chargés comme des consciences de politiciens* » (p. 281).

La force subversive du roman (force signalée dans le titre même, « *Force ennemie* ») se déploie surtout dans deux directions, jouant de deux indécences, indécence du langage, car Nau met à mal les conventions littéraires, indécence du contenu, car l'auteur ne recule pas devant de « *hideuses scènes de débauche* » (p. 302).

3 – *Force ennemie* et la révolution du texte.

Le texte fourmille d'allusions littéraires. À côté de Flaubert et Shakespeare, voici, plus surprenants, Alfred Jarry et son père Ubu (p. 108 et 245), Hoffmann (p. 21), Edgar Poe (p. 181), Richepin (p. 168), le Gil Blas de Lesage (p. 105), *Les Contes Drôlatiques* de Balzac (p. 165), Alphonse Allais, Courteline, Mark Twain et Franc-Nohain, un humoriste français, 1873-1934, aujourd'hui bien oublié (p. 90) : il est de plus mauvaises lectures ! Surtout, ces lectures sont significatives des goûts littéraires de John-Antoine Nau, goûts fort peu conventionnels et très portés sur la

dérision, l'incongru et le fantastique. Sinon, Nau est un thuriféraire acharné de Baudelaire (« *le Dieu Baudelaire* », p. 292), poète sans cesse invoqué (pp. 71, 72, 74, 75, 253, 292).

Force ennemie est un roman composé presque essentiellement de dialogues (excepté sur la fin où l'auteur succombe au prestige de la grande littérature par des descriptions fouillées et colorées des Antilles). Nau restitue la langue telle qu'elle est réellement parlée. Il tente de reconstituer, avec un soin quasi maniaque, la prononciation effective de ses personnages. Patois cauchois, expressions créoles, argot, Nau ne recule devant rien, sinon les « gros mots » qu'il adoucit après les avoir supprimés par des points de suspension. Cet exemple p. 12 : « *J'ai vu bien des chevaux dans ma... grue d'existence* [Nau n'a pas osé "putain d'existence", mais le lecteur aura rectifié de lui-même], *mais pas un qui aurait fait le pouël à Bicot* ["faire le poil à quelqu'un" : ici, avoir un avantage sur quelqu'un, être meilleur]... *C'est vrai qu'il est oppo* —ô-osé d'avancer par ces... *souteneurs (?)* ["maquereaux", bien sûr] de *charretiers, mais enfin y en a d'aucuns chevaux qui seraient montés su' l'crottoir. Lui pas ; y vouët l'auberge à quinze pas et y s'dit : pas la peine de faire des "orégalités", quand "ya" qu'un... soupir [pet] à pousser pour arriver.* »

Nau fait un grand usage des italiques, des guillemets, des points de suspension (bien avant Céline) et des points d'interrogation entre parenthèses quand quelque chose a échappé au narrateur (cf. ci-dessus après « souteneurs »). Ce dialogue encore page 209 :

— *Qui k'ch'est, 'lors ?*

— *J'vas vous di', moué, prononce 'Zidore, long rustre osseux comme un putois ; ch'est un 'cré cochon d'fou qui fout l'camp d'Vôsstt'tôw !*

— *On peut-y point l'accondûi' ch'souër jusqu'à là-bôw ?*

— *Che s'rait pas ben l'moment. Cha s'rait trop vite. Y aura pus d'profit demain quand qu'y z'auront passé une mauvaise nuit à r'grettai' leur fou !*

On se reportera *supra* à la façon dont l'auteur tente de restituer le plus précisément possible la redoutable prononciation de Dame Raoula.

Nau prise fort également les néologismes et accentue volontairement certains tics de langage. L'injure est un terrain royal pour les néologismes. Voici ceux concoctés par le terrifiant Brid'Homme, à la seule page 62 : « *chifouillards, bragouillons, patouillauds, rifougnâres, balouchards, fignamboucs, cafouillastres* ». À « claironner », Nau préférera « tromboniser » (p. 124) ou mieux encore « clangorer », néologisme qui revient très souvent : le clangor (du latin *clangor*, cri perçant) est la modification du deuxième bruit du cœur, qui fait entendre un son éclatant, métallique, dixit le Larousse en trois volumes... Tout cela, patois, argot, expressions créoles, néologismes, termes rares, donne un texte étrange, comme décalé, véritablement hors normes.

Raymond Queneau, l'argot, le chinook et le langage oral

Je ne sais si Raymond Queneau a lu *Force ennemie* de John-Antoine Nau, paru l'année de sa naissance au Havre, dans le Pays de Caux. En tous cas, il s'en serait délecté.

Raymond Queneau (ah ! le brave homme !) fut un ardent défenseur de la science-fiction (tout comme Boris Vian). En mars 1951, il fit paraître un article célèbre titré : *Un nouveau genre littéraire : les science-fictions*²², et on lui doit une fort intéressante étude sur Defontenay et son roman *Star ou Psi de Cassiopée* (1854), reproduite dans un recueil intitulé *Bâtons, Chiffres et Lettres* (Idées Gallimard n° 70, 1965). Dans ce même recueil, Queneau revient plusieurs fois sur la nécessaire réforme de l'orthographe, sur la nécessaire évolution de la langue française, et sur une distinction essentielle, celle qu'il établit entre langue écrite et langue parlée, notamment dans des articles comme « Langage académique », « On cause », « Connaissez-vous le Chinook ? » et « Écrit en 1955 ». Comme il l'explique dans « Connaissez-vous le Chinook ? » :

« Les linguistes ont, depuis longtemps, découvert que le français parlé contemporain présentait quelque ressemblance avec certaines langues très éloignées par leur structure des langues indo-européennes. Ainsi en chinook, la phrase est construite de telle sorte qu'une première partie contient toutes les indications grammaticales (c'est-à-dire les "morphèmes") et la seconde partie toutes les données concrètes (les "sémantèmes"). Cette construction de la phrase ne ressemble en rien à celle du français écrit mais, ainsi que l'a fait remarquer Vendryes²³, elle est fréquente en français parlé. Pour reprendre ses exemples, on ne dit pas : "Ta cousine n'a pas encore voyagé en Afrique", mais "Elle n'y a pas encore voyagé, ta cousine, en Afrique". On commence par énoncer les signes grammaticaux abstraits, le "résumé algébrique de la pensée", puis on emplit cette forme vide avec des désignations de choses et de faits précis.

Soit encore cet exemple : "Il l'a-t-i jamais attrapé, le gendarme, son voleur ?" phrase dans laquelle "il l'a-t-i jamais" détermine les espèces grammaticales dans lesquelles viendront se mouler les mots à signification concrète. Il serait intéressant – une fois découverte cette structure de la phrase parlée (elle n'est pas la seule) – de l'appliquer à des textes écrits et de les traduire ainsi en néo-français. Pour cette entreprise, nous pourrions choisir quelque texte classique, mais peut-être cela semblerait-il irrespectueux. »

Comme l'écrit si bien le Petit Larousse Illustré, Queneau « a fait de son œuvre romanesque et poétique une expérience continue sur le fonctionnement du langage ». Avec *Zazie dans le Métro* (1959), l'argot parigot déferle. Mais

22 Raymond Queneau : « Un nouveau genre littéraire : les Science-Fictions », in *Critique* (Paris) vol. 7, n° 46, 15 mars 1951, pp. 195-198.

23 Joseph Vendryes, linguiste et celtiste, 1875 – 1960.

bien avant *Zazie*, la science-fiction avait investi le langage parlé, cherchant à le restituer avec le plus d'exactitude possible. *Force ennemie* de John-Antoine Nau en est le plus remarquable exemple. Est-ce cela, plutôt que son aspect science-fictionnel, qui a séduit les jurés du prix Goncourt ?

Mais *Force ennemie* n'est pas un exemple unique. Voici, de 1923, *La Belle Valence*, un roman SF signé Théo Varlet et André Blandin.

Le tandem Varlet-Blandin et l'argot militaire dans *La Belle Valence*. Ou : « Mais où est passée la 8^e Compagnie ? »

Janvier 1917. Un officier français de la 8^e Compagnie, qui vient de prendre position à Port-de-Seille devant Metz, découvre, dans une cave, la célèbre machine à voyager dans le temps décrite par Wells. Une machine perfectionnée, car elle permet également de voyager dans l'espace tout en emportant avec soi une large partie de son environnement immédiat. Arrive ce qui devait arriver. Suite à un accident, c'est toute la 8^e Compagnie qui se retrouve transplantée en Espagne, au sud de Valence (« la belle Valence ») au jour du 29 juin 1341 (fête de la Saint-Pierre et Saint-Paul, autrefois fête de première classe ! fête restée implicite dans le roman). La chrétienté vient de reprendre cette ville aux Musulmans et le Saint-Office (l'Inquisition) y sévit. Nos braves pieux-pieux sauront dans quel camp se ranger. Ils aideront les Musulmans, vraiment plus civilisés que leurs adversaires, à reprendre la ville. Puis ils y mèneront quelques mois une vie de patachons, s'enivrant et forniquant à qui mieux mieux. Les Chrétiens en profiteront et réussiront, par trahison, à chasser derechef les Musulmans et leurs diaboliques alliés. Les poilus survivants regagnent *in extremis* leur machine. Sur les 122 hommes de la 8^e Compagnie, 81 ne reviendront jamais devant Metz tenue par le Kaiser. Qu'importe : un rapport aux termes soigneusement pesés justifiera ces pertes énormes. Il reste cependant une trace de ce stupéfiant voyage dans le passé : les aventures de la 8^e Compagnie au XIV^e siècle ont été filmées. On fait croire, lors d'une projection officielle, qu'il s'agit d'une reconstitution. Le colonel aura le mot de la fin : « *C'est bien fait, je l'admets, conclut le colonel se penchant à l'oreille de Renard [le lieutenant qui découvrit la machine de Wells] ; mais quand même on voit que ce ne sont pas des gens du XIV^e siècle. Ces types-là évidemment viennent d'enlever leur faux col pour endosser la cotte de mailles. On aura beau faire, ces films de reconstitution, ça sentira toujours le trucage !* »

Théo Varlet et André Blandin prennent un malin plaisir à faire parler leurs troufions comme des troufions.

« *Titi-la-Vache* rentra un soir triomphant :

— Ah, vous parlez, les gas [sic], ce qui m'est tombé comme occase... J'avais dégotté un fin rencart avec une poule qui tournanchait depuis deux

jours autour de ma pomme. Mais au beau milieu de l'opération, voilà le mari qui radine. "Bouge pas, que j'y dis sans me déranger, mais en tirant mon pétard, ou je te brûle." Y ne pipe pas, le bougre. Moi, je finis mon petit business, et pour compléter la blague, je le force à me servir des rafraîchissements, après. Il était vert, et je crois bien que la petite môme a dû prendre une pectore quand j'ai été parti... Mais il était fameux, le pinard du chef de gare [car, c'est bien connu, il est cocu, le chef de gare !] » (p. 150 de l'édition originale, Bibliothèque du Hérisson).

Le roman *La Belle Valence* est empli de dialogues savoureux et, faute de dictionnaires adaptés, il est, je l'avoue, des subtilités langagières qui m'ont échappé. Et puis, l'argot, même militaire, change si vite.

On pourrait s'interroger sur cette volonté affichée, aussi bien par John-Antoine Nau que par le tandem Varlet-Blandin, de reproduire au plus près le langage parlé. Serait-ce par souci de réalisme ? Je n'y crois guère. On pourrait y voir une volonté de choquer, ou à tout le moins, de déranger un lecteur soucieux de texte respectable et collet monté. Mais je crois surtout que Nau et Varlet-Blandin sont passés dans une autre littérature. Ils se sont affranchis, ont coupé les ponts. Ils sont passés en science-fiction. Et là, tout est permis, aussi bien des pious-pious de la Première Guerre mondiale forniquant avec des musulmanes du XIV^e siècle que des dialogues en créole ou en patois cauchois, avec sous-titres ou notes en fin de volume quand le besoin s'en fait sentir.

Nau, Varlet, Renard, Margueritte et les autres : vive l'érotisme ! en avant la débauche ! (ce qui sera la partie la plus corsée de mon étude)

Concernant la science-fiction, il est une idée reçue à laquelle il faudrait enfin tordre le cou. Ce genre, très longtemps, aurait banni toute référence sexuelle, excepté les dames court vêtues et souffrant d'hypertrophie mammaire des premières de couvertures bariolées. Il aurait fallu attendre 1952 et la nouvelle *The Lovers* de P.J. Farmer pour que la sexualité apparaisse comme thème spécifique dans un texte de SF. C'est en tout cas ce que prétendent Jacques Sadoul (*Histoire de la Science-Fiction moderne*, 1^{re} édition 1973) ou Harry Harrison (*La Queue de la Comète, Sexe et SF*, 1977). Le psychologue clinicien Marcel Thaon (1949-1991), spécialiste de science-fiction, parle, à propos de l'irruption du sexe en SF dans les années 1950, de « retour du refoulé ».

Pourtant, si l'on considère la vieille SF française, on ne peut qu'adopter un point de vue radicalement opposé. Les scènes de débauche existent bel et bien dans *Force ennemie* et *La Belle Valence*, on y baise à tout-va et dans tous les coins, même si jamais les auteurs de ces ouvrages ne sombrent dans la pornographie. Ces scènes abondent dans

d'autres œuvres comme *Le Docteur Lerne, sous-dieu* de Maurice Renard (1908) ou *Le Couple* de Victor Margueritte (1924).

Je tiens *Le Docteur Lerne, sous-dieu* pour un des plus grands textes érotiques français. Ah ! ces parties de jambes en l'air entre le héros Nicolas Vermont et la luxurieuse Emma. Ah ! toutes ces séances de voyeurisme, l'œil collé à un trou de serrure ! « Emma !... Je l'ai eue toutes les nuits, malgré la proximité du savant. Il respirait là, de l'autre côté de cette cloison ; il pouvait nous entendre à sa fantaisie, nous voir au trou de la serrure... Dieu m'excuse ! J'y trouvais comme une excitation, un piment vicieux à nos scènes orgiaques » (chap. XIII). Ah, Emma ! qui toujours « mangeait [s]es asperges avec un bruit de baisers goulus » ! (chap. VI). Et que dire du *Couple* de Victor Margueritte. Cet écrivain, aujourd'hui un peu oublié, fut l'auteur d'une trilogie intitulée *La Femme en Chemin*. Le premier tome de cette trilogie, *La Garçonne*, obtint un succès prodigieux, succès de scandale, car l'auteur y prônait « l'égalité des sexes en amour ». Fait unique dans l'histoire des lettres françaises, on retira à Margueritte sa Légion d'honneur pour cause de pornographie. Dans le tome II de sa trilogie, *Le Compagnon*, Margueritte prône l'amour libre. Le tome III, *Le Couple*, écrit en 1924, est un roman de pure anticipation, l'action se déroulant en... 1943. Tout en développant une étonnante utopie socialiste, l'auteur préconise désormais la virginité avant le mariage, puis la fidélité à l'intérieur du couple (si l'on avait suivi les préceptes de Margueritte, l'épidémie de SIDA aurait été vite enrayerée !). Il n'empêche que *Le Couple* renferme bien des scènes d'orgie. Sous le fallacieux prétexte de les dénoncer, l'auteur les décrit avec complaisance. On ne se refait pas !

D'autres exemples pour prouver que la science-fiction française ne fut jamais bégueule, mais très directe question sexe ? En voici, en voilà.

Dans son roman *Le Crime des Vieux* (1927), Victor Méric raconte comment, grâce au génie du savant Ugolin, les Vieux ont acquis une quasi-immortalité, obtenue par « la greffe de glandes interstitielles ou des glandes sexuelles complètes empruntées ». Au début, seuls de jeunes prêtres seront enlevés puis châtrés (cela ne peut leur porter préjudice, au contraire, puisqu'ils ont fait vœu de chasteté). Mais le produit prélevé ne suffisant pas à la demande, beaucoup d'autres jeunes hommes seront mis à contribution. Las ! en dépit des greffes, les Vieux deviennent de plus en plus vieux, et même aveugles. Comprenant sa folie, le savant Ugolin prépare la révolte des jeunes. Dans ce roman, nous trouverons, entre autres, des plaidoyers vigoureux pour la sexualité sans frein, l'union libre, l'égalité des sexes, l'avortement et le contrôle des naissances, et l'on criera haro sur la pudibonderie, l'hypocrisie, les préjugés et les anciennes conventions sociales.

Jean Suberville imagine, dans son roman *L'Homme qui fait sauter le monde* (1927), que le bolchevisme a triomphé partout sur Terre. Sans pouvoir créer un nouveau paradis. En conséquence, le Congrès annuel de l'Union Internationale des Républiques socialistes et fédératives des Soviets décide de faire disparaître l'humanité, en faisant sauter les villes dans lesquelles la population mondiale aura été rassemblée. Heureusement un couple en réchappera pour jouer les nouveaux Adam et Ève. Bien évidemment, les orgies se seront multipliées avant la Fin du Monde, exactement comme dans le film d'Abel Gance, *La Fin du Monde* (1930).

Félicien Champsaur passait pour un écrivain « léger » et ses ouvrages, comme ceux de Margueritte, atteignait souvent des tirages vertigineux. Il est l'auteur notamment d'une trilogie réjouissante, *Ouha, Roi des Singes* (1922), *Homo-Deus, le satyre invisible* (1924) et *Nora, la Guenon devenue Femme* (1929). Nora, la nouvelle étoile des Folies-Bergères, danseuse nue, excepté une ceinture de bananes à l'instar de Joséphine Baker (les illustrations suggestives de l'édition originale forcent d'ailleurs le rapprochement) est en fait née des amours coupables et forcées entre une femme blanche et un orang-outan (et l'on pense au malheureux héros de *Lokis*, né d'une femme et d'un ours, de Prosper Mérimée, 1869). Quatre médecins aux pouvoirs fantastiques vont la rendre véritablement femme (greffes d'ovaires prélevés sur une ex-princesse russe, ce qui accroît immédiatement l'intelligence de l'enfant « d'une manière sensible », greffes, encore, d'une glande pinéale et thyroïdienne, raccourcissement des bras, allongement des jambes, épilation de tout le corps sauf de la chevelure et de la toison pubienne, etc.). S'enfuyant de l'établissement où elle a été placée, la précocité Nora va connaître de par le monde des aventures aussi mouvementées qu'épicées. Voici le doublon mâle de Nora, Narcisse le colosse, né de l'accouplement d'un homme et d'une guenon. On lui a « travaillé le larynx, dégagé la langue et les cordes vocales », élargi le crâne, et Narcisse, à la puissance génésique exceptionnelle et aux capacités intellectuelles itou, finira par rencontrer Nora. Pour des étreintes plus que passionnées.

Le roman de Champsaur heurte de front un tabou : celui de la bestialité, de la zoophilie. De plus, comme le tandem Blandin/Varlet, il s'attaque à la religion chrétienne, frisant le sacrilège. Ces propos de Nora, racontant son éducation religieuse : « *Ce qui me tentait dans la religion, c'était l'adoration d'un beau Christ, partout étalé sous nos yeux, en sa nudité humaine. [...] J'adorais franchement la forme humaine de ce beau Christ et je me sentais un besoin irrésistible d'y appuyer ma chair en émoi. Dans bien des pays, toutes les cathédrales, toutes les chapelles, les femmes ont ainsi un homme nu et souffrant à qui elles peuvent offrir leurs désirs et leurs rêves irréalisés...* » (Chap. 2).

XLVIII

Toujours dans *Nora*, la *Guenon* devenue *Femme*, voici le génial et fantasque Vanel qui a découvert le secret de l'invisibilité. Il en profite, le lubrique savant : aucune femme ne peut lui résister, et cela évite en plus les désagréables et interminables préliminaires du jeu de la séduction. En ce même docteur Vanel a été réalisée la fusion d'un homme et d'une femme (même si cette fusion est d'ordre psychique, l'entité double ayant conservé des attributs mâles). D'où cet aveu : « *Je puis dire que je vis, à présent, les sensations des deux sexes, masculin et féminin, et que j'éprouve un double plaisir sensuel dans l'acte d'amour* » (chap. 12).

Il est dans *Nora* un chapitre intitulé « *Partouze de Femmes* », et le lecteur aura effectivement droit à la description d'une folle soirée lesbienne (dans laquelle ne pourra pas ne pas intervenir le « *satyre invisible* » !) Imaginerait-on un roman américain de SF, publié en 1929, et dont un chapitre s'intitulerait « *Partouze de Femmes* », sans tromperie aucune sur le contenu ?

Ce qui rend nos auteurs de prime SF française encore plus sympathiques, en dehors de leur goût prononcé pour les choses du sexe, pour « la chose » tout court comme on disait autrefois, c'est qu'ils étaient pratiquement tous anti-militaristes et anti-nationalistes, écolo-pacifistes avant la lettre, utopistes, voire naturistes convaincus, comme Théo Varlet. Anti-nationalistes ? Cet extrait de *Nora* suffira : « *Dans le sang français, et je pourrais dire dans tous les pays, les invasions successives ont complètement noyé celui du primitif. Qui, parmi nous, peut se vanter d'avoir dans les veines du pur sang gaulois ? Tous les peuples se sont mélangés sur notre territoire, depuis les Romains issus des Grecs, jusqu'aux Allemands issus de toutes les races du Nord et de l'Est, sans oublier les Arabes, les Espagnols, les Anglais et les Normands ; il n'y a de races pures, ou à peu près, que dans les îles de la Sonde ou de l'Océanie. Alors, à quoi rime notre nationalisme ? Qui peut se vanter d'être un pur Français ? Et encore, les Francs sont venus d'Allemagne ; les fils sont les ennemis de leurs aïeux ; conclusion : le patriotisme est ridicule devant la raison ! Les hommes se querellent et se tuent pour une étiquette collée au coin d'un mur* » (Chap. 6).

Viol, homosexualité, zoophilie, sacrilèges, les auteurs français de SF du début du siècle dernier ne faisaient pas dans la dentelle. Mais surtout, ils faisaient dans le sexe totalement jubilatoire. S'ils se sont montrés si tôt libérés et sans complexe aucun, est-ce en raison d'une tradition nationale du roman libertin et licencieux, dont, au XVIII^e siècle, Crébillon fils fut le plus digne représentant ? Peut-être, mais l'explication ne laisse pas de rester insuffisante.

On n'imaginerait pas des scènes orgiaques chez Maurice Barrès, Marcel Proust ou Paul Bourget. Chez eux, la bienséance comme l'imparfait du subjonctif priment, véritables pierres de touche de la littérature. Nau, Varlet, Renard, Margueritte et consorts sont ailleurs. Je

veux dire : ici et maintenant. Ils n'hésitent pas à écrire « comme on cause », et à rendre compte d'une dimension essentielle de la personne humaine, sa sexualité. Quitte à saccager les plates-bandes du bon goût et de la moralité. Et ma foi, au diable les bégueules et les puristes !

[PS : le dernier roman de l'auteur britannique John Wyndham, *Chocky*, 1968, est très proche par son sujet de *Force ennemie* de John-Antoine Nau : une entité extra-terrestre vit en symbiose avec un garçon de 12 ans et lui donne d'étranges pouvoirs. Mais l'enfant est-il réellement possédé ?]

Bibliographie :

Première publication de cette étude : *Miniature* n° 23, juillet 1995 ; texte revu et augmenté, et au titre modifié.

Éditions de référence des textes cités :

- *Force ennemie* de John-Antoine Nau : Éditions Gramma, collection Le Passé du Futur, 311 p., 1994
- *Connaissez-vous le Chinook ?*, Raymond Queneau : recueil *Bâtons, Chiffres et Lettres*, collection Idées chez Gallimard, n° 70, 1965.
- *La Belle Valence*, Théo Varlet et André Blandin : *Oeuvres romanesques de Théo Varlet, tome I*, Éditions Encrage 1996, avec une première postface de Joseph Altairac, *Mais qui donc a inventé la première machine à voyager dans le temps ?*, et une seconde de Pierre Stolze, « *La Belle Valence* », pour *une science-fiction de la subversion et de la jubilation*.
- *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, Maurice Renard : *Maurice Renard, Romans et Contes fantastiques*, Collection Bouquins, Éditions Robert Laffont, 1990
- *Le Couple*, Victor Margueritte, troisième tome de sa trilogie *La Femme en Chemin*, Ernest Flammarion, 1924.
- *Le Crime des Vieux, Histoire extravagante*, Victor Méric, Les Éditions de France, 1927
- *L'Homme qui fait sauter le Monde, roman des temps bolcheviques*, Jean Suberville, Étienne Chiron, 1927
- *Nora, la Guenon devenue Femme*, Félicien Champsaur, Ferenczi et Fils, 1929
- *Choky*, de John Wyndham, OPTA, collection CLA n° 62, 1968

L

Détestable Sara, adorable Sara

Magali Lefebvre & Lucie Chenu

Lorsque les éditions Pygmalion publient *Sara*, de Marion Zimmer Bradley, en 1992, tous les amoureux des *Dames du Lac* se ruent dessus.

Et beaucoup se sentent trahis. Certains sont même dégoûtés, mal à l'aise.

Les lecteurs anglophones de *The Mists of Avalon* n'ont pas mieux compris pourquoi, après un chef-d'œuvre glorifiant les femmes, Marion Zimmer Bradley avait écrit un roman de gare et de gore, dans lequel les sentiments sont balayés par le sexe.

D'autres, au contraire, en France comme aux USA, ont pris *Sara* au second degré. Sans doute ces lecteurs-là étaient-ils moins jeunes, probablement avaient-ils lu davantage de romans de Bradley et la savaient-ils capable de sauter d'un genre à l'autre, et de ne pas se prendre au sérieux. L'une de nous deux a détesté ce roman. La seconde s'est régalée en le lisant. C'est qu'il y a tout un contexte qui influe sur la découverte d'un roman et que, dans le cas de celui-ci, on ne peut pas ne pas en tenir compte.

Sara Latimer, rousse aux yeux verts, perd tous les membres de sa famille en très peu de temps, et elle apprend que toutes les femmes de sa famille qui ont porté son prénom ont été maudites, et cela depuis la première Sara Latimer, pendue pour sorcellerie, aux environs d'Arkham, près de trois siècles auparavant.

Alors qu'elle est encore sous le coup de ce triple deuil – ses parents et son frère – et qu'elle se débat avec des soucis financiers, Sara apprend qu'elle est l'unique héritière de la maison de sa tante, la vieille Sara Latimer qui ne s'est jamais mariée. La jeune femme découvrira que sa tante était adepte d'un culte étrange auquel le révérend Matthew Hay va tenter de la convertir, car il est persuadé qu'elle est la réincarnation de la vieille femme.

Et en effet, des rêves bizarres, des souvenirs de moments qu'elle n'a jamais vécus, lui font penser que sa tante pourrait tenter de prendre les commandes de sa vie.

Un roman dont le thème est la sorcellerie. De la part de Marion Zimmer Bradley, les lecteurs des années 90 s'attendaient à une vision féministe, ou du moins féminine, du sujet, comme ça avait été le cas avec

la Matière de Bretagne et la Guerre de Troie. Mais si quelques passages offrent ce point de vue – les herbes utilisées pour limiter les assauts conjugaux et les grossesses, la revendication d'une liberté sexuelle assumée – la plupart du temps, la sorcellerie rappelle plutôt les descriptions de l'Inquisition : adoration de Satan, magie noire, orgies, sacrifice humain, chat diabolique... un vrai défilé de clichés.

Les personnages ne suscitent pas ou peu d'attachement. Sara, frappée par le chagrin, plonge trop facilement dans le piège que lui tend le révérend. Elle trouve l'amour aussi vite que dans un mauvais roman de gare, et les adeptes du culte de sa tante collent à ce point aux poncifs que cela en devient ridicule. Même les scènes de sexe n'ont rien d'agréable, rien d'érotique. Elles donnent l'impression d'un étalage de luxure ayant pour seul but de coller à l'image d'une sorcellerie diabolique et orgiaque. Enfin, le viol que subit Sara ne la bouleverse pas plus que ça. Rien à voir avec les traumatismes, les remises en question ou les révoltes des Ténébranes !

Alors, que s'est-il passé ? Bradley est-elle devenue, du jour au lendemain, un mauvais auteur ?

En réalité, les choses sont à la fois plus simples et plus complexes. Tout d'abord, *Witch Hill* aurait connu²⁴ une première parution en 1972, sous le nom de Valerie Graves, le pseudonyme que Bradley utilisait parfois pour des textes « pornographiques ». Il aurait été réédité en 1990, à une époque où Marion pensait pouvoir revendiquer ses anciens textes sans que leur contenu sexuel explicite soit choquant. Et, dans un avertissement en début d'ouvrage, elle précise : « L'université de Miskatonic, les villes d'Arkham et d'Innsmouth ont été empruntées à l'œuvre romanesque d'H.P. Lovecraft. »

Du coup, si on laisse tomber le prisme d'Arthur ou d'Homère, si l'on s'affranchit de l'idée que Bradley, c'est du sérieux, et si l'on se souvient que la saga de Ténébreuse est parsemée de noms qu'on a pu lire sous la plume de Lovecraft²⁵, alors on lit *Sara* d'un tout autre œil. Comme un hommage au Reclus de Providence – mais un hommage de femme et une histoire qui parle de femmes ! – et comme un pastiche des histoires de sorcières, de fantômes et de possession. Certes, le roman enfile les clichés telles les perles d'un collier, mais entre deux il est parsemé de clin d'œil. Un exemple au tout début : le frère de Sara Latimer s'appelle Brad et, lorsque survient l'annonce de son décès, on peut lire son nom complet, Paul Bradley Latimer ! Paul comme le plus jeune frère de

24 Notez le conditionnel ; les sources se contredisent.

25 Camilla, Cassilda, Hastur, Hali, Carcosa, etc. Lovecraft avait lui-même emprunté certains d'entre eux à Chambers. MZB et HPL admiraient tous deux *Le Roi en jaune*, de Robert W. Chambers, et lui ont rendu hommage dans leurs propres écrits. Bradley a d'ailleurs écrit un livre sur Chambers intitulé *The Necessity for Beauty* (1974).

Marion, Bradley comme son premier mari – et comme elle-même.

Si on le repère, cela fait sourire. Et lorsqu'on lit ensuite que la mère de Sara s'effondre, terrassée par une crise cardiaque à l'annonce du décès de son fils, et qu'au retour du double enterrement, la voiture a un accident fatal au père de Sara, le sourire se transforme en éclat de rire. Trop c'est trop. On n'est pas dans une histoire d'horreur, on est dans la parodie, dans la caricature. Ce n'est pas du gore, c'est du comique. Et la description des habitants de Witch Hill et de Madison Corners, puis les orgies ne font qu'en rajouter une louche.

Ce n'est certes pas un grand roman, il conserve un aspect suranné – qui étonne surtout lorsqu'on croit qu'il date de 1990 – mais il est plaisant. Même en français, malgré la traduction qu'on aurait envie de bousculer, et même si l'on ignore qu'il s'agit d'une « vieillerie » du début des années 70. À vrai dire, lorsqu'on le découvre, on se prend à le trouver d'avant-garde.

Alors, Sara détestable ou adorable Sara ? Les deux à la fois.

C'est surtout un roman qui mérite un avertissement au lecteur : « ceci est un *pulp* à ne surtout pas prendre au sérieux ! »

© Magali Lefebvre et Lucie Chenu 2015
1^{re} parution *Mythologica* n° 4, 2015

Contempler sa déchirure avec Doris Lessing

Quand « l'amour » n'est plus que possessivité,
domination et viols

Éva D Serves

Mariages entre les Zones Trois, Quatre et Cinq
VO : 1980, traduit par Robert Pépin, 1983
éditions du Seuil, 290 pages

traduit par Sébastien Guillot, 2017
éditions La Volte, 304 pages

(Les passages cités sont tirés de la première traduction)

Prix Nobel de Littérature (2007) surtout connue pour ses romans contemporains, notamment *Le Carnet d'Or* qui lui accolera contre son gré une étiquette féministe, Doris Lessing s'essaie aussi à la science-fiction avec une série en cinq tomes intitulée *Canopus dans Argos* : *Archives*. Deuxième opus de la série (mais l'ordre importe peu), *Mariages entre les Zones Trois, Quatre et Cinq* met en scène la relation entre un homme et une femme.

Ben Ata, roi de la Zone Quatre, et Al Ith, reine de la Zone Trois, reçoivent un jour l'ordre de se marier. Bien qu'aucun des deux ne la désire, leur union, on le découvre au fil des pages, pourrait s'avérer bénéfique pour leurs zones respectives qui, bien que très différentes, souffrent toutes deux de problèmes d'infertilité (entre autres).

La Zone Quatre est militarisée à l'extrême, hiérarchisée au possible, patriarcale et violente. Il est interdit aux habitants de lever les yeux vers les montagnes de la Zone Trois, quiconque s'y risque devra porter en représailles une lourde charge sur sa tête, jusqu'à ce que le cou perde l'habitude de se tendre vers le haut. Les femmes pourtant organisent parfois des fêtes en non-mixité où elles dansent en contrevenant à la consigne, jusqu'à ce que leurs nuques soient douloureuses.

LIV

Dans la Zone Trois, au contraire, l'égalité est le principe fondateur, la reine Al Ith n'a pas besoin de signe distinctif, les autres savent qui elle est, et cela suffit. Il n'y a pas de protocole, il n'y a pas d'armée, et même face aux soldats inconnus venus la chercher, Al Ith n'a pas besoin de mots pour se faire comprendre. Elle apparaît seulement, et ce, dès les premières lignes, indépendante et forte.

Alors elle descendit les marches avec lenteur, seule. Elle alla droit au cheval qu'on avait amené pour elle, le regarda dans les yeux [...] L'ayant salué, elle lui ôta sa lourde selle. Elle resta ainsi avec l'objet dans les bras, plongeant son regard dans les yeux des hommes l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin l'un des soldats comprenne ce qu'elle voulait. Elle lui jeta la selle
[p.11]

Les deux zones ne sont pas compatibles. Pour voyager de l'une à l'autre, comme la densité de l'air change, des boucliers protecteurs sont nécessaires.

Mais les choses ne sont pas vouées à rester séparées. Un jour donc, un ordre arrive, et quand les tambours se mettent à battre, Ben Ata et Al Ith doivent s'unir. Dès le départ, cela cause à Al Ith du tourment, avant même de partir, elle se renferme. En Ben Ata, elle découvre une brute qui la viole dès la première rencontre, comme il a l'habitude de le faire.

Elle était étendue là, et le regardait d'un œil parfaitement vide. Parfaitement stupéfait. Elle ne pleurait pas. Ni ne griffait. Ni ne l'appelait par tous les noms possibles et imaginables. Ni ne lui donnait à voir cette froide et implacable répulsion que tant il craignait chez les femmes. Rien.
[p.41]

Alors commence pour Al Ith une longue métamorphose. Elle a conscience du changement qui s'opère en elle, et contemple sa propre déchirure.

— Cet endroit, là-bas en bas, est horrible. En aurais-je été empoisonnée ? [...] Je suis irritable ! Je me mets en colère ! J'éprouve le besoin de me jeter dans des bras forts et là, de pleurer... [...] J'en suis venue à douter des mots et des regards...
[p.67]

Elle a conscience que côtoyer Ben Ata lui fait du mal, et pourtant, elle revient toujours à lui. Il est vrai, elle en reçoit l'ordre, mais cet ordre, il n'est jamais dit d'où il provient, il est plutôt l'émanation de « ce qui ne s'explique pas », de l'attachement « malgré tout » qui fait perdurer les relations toxiques. C'est le sentiment de dissonance des militantes féministes hétéros qui disent « men are trash », mais qui continuent de tomber amoureuses d'eux parce que ces choses-là, manifestement, ça ne se choisit pas.

En vérité, au-delà de l'ordre qu'elle a reçu d'épouser Ben Ata, Al lth s'attache à son mari, elle s'y attache même trop, elle s'y attache exclusivement, accepte qu'avec lui l'amour soit possessif, se désespère de ne pouvoir changer ses sentiments. Elle tombe amoureuse, peut-être, mais au sens littéral : elle est déçue, et choisit avec elle l'idée même de l'amour, dont il ne reste que les abus.

Il voyait qu'elle était comme une flamme, vive, gaie, il comprenait combien il la réfrénait, la rendait terne. Mais il ne pouvait empêcher que la jalousie le défit. [...] en lui, il y avait quelque chose de plus fort, que lui, qu'elle, que tout... qui faisait que maintenant il lui fallait être toute capture et écrasement, qui fit qu'il mit alors fin à tout ce qui aurait pu être douceurs, et aussi jeu, et encore lente montée en eux de l'échange. Il la posséda. Et puis, alors que d'elle toute lumière s'était enfouie, elle le posséda à son tour.

[p. 130]

Quant à Ben Ata, ce qui fut parfois présenté comme un parcours de rédemption ne va jamais assez loin : Oui, il émet le désir de démilitariser sa zone, mais cela servira sa nouvelle union avec la Zone Cinq (plus barbare encore que ne l'est la Zone Quatre), et jamais il n'aura sa place dans l'égalitaire Zone Trois. Oui, il prend conscience de ses torts, mais pas assez pour les réparer.

— Mais pourquoi faut-il que tu aies besoin que j'éteigne quelque chose en toi ? Que je t'annihile ? Pourquoi restes-tu étendue là... à gémir pendant que... je te labore ?

— Je sais, je sais, Ben Ata. Écoute : je suis si tendue... c'est comme si j'allais me briser. Alors j'ai besoin... que tu me...

que tu m'emplisses de toi, que... S'il te plaît. Tout de suite. Il le faut. J'en ai besoin.
[p.213]

Un homme rencontre une femme, donc. Mais à mon sens, il ne s'agit pas d'une analyse des rapports entre les genres. Les 4e de couverture, des éditions du Seuil ou de La Volte, ont beau parler de « cet autre pays qu'on appelle l'autre sexe » ou d'une « allégorie sur les rapports entre hommes et femmes », la Zone Quatre ne représente pas la virilité, pas plus que la Zone Trois ne représente la féminité. Ce sont seulement deux régimes politiques distincts avec lesquels les individus sont en prise. Et si les systèmes existent, s'ils façonnent ceux qui y vivent, c'est bien aux personnes que Lessing s'intéresse : à elles, à leurs relations, et à la façon dont elles peuvent se détruire. L'autrice s'est d'ailleurs toujours agacée que les critiques collent à ses romans une étiquette féministe.

Ce thème de l'effondrement, cette notion que parfois, quand les gens craquent, c'est une façon de guérir, et du rejet par le moi intérieur des fausses divisions et dichotomie, a bien sûr été traité par d'autres et par moi-même depuis lors [...]

Mais personne ne remarqua particulièrement ce thème central, car le livre fut aussitôt réduit, par des critiques amis aussi bien que par des personnes hostiles, au sujet de la guerre des sexes, ou fut revendiqué par des femmes comme une arme non négociable de la guerre des sexes.

[Préface au Carnet d'or, 1971]

Ce qui est dit du *Carnet d'or* peut s'appliquer à *Mariages entre les Zones*. Le roman parle de l'effondrement, celui d'Al Ith, de sa lente descente aux enfers (l'expression est d'ailleurs employée dans le texte), et une fois qu'elle a touché le fond, qu'elle n'est plus capable de se réintégrer à la Zone Trois dont elle est originaire, c'est une quête d'ailleurs qui commence, un besoin de guérison : c'est en Zone Deux qu'elle veut se rendre. Elle s'aperçoit qu'elle n'avait jamais eu la curiosité de regarder dans cette direction qui pourtant l'attire désormais.

Car voilà le fin mot de l'histoire : le « rejet [...] des fausses divisions et dichotomies ».

Car déjà l'on passait continuellement de Zone Cinq en Zone Quatre. Et de Zone Quatre en Zone Trois... et puis, de chez nous, on remontait le col. Il y avait maintenant légèreté,

LVII

fraîcheur, curiosité, désir de transformations et belles inspirations, là où autrefois il n'y avait que stagnation. Les frontières avaient cessé d'être étanches. [...]

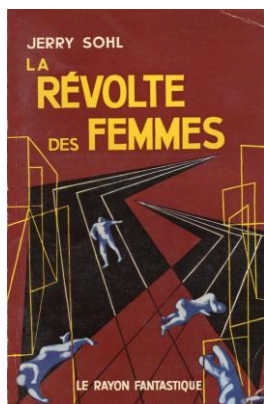
*Et ces mouvements ne sont pas à sens uniques, tant s'en faut.
[p287]*

Après les horreurs que le roman décrit (entre viol conjugal et traumatisme lié à une relation toxique), Doris Lessing finit sur l'espoir d'un avenir meilleur qu'elle ne se risque pas à dévoiler, qu'elle nous laisse imaginer seuls, avec nos yeux contemporains. Nous savons seulement que la Zone Deux est à la Zone Trois ce que la Zone Trois est à la Zone Quatre : encore plus haute, encore plus lumineuse. Nous devinons seulement qu'une Zone Un doit exister, bien qu'elle ne soit jamais évoquée. Et nous sommes libres d'y projeter nos utopies, de penser un monde peut-être moins cis-hétéronormé que ne le sont les Zones Trois, Quatre et Cinq. Et que les frontières cessent d'être étanches !

© Eva D Serves 2021

Lectures thématiques

Coordonnées par Lucie Chenu



Jerry Sohl

La Révolte des femmes

VO : 1952, traduit de l'anglais par J. Berval (1954)

Le Rayon fantastique n° 29

Publié en 1952, *The Haploids* fut traduit en français dès 1954 dans la légendaire collection du Rayon Fantastique, sous le titre de *La Révolte des femmes*. À bien des égards, cette histoire est surprenante, du fait du thème retenu et de la façon dont il est

abordé. Bien loin des odyssées cosmiques, ce roman rejoint plutôt le genre apocalyptique. Son auteur, Gerald Allan Sohl, fut un scénariste de télévision (*La Quatrième Dimension*, *Star Trek*, *Alfred Hitchcock présente...*) et écrivit une grosse vingtaine de romans, dont quelques-uns eurent la faveur d'une traduction, tels *L'Invention du Professeur Costigan* ou encore *Sommeil de mort*.

Dans les USA d'un immédiat après-guerre, une étrange épidémie se répand, d'abord dans une petite ville, puis dans tout le pays. Ce mal n'affecte que les hommes, qui y succombent rapidement. Par un heureux concours de circonstances, le héros, un journaliste en congé sabbatique, assiste, dans l'hôpital où il vient d'être soigné, à l'arrivée du premier patient atteint par cette étrange maladie. Son intérêt est réveillé lorsqu'il surprend une jeune femme qui tente d'achever la victime dans le but de l'empêcher de parler. Il y a en effet un complot à l'origine de l'épidémie, mené par l'épouse de ce premier contaminé, une brillante biologiste, désireuse de libérer la gent féminine du joug que lui impose la gent masculine depuis la nuit des temps.

« Happy end » oblige, les noirs desseins de cette machiavélique créature seront déjoués, mais on devine qu'il s'agit ici d'un procédé purement conventionnel, et que ce dénouement heureux a peu d'importance. En effet, quelques questions intéressantes sont posées dans ce texte comme par exemple : « un monde sans hommes est-il possible ? » Oui, si l'on en croit la doctoresse à l'origine des faits : ses « filles » peuvent se

reproduire par parthénogenèse, donc sans le secours d'une charitable aide masculine.

De même, tandis que notre héros (qui va vivre une romance avec une de ces « filles » et est immunisé naturellement grâce à son groupe sanguin) progresse dans son enquête, des réflexions tout à fait pertinentes sur la condition féminine et la domination exercée par l'homme à son encontre donnent à ce roman une connotation moderne, puisque toujours d'actualité. On s'amusera des quelques initiatives prises par le traducteur (ou la traductrice ?) telles que remplacer dans le texte les dollars par des francs !

Si l'on fait abstraction de ces singularités, ce roman se lit agréablement et mériterait largement une réédition.

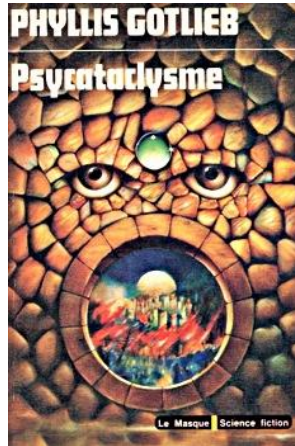
Didier Reboussin

Psycataclysm

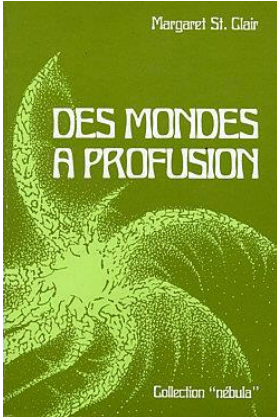
Phyllis Fay Gotlieb

VO : 1964, traduit de l'anglais (Canada)
par Maxime Barrière (1976)
Le Masque – Science-fiction n° 43, 1973

2024. Sandra Ruth Johnson, dite Shandy, vient d'avoir treize ans. Orpheline, elle a été recueillie par une famille pauvre, et a grandi dans une enclave fermée après une catastrophe nucléaire. Les enfants pourvus de pouvoirs parapsychiques ont tous été rassemblés dans un Camp. L'un d'eux, le télépathe Jason Hemmer, aide les scientifiques à repérer ces enfants. Il finit par rencontrer Shandy et découvre qu'il ne peut lire ses pensées. Elle aussi fait partie de ces mutants, qu'elle va rejoindre et dont elle va constater la puissance effrayante. Débrouillarde et surdouée, Shandy est un personnage neuf dans le paysage de la science-fiction du début des années 1960, tout à fait différent des enfants de Midwich chez Wyndham ou du Gestalt des *Plus qu'humains* de Sturgeon. Phyllis Gotlieb renouvelle le thème des mutants dès ce premier roman. Elle donne aussi le récit frappant, très cinématographique, d'une révolte d'enfants aux pouvoirs psi démesurés. Ceux-ci sont d'ailleurs appelés dans le roman « *psychopathes* », ce qui sonne d'abord bizarrement avant de se révéler trop vrai. Mais *Psycataclysm* sait aussi faire montre d'intelligence et d'espoir. Un roman difficile à oublier.



Samuel Minne



Des mondes à profusion

Margaret Saint-Clair

VO : 1974, traduit de l'anglais (USA) par Jean de Kerdéland, Frank Straschitz, Bruno Martin, Pierre Billon, P.J. Izabelle, Alain Dorémieux, Roger Durand, Catherine Grégoire, Anne Merlin, Arlette Rosenblum. Opta, Nebula n° 11, 1976

Des artistes créent des mondes illusoires pour que s'y perdent les gens nostalgiques ou avides d'évasion. Les exploits sexuels d'une espèce extraterrestre pourraient fournir une nouvelle source d'énergie. Un humain sadique atterrit sur une planète peuplée d'êtres désireux d'assouvir tous ses désirs. Mais aussi : un garçon pourvu de pouvoirs parapsychiques dans un avenir où la science est haïe, les humains atteints d'aversion envers les représentants de leur propre espèce, un pasteur et une sorcière ligüés contre la toute puissante compagnie de gaz et d'électricité... Des œnologues extraterrestres, une boutique pour les créatures fantastiques, des soldats drogués pour perdre la notion du temps...

Des mondes à profusion recueille dix-huit nouvelles de science-fiction et de fantasy publiées de 1951 à 1974, signées Margaret St. Clair ou du pseudonyme Idris Seabright. Habitüés des anthologies américaines, ces textes sont pour la plupart parus en France dans *Fiction*, et ont été réédités dans nombre d'anthologies françaises. Leur succès s'explique par leur forme très aboutie, des premières phrases intrigantes à une chute fracassante ou mélancolique, qui leur confère d'emblée le statut de classiques. Leurs préoccupations sont parfois étonnamment modernes, comme les mondes virtuels ou la sexualité. Certaines nouvelles montrent un sens aigu de l'humour absurde, qui les rapproche des récits de Lewis Padgett (alias Kuttner et Moore) ou Robert Sheckley. Mais le lectorat de Margaret St. Clair a été déçu ou dérouté par ses romans vanvogtiens ou wiccans, et ses nouvelles sont tombées dans un oubli injuste. On ne peut que le déplorer en lisant ces bijoux de spéculation et d'humour.

Samuel Minne

Enfant de la Terre

Doris Piserchia

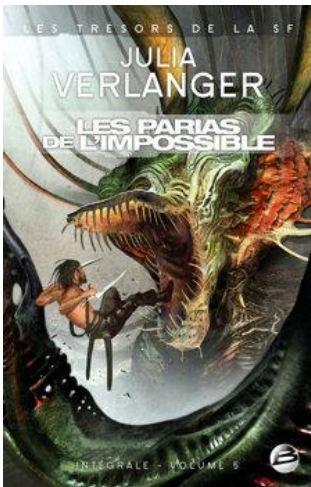
VO : 1977, traduit de l'anglais (USA) par Daniel Lemoine
OPTA, Galaxie-bis n° 76, 1981

Reee est sans doute le dernier être humain à vivre sur la planète Terre. Âgée d'une quinzaine d'années, elle est la seule à avoir refusé de partir pour Mars, ou à ne pas s'être laissée attraper pour y être emmenée, comme sa mère lorsqu'elle avait quatre ans. Il faut dire que la Terre n'est plus qu'un lieu inhospitalier, peuplé d'une faune féroce. Reee est élevée par une étrange créature, Emeroo, avant d'apprendre à survivre aux côtés d'une étendue de matière bleue, qu'elle nomme Indigo, qui ne fait que s'étendre et fait tout pour capturer la dernière humaine présente. Reee a fort à faire pour lui échapper, et pour éviter que les gens de Mars n'emportent avec eux un des leurres sous forme humaine que crée Indigo pour les envahir.

Avec sa Terre post-apocalyptique retournée à l'état sauvage, Doris Piserchia livre un roman qui n'est pas sans rappeler *Le Monde vert* (1962) de Brian Aldiss. Mais avec Reee, elle crée un personnage qui a peu de précédents, une adolescente élevée loin des humains, autosuffisante mais souffrant de la solitude, qui s'interdit de partir et de livrer sa planète à la toute-puissance d'Indigo. Même l'héroïne de *Rite de passage* (1968)

d'Alexei Panshin, traduit dans la même collection, grandit dans un contexte très différent. Avec sa jeune narratrice intrépide et déterminée, *Enfant de la Terre* s'impose par son féminisme original.

Samuel Minne



La légende des niveaux fermés

Julia Verlanger (sous le nom de Gilles Thomas)

Fleuve Noir Anticipation n° 841, 1978, 224 pages

LXII

Fleuve Noir Anticipation n° 1764, 1990 et 1996

Rééd. in *Les Parias de l'Impossible*

Sous le nom de Julia Verlanger

Intégrale Julia Verlanger vol. 5

Bragelonne, Trésors de la SF n° 12, 2010

Signé Gilles Thomas et publié en 1978, ce livre aborde, sous le couvert d'une aventure palpitante, un sujet d'une brûlante actualité : celui des rapports de force entre l'homme et la femme. À l'abri de son prête-nom masculin, Julia Verlanger a imaginé un monde souterrain post-apocalyptique dominé par les femmes, sous la forme d'un régime autoritaire dénommé « la Matriarchie ».

Dans cet univers, organisé en immenses niveaux superposés, les hommes sont employés aux tâches les plus pénibles et serviles, sous la surveillance « d'ingénieures » qui veillent à ce qu'ils ne s'écartent pas du droit chemin. Rationnement de la nourriture, travail harassant avec des rendements exigeants, vie millimétrée de la naissance à la mort, menaces continues de punitions ; tel est le lot quotidien de la gent masculine, quasiment réduite en esclavage. Qui dit dictature dit état policier. Une « psycho-police » veille à faire rentrer dans le rang les éventuels récalcitrants, voire à les rejeter ou à les éliminer.

Le rejet, c'est ce qui est arrivé à Mauri, un jeune technicien spécialisé dans la ventilation, qu'un jardinier, Gerd, trouve de bon matin au milieu de ses plantations, affamé, la tête emprisonnée dans un casque lui permettant à peine de respirer. Son crime ? Avoir déplu à son « ingénieure méca » lors de l'accouplement. Ce monde ne connaît ni tendresse ni amour, et les relations sexuelles n'existent que pour la procréation ou pour satisfaire le désir de ces dames. Malheur à celui dont la virilité est défaillante !

Cette rencontre va faire monter à la surface chez Gerd des sentiments jusqu'alors enfouis, telle la prise de conscience de l'injustice. Il va se compromettre en fournissant clandestinement à Mauri nourriture et habits, après l'avoir délivré de son carcan. Mais cette situation, qui les met en péril tous les deux, peut-elle indéfiniment se prolonger ?

Il existe une légende qui parle de niveaux fermés, où se seraient réfugiés des révoltés ayant fui la Matriarchie. Cette légende nourrit leurs espoirs, et Gerd va croiser le chemin de Josep, un célèbre chanteur (la Matriarchie tolère une certaine forme d'art ou de distraction pour ne pas désespérer totalement les hommes) désireux de s'évader avec celle qu'il aime, et que jalouse la Matriarche en personne. Le groupe va se constituer et partir à la recherche des niveaux fermés, non sans quelques péripéties.

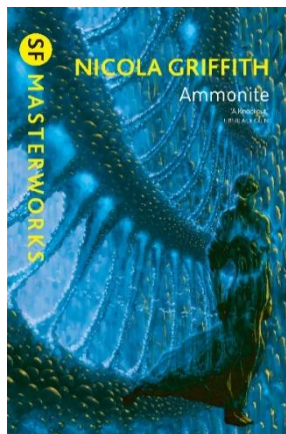
Au-delà de la pure aventure, c'est le clivage homme/femme qui est au

cœur de cet ouvrage. Brutalisés, asservis, les hommes nourrissent à l'encontre des femmes une rancœur qui peut vite se transformer en haine, pour peu que les barrières sociales soient levées. Et c'est bien sûr ce qui se produit au sein de ce groupe de fugitifs qui compte au départ Catéri – la compagne de Josep. L'amour qu'elle éprouve pour lui l'a conduit à rompre avec un environnement dans lequel elle jouissait de nombreux privilèges. Cependant son passé ne peut être rayé d'un trait de plume et le mépris qu'elle affiche pour ses compagnons de voyage va alimenter une atmosphère pesante. Lorsque, dans leur périple, ils vont capturer une psycho-policrière, Laurée, l'histoire va prendre un nouveau tournant.

L'antipathie que celle-ci éprouve envers les hommes va atteindre un sommet lorsque, tentant de s'échapper, elle sera rejointe par le héros de l'histoire, Gerd, battue par lui et violée.

Ce n'est évidemment pas fortuit si Julia Verlanger a fait de cette scène, où l'homme succombe à ses travers ancestraux – brutalité envers le sexe opposé, soif de domination et de possession – le pivot de son histoire. La haine de Laurée à l'égard de Gerd va s'en trouver, fort logiquement, renforcée. Cette tension entre ces deux personnages subira l'épreuve des événements. C'est toute l'histoire d'un lent et douloureux examen de conscience, d'un cheminement vers la tolérance que vivront ces deux personnages que raconte Julia Verlanger/Gilles Thomas. Julia était une personne entière, qui ne se laissait pas marcher sur les pieds. Elle avait une sensibilité à fleur de peau, et c'était une femme qui n'ignorait pas que les hommes sont capables du pire comme du meilleur. « La légende des niveaux fermés » est, à cet égard, une belle illustration de l'humanisme qui l'habitait. Si le dernier mot de son roman est « amour », ce n'est pas un hasard.

Didier Reboussin



Ammonite

Nicola Griffith

(USA, non traduit, 1993)

Ed Gateway; 2012, 416 pages, 12,26 €

Linguiste et anthropologue, Marghe Taishan accepte une mission sur la planète Jeep. Un virus y tue les hommes et parfois les femmes, c'est pourquoi seules des femmes vivent dans la base terrienne. Mais les vallées et les steppes glacées de la planète sont en fait occupées depuis des siècles par des femmes,

venues de la Terre on ne sait quand. Elles ont leurs propres langues, dérivées de langues celtiques ou hispaniques, leurs coutumes diverses d'un groupe à l'autre, et des alliances commerciales et politiques nommées « trata ». Munie d'un flacon de vaccin contre le virus, Marghe vient pour les étudier, les comprendre, et aussi pour tester l'efficacité du vaccin. Enlevée par une tribu féroce à la vie rude, sans moyen de communication, elle supporte la captivité tout en apprenant les liens de parenté sur Jeep, et en se demandant comment les femmes parviennent à procréer et porter des enfants. Arrivant un jour à s'échapper, elle est sauvée de justesse et recueillie par une autre tribu aux usages plus pacifiques et raffinés. Pendant ce temps, la Compagnie qui a établi la base et surveille la planète depuis un vaisseau dans l'espace semble menacer d'abandonner les Terriennes sur Jeep pour toujours, au cas où le vaccin se révélerait un échec...

Le premier roman de Nicola Griffith s'inscrit dans la droite lignée de la science-fiction ethnologique d'Ursula Le Guin et de la société féminine et lesbienne du roman *The Female Man* de Joanna Russ, des autrices dont elle se montre la digne héritière. Dans *Ammonite*, le même virus qui tue les hommes donne aux femmes qui en guérissent l'aptitude à se reproduire entre elles lors des rapports sexuels, chacune fécondant l'autre. L'idée est excellente, et superbement illustrée à travers l'expérience de Marghe. Elle est cependant limitée par les faibles connaissances biologiques du personnage, qui ne propose pas de théorie scientifique. De même, le pouvoir d'accéder aux souvenirs des aïeules à travers une sorte de transe chamanique, ou celui de guérir certaines blessures, restent peu rationalisés. Le roman est plus spéculatif que « hard science ». Il n'en demeure pas moins original et efficace, à travers une narration captivante, dont une part de l'intrigue semble inspirée du film *Alien*, avec son équipage sacrifié par la compagnie qui les emploie. Devenu un classique, il est incompréhensible qu'il ne soit toujours pas traduit en français.

Samuel Minne

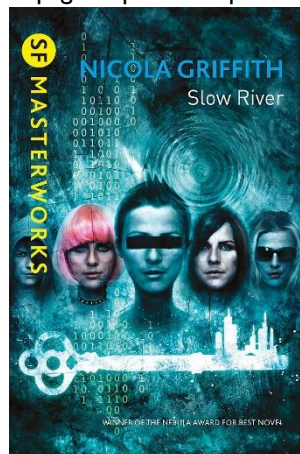
Slow River

Nicola Griffith

(USA, non traduit, 1995)

Ed Gateway; 2013, 336 pages, 9,82 €

Au bord d'une rivière, dans une ville, une jeune femme nue, blessée et sous le choc, cherche un abri. Lore est une riche héritière. Victime d'un enlèvement, elle a réussi à



s'évader, mais ne souhaite ni retrouver sa famille, ni avoir à faire aux autorités. Elle est recueillie par une hackeuse, Spanner, qui lui fournit une nouvelle identité et chez qui elle s'installe pour se cacher. Trois ans plus tard, Lore, sous l'identité de Sal Bird, se fait engager par l'agence d'entretien des eaux de la ville pour surveiller les bacs de purification. Pour son deuxième roman, Nicola Griffith s'est résolument tournée vers le cyberpunk, et vers une présentation hard science de la chimie. Dans cette vision de l'avenir, les gens portent leur fichier d'identité sous forme de puce sous la peau, les puissantes entreprises brevettent les produits chimiques, même si cela doit se faire au détriment des populations. Lore se retrouve victime des ambitions familiales et cherche à se reconstruire. Plutôt qu'à ses implications cyberpunk, le roman se concentre surtout sur son portrait et sur son évolution psychologique, alternant les passages où elle est personnage (les rappels du passé), et ceux où elle est narratrice. Le mariage est ouvert aux homosexuels, comme on le comprend en apprenant que son oncle William a un mari, Marley, le roman, paru en 1995, anticipant ainsi une institution qui s'établira en 2001 aux Pays-Bas, et généralisée aux États-Unis seulement depuis 2015. Si les relations de Lore avec Spanner puis avec une autre femme sont montrées comme allant de soi, la jeune femme combat pourtant un malaise venu de sa famille hantée par l'inceste, et qui pèse lourdement sur son comportement comme sur ses décisions. *Slow River* a reçu le prix Nebula en 1996. C'est l'un des rares romans primés à ne pas avoir été traduits en français, avec *No Enemy But Time* de Michael Bishop et *The Healer's War* d'Elizabeth Scarborough.



Samuel Minne

Avec joie et docilité Johanna Sinisalo

VO : 2013, Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail
Actes Sud, 2016
368 pages, 22,80 €

Finlande, 2013. L'unique objectif déclaré par l'État est de veiller à la stabilité sociale et à la santé du pays. Dans ce but *a priori* louable, tout produit pouvant provoquer du plaisir ou une dépendance est devenu illégal et le sexe, considéré comme essentiel pour le maintien de cette

stabilité, est savamment orchestré. En effet, la Finlande, à travers son corps scientifique gouvernemental, est parvenue à créer une sous-espèce : l'éloiï. Une sorte de blondasse décérébrée de compétition dont les seules fonctions sont de séduire les hommes et de se mettre à leur service, corps et âme. L'éloiï, dès sa plus tendre enfance, est éduquée de manière à rechercher et apprécier le rôle qu'on lui attribue et, manipulation génétique aidant, accepte cette domestication... avec joie. Dans ce contexte sordide qui diffère finalement très peu de beaucoup de nos sociétés actuelles, nous suivons Vera (officiellement Vanna, car certaines lettres sont réservées aux hommes), une jeune femme capable d'utiliser son cerveau, de s'interroger et de remettre en question ce qui l'entoure, mais que la nature a cruellement piégée dans le corps d'une éloiï. En effet, Vera est une morlock, par définition non domesticable (donc dangereuse) et vouée à la stérilisation et à servir de main-d'œuvre. Forte de ce « déguisement » pouvant se révéler à double tranchant, elle tente de survivre à sa condition tout en cherchant à élucider le mystère de la disparition de sa petite sœur, Mira (Manna, éloiï jusqu'au bout des cils, quant à elle), survenue peu de temps après ce mariage qu'elle attendait de toute son ardeur d'éloiï.

Avec ce quatrième roman publié en France en 2016 – l'ont précédé : *Jamais avant le coucher du soleil* (2003), *Oiseau de malheur* (2008) et *Le Sang des fleurs* (2011) –, Johanna Sinisalo se penche de nouveau sur ses congénères terrien(ne)s, les observe avec une grande attention et nous fait part de ses réflexions où la sévérité le dispute à l'ironie. Aussi caricaturale qu'elle puisse paraître, la société qu'elle dépeint à travers cette fable à la fois drôle et acide, entrecoupant son récit de textes « officiels » comme cet extrait du *Nouveau Dictionnaire moderne*, ces articles de la *Loi finlandaise relative à la fraude sur le sexe*, ces passages d'un *Film pédagogique du cours de responsabilité sociale du lycée ménager* ou autres extraits de *L'Histoire abrégée de la domestication de la femme* qui ne peuvent que rendre son propos crédible puisqu'ils pourraient tout aussi bien décrire les réalités de notre monde, passées, voire encore tristement actuelles.

Au-delà de sa pertinence, son propos pourra parfois paraître dur. Toutes celles et ceux qui ont lu cette retranscription de l'extrait d'un procès-verbal d'interrogatoire (faites-vous plaisir, il est en page 17) n'ont probablement pas ri aux éclats si elles ou ils n'ont jamais lu cette autrice. Avec un talent maintenant reconnu, Johanna Sinisalo décrit notre monde et met en scène, en s'appuyant sur de réelles observations, toute son absurdité et la complaisance avec laquelle les humains acceptent bien souvent cette dernière.

Bibliographie

Les éditeurs pour lesquels aucune ville n'est précisée sont basés à Paris.

Abréviations. LdP : Livre de Poche ; GASF : La Grande Anthologie de la Science-Fiction (dirigée par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis & Gérard Klein) ; PdF : Présence du Futur ; tr. : traduction ; slt : sous le titre ; sln : sous le nom de...

Évolution des personnages féminins en SF

ABOUT, Edmond. *Le Cas de M. Guérin*, 1862, Michel Lévy Frères, Bibliothèque nouvelle.

ASIMOV, Isaac. « Menteur » (*Liar!*, 1941), tr. Pierre Billon, 1967, in *Le Livre des Robots*, OPTA, Club du Livre d'Anticipation n°7. 1972 in *Les Robots*, J'ai Lu, SF n°453. 1974 in *Histoires de Robots*, LdP, GASF n°3764. 1990, in *Le Grand livre des robots – I : Prélude à Trantor*, slt « Menteur ! », Presses de la cité, Omnibus, n°2. 1999, *Le Grand Livre des robots – I : Prélude à Trantor*, slt « Menteur ! », France Loisirs.

ASIMOV, Isaac. « Lenny » (*Lenny*, 1958), tr. Pierre Billon, 1967, in *Le Livre des Robots*, OPTA, Club du Livre d'Anticipation n°7. 1972 in *Les Robots*, J'ai Lu, SF n°453. 1974 in *Histoires de Robots*, LdP, GASF n°3764. 1990, in *Le Grand Livre des robots – I : Prélude à Trantor*, Presses de la cité, Omnibus, n°2. 1999, *Le Grand Livre des robots – I : Prélude à Trantor*, France Loisirs.

BERSIANIK, Louky. *L'Eugélonne*, 1976, La Presse (Montréal, Québec, Canada). 1985, Stanké (Montréal, Québec, Canada), Québec 10/10 n°77. 2012, Typo (Montréal, Québec, Canada).

[Prix du Gouverneur général 1997, pour la version anglaise.](#)

BOCCACE. *De Mulieribus Claris*, 1374. Tr. slt *Les Femmes illustres – De Mulieribus Claris*, 2013, Jean-Yves Boriaud, édition bilingue français-latin, Les Belles Lettres, Classiques de l'humanisme.

Médaille d'argent du Prix Jules Janin de l'Académie française à Jean-Yves Boriaud pour sa traduction, 2014.

BOUSQUET, Charlotte. *Llorona on the rocks*, 2010, Argemmius (Pontoise), Romans n°2.

BOYD, John. *Lysistrata 80 (Sex and the High Command)*, 1970), tr. Claude Elsen, 1971, Stock, Stock – évasion n°1.

BRADLEY, Marion Zimmer. *Projet Jason (The Planet Savers)*, 1962), tr. Simone Hilling, 1990, Pocket, SF / Fantasy n°5365. in *L'Âge de Régis Hastur 1^{re} partie*, 2007, Pocket, SF / Fantasy n°5936.

BRADLEY, Marion Zimmer. *La Chaîne brisée (The Shattered Chain)*, 1976), tr. Annette Vincent, 1979, Albin Michel, Super Fiction n°37. Tr. Simone Hilling & Annette Vincent,

LXVIII

1989, Pocket, SF / Fantasy n°5385. 2013, in *La Romance de Ténébreuse III*, Pocket, SF / Fantasy n°7136.

BRADLEY, Marion Zimmer. *La Tour interdite (The Forbidden Tower, 1977)*, tr. France-Marie Watkins, 1981, Albin Michel, Super Fiction n°10. 1989, Pocket, SF / Fantasy n°5348. 2012, in *La Romance de Ténébreuse I*, Pocket, SF / Fantasy n°7105.

BRADLEY, Marion Zimmer. *Reine des orages (The Storm Queen, 1977)*, tr. Simone Hilling, 1989, Pocket, SF / Fantasy n°5320. in *La Romance de Ténébreuse IV*, 2014, Pocket, SF / Fantasy n°7186.

BRADLEY, Marion Zimmer. *Les Dames du Lac & Les Brumes d'Avalon (The Mists of Avalon, 1983, 1 seul vol.)*, tr. Brigitte Chabrol 1986 & 1987, Pygmalion, Grands Romans. 1987, France Loisirs (2 vol.). 1988 & 1989, Livre de Poche, n°6429 et n°6430.
[Prix Locust 1984.](#)

BRADLEY Marion Zimmer & WELLS John Jay. « Tu engendreras dans la douleur... » (*Another Rib*, 1963), tr. René Lathière, 1964, in *Fiction* n°122, OPTA.

BRUN-LAVAINNE Élie. *Les Femmes en 1973, 1873*, Librairie Gustave Guérin (Paris). 1873, slt *L'Avenir des femmes, par un rêveur*, Librairie A. Lesguillon (Roubaix). 2017, slt *L'Avenir des femmes*, sln *Un rêveur (!!!)*, Hachette Livre (BNF). 2018, slt *Les Femmes en 1973*, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net, ArchéoSF.

BUJOLD Lois McMaster. *Ethan d'Athos (Ethan of Athos, 1986)*, tr. Geneviève Blattmann, 1997, J'ai Lu, SF n°4640. 2013, in *La Saga Vorkosigan – Intégrale 3*, J'ai Lu, Nouveaux Millénaires.
[Prix Hugo 2017 pour la Saga Vorkosigan.](#)

BUTLER Octavia E. *La Parabole du semeur (Parable of the Sower, 1993)*, tr. Philippe Rouard, 1995, J'ai Lu, SF n°3948. 2001 et 2017, Au Diable Vauvert (Vauvert). 2020, Au Diable Vauvert (Vauvert), Les Poches du Diable.

CAVENDISH Margaret. *Le Monde glorieux (The Description of a New World, Called the Blazing World, 1666)*, tr. Line Cottagnies, 1999, José Corti, Merveilleux n°6.

CHERRYH Carolyn Janice. *Chanur (The Pride of Chanur, 1982)*, tr. Michel Deutsch, 1983, J'ai Lu, SF n°1475. Révision 2018 Pierre-Paul Durastanti, in *Chanur – Intégrale I*, J'ai Lu, Nouveaux Millénaires.

CLARKE Arthur C. *3001, l'odyssée finale (3001 : The Final Odyssey, 1997)*, tr. Bernard Ferry, 1997, Albin Michel, Romans étrangers. 1999, J'ai Lu, SF n°5150. 2001, in *2001 - 3001 : les odyssées de l'espace*, Omnibus.

CROZIÈRE Alphonse. « Une affaire de viol en l'an 2000 », 1899, in *Le Supplément* n°1373. 1909, sln Pierre Chanteloup, slt « Au tribunal de l'avenir », in *La Lanterne* n°3034. 2018, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net, ArchéoSF.

DAU Ceryan. « Les Débris du chaudron », 2000, in *Royaumes*, Fleuve Noir, Fantasy. (sln Nathalie Dau)

LXIX

DAU Ceryan. *Les Débris du chaudron*, 2008, Argemmios (Pontoise), Romans n° 1. (sln Nathalie Dau)

DAU Ceryan. *Le Chaudron brisé*, 2018, Les moutons électriques (Bordeaux), La Bibliothèque voltaïque n°83. (sln Nathalie Dau)

DAU Ceryan. « La Bouche », 2009, in « L » (Charlotte Bousquet dir.), CDS, Pueblos n° 1. 2010, *Contes myalgiques II : Les Atouts du Diable*, Griffes d'Encre (Bréchamps), Recueils n°9. (sln Nathalie Dau)

DAYLON. « Misvirginity », 2009, in 69 (Charlotte Volper dir.), ActusF (Chambéry), Les Trois Souhaits.

DE SÀ MOREIRA Régis. *Mari et Femme*, 2008, Au Diable Vauvert (Vauvert). 2020, *Au diable Vauvert (Vauvert)*, Les Poches du Diable.

DOKE Sara. *La Complainte de Foranza*, 2020, Leha (Vanves).

DUFOUR Catherine. *Guide des métiers pour les petites filles qui ne veulent pas finir princesses*, 2014, Fayard. 2015, LdP.

DUFOUR Catherine. *Ada ou la beauté des nombres*, 2019, Fayard. 2021, LdP.

EAUBONNE Françoise d'. *Le Satellite de l'Amande*, 1975, Éditions des Femmes.

EAUBONNE Françoise d'. *Les Bergères de l'Apocalypse*, 1978, Jean-Claude Simoën.

ELGIN Suzette Haden. *Drussa Silver (Star-Anchored, Star-Angered, 1979)*, tr. Nathalie Serval, 1985, OPTA, Galaxie-bis n° 129.

GÉVART Pierre. *Pour la Gloire de Kazerma*, 2016, dans le recueil intitulé *Pour la Gloire de Kazerma*, Black Coat Press (Tarzana, USA), Rivière Blanche n°2145.

GÉVART Pierre. *Obote qui êtes aux cieux*, 2016, dans le recueil intitulé *Pour la Gloire de Kazerma*, Black Coat Press (Tarzana, USA), Rivière Blanche n°2145.

GILMAN Charlotte Perkins. *La Chambre au papier jaune (The Yellow Wall-Paper, 1892)*, sln Charlotte Perkins Stetson), tr. Gérard Colson, 1973, in *L'Amérique fantastique de Poe à Lovecraft*, Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Anthologie du Fantastique. 1981, in *Histoires de délires*, Pocket, La Grande Anthologie du fantastique, n°2013. 1988, in *L'Amérique fantastique de Poe à Lovecraft*, Nouvelles Éditions Oswald (NéO), NéO Plus, n°20. 1996, in *La Grande Anthologie du Fantastique – 1*, Omnibus. 2007, in *Les Chefs-d'œuvre du fantastique : de E.T.A. Hoffman à Stephen King*, Omnibus.

Tr. collective slt *Le Papier peint jaune* 1976, Éditions des Femmes.

Tr. slt *La Séquestrée*, Diane de Margerie, 2002, Phébus. 2008, Phébus, Libretto, n°264.

HOPKINSON Nalo. *La Ronde des esprits (Brown girl in the ring, 1999)*, tr. Marielle Dorsinville, 2001, J'ai Lu, Millénaires n°6041.

[Prix Locust 1999.](#)

HURLEY Kameron. *Les étoiles sont légion* (*The Stars Are Legion*, 2017), tr. Gilles Goulet, 2017, Albin Michel, Albin Michel Imaginaire.
Prix Ignotus 2018.

KING Stephen. *Carrie* (*Carrie*, 1974), tr. Henri Robillot, 1976, J'ai Lu, SF n°835. 1986, J'ai Lu Épouvante n°835. 1994, Albin Michel & France Loisirs. 2010, Livre de Poche, coll. Stephen King n°31655.
British Fantasy Award 1978 pour *Carrie au bal du diable*, le film tiré du roman de Brian de Palma.

KOWAL Mary Robinette. « La Dame Astronaute de Mars » (*The Lady Astronaut of Mars*, 2013), tr. Erwan Devos & Hermine Hémon, 2019, in *Dimension Uchronie 3* (Bertrand Campeis & Hermine Hémon dir.), Black Coat Press, Rivière Blanche – Fusée, n°85. Tr. slt. « La Lady Astronaute de Mars », Patrick Imbert, 2020, in *Lady Astronaute*, Gallimard, Folio SF n°665.
Prix Hugo 2014.

KOWAL Mary Robinette. *Vers les étoiles* (*The Calculating Stars*, 2018), tr. Patrick Imbert, 2020, Denoël, Lunes d'Encre n°195.
Prix Sidewise 2018, Hugo 2019, Locus 2019, Nebula 2019.

LAFRAMBOISE, Michèle. *La Ruche*, 2017, Les Six Brumes (Drummondville, Québec, Canada).

LAINÉ Sylvie. « Les Yeux d'Elsa », 1995, in *Galaxies* n°37, Galaxies (Nancy). Rééd. 2009 in *Marouflages*, ActuSF (Chambéry), Les Trois Souhais. Rééd. 2016 in *Fidèle à ton pas balancé*, ActuSF (Chambéry), Les Trois Souhais. Rééd. 2018, ActuSF (Chambéry), Hélios n°114.

LAINÉ Sylvie. « Au pied du manguier », 2020, in *Nos Futurs* (Aline Aurias, Roland Lehoucq, Daniel Suchet & Jérôme Vincent dir.), ActuSF (Chambéry), Les Trois Souhais.

LE HÉNAFF J. « Le féminisme en 1960 », 1912, in *Le Supplément* n°3561. 2018, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net, ArchéoSF.

LINDHOLM Megan. « Coupée » (*Cut*, 2001), tr. Fabrice Lemainque, 2007, *Galaxies* n°42, Galaxies (Nancy). Tr. Arnaud Mousnier-Lompré, 2012, in *L'Héritage et autres nouvelles*, sln Robin Hobb, Pygmalion. 2013, in *L'Héritage et autres nouvelles*, sln Robin Hobb, J'ai Lu, Fantastique n°10365.

LORUSSO, Adriana. *Le cycle de Ta-Shima*.
1/ *Ta-Shima*, 2007, Bragelonne, Science-Fiction.
Prix Bob Morane 2008.

2/ *L'Exilé de Ta-Shima*, 2008, Bragelonne, Science-Fiction.

3/ *Des nouvelles de Ta-Shima*, 2012 (recueil), Ad Astra (Rennes), Ad-Ventures n°4. Contient : « L'Homme d'au-delà du soleil », « Mutation spontanée », « Miséricorde et pénitence », « Les Asix font du tourisme », « L'Animal de compagnie », « La Fin du monde ».

4/ *Les Fondateurs de Ta-Shima*, 2014 (préquelle), Bragelonne, Snark.

MAALOUF Amin. *Le Premier Siècle après Béatrice*, 1992, Grasset. 1993, Corps 16. 1996, LdP n°9782.

MAY Olivier. *Excision*, 2010, Encre Fraîche (Genève, Suisse).

McCAFFREY Anne. *Reconstituée (Restoree, 1967)*, tr. Éric Cowen, 1982, Albin Michel, Super Fiction n°54.

McCAFFREY Anne. *Le Chant du dragon (Dragonsong, 1976)*, tr. Éric Rondeaux, 1988, Albin Michel, Épées et Dragons n°14. 1993, Pocket, SF / Fantasy n°5507. 2011, in *La Ballade de Pern – Intégrale IV*, Pocket, SF / Fantasy n°7074.

MERRIL Judith. « Le Vaisseau Survie » (*Survival Ship, 1951*), tr. Sylvie Finkielsztajn, 1985, in *Histoires de Sexe-Fiction*, LdP, GASF n°3821.

MERRIL Judith. « Les Souhaits aux étoiles » (*Wish Upon a Star, 1958*), tr. P.J. Izabelle, 1959, Fiction n°53, OPTA. 1974, in *Histoires de Cosmonautes*, LdP, GASF n°3765.

MOORCOCK Michael. *Voici l'homme (Behold the Man, 1969)*, tr. Martine RENAUD & Pierre VERSINS, 1972, La Proue / La Tête de feuilles (Lausanne, Suisse), Outrepart, n°3. 1974, in *Les Chefs-d'œuvre de la science-fiction n°4*, Edito-Service (Genève, Suisse). 1977, LdP, SF n°7012. 2001, L'Atalante, La Dentelle du Cygne n°37.

Prix Nebula 1968.

MOORE Catherine L. « Le Baiser du Dieu noir » (*Black God's Kiss, 1934*), tr. Jacques Bergier & J. Mousseau 1965, in *Planète n°22*. Tr. Frank Straschitz 1969, in *Fiction n°186*, OPTA. Tr. Georges H. Gallet 1974, in *Jirel de Joiry, J'ai Lu*, SF n°533. Tr. révisée 2010, in *Jirel de Joiry*, Gallimard, Folio SF n°380.

OKORAFOR Nnedi. « L'Araignée artiste » (*Spider The Artist, 2008*), tr. Julien Bétan, 2011, *Fiction – tome 12, Les moutons électriques*. Tr. slt « L'Artiste araignée » Patrick Dechesne, 2018, in *Kabu Kabu*, éd. de l'Instant (Liège, Belgique). 2020, in *Kabu Kabu*, ActuSF (Chambéry), Perles d'Épice.

OKORAFOR Nnedi. *Qui a peur de la mort ? (Who Fears Death, 2010)*, tr. Laurent Phibillert-Caillat, 2013, Panini Books (Nice), Éclipse n°37. 2017, ActuSF (Chambéry), Perles d'Épice. 2018, LdP, SF n°35124. Carl Brandon Society Award 2010, World Fantasy Award 2011, Imaginales 2014.

PENNAC Daniel. *Monsieur Malaussène*, 1995, Gallimard, Blanche. 1997, Gallimard, Folio n°3000.

PIERCY Marge. *Woman on the Edge of Time*, 1976, Alfred A. Knopf. Tr. Marie Koullen à paraître en 2022, slt « Une femme au bord du temps », Goater (Rennes), collection Rechute.

PISERCHIA Doris. « Nu et apeuré, je disparaîs » (*Naked and Afraid, I go*, 1974), tr. Jean-Pierre Pugi, 1983, in *La Femme infinie* (Pierre K. Rey dir.), Casterman, Autres temps, autres mondes – Anthologies.

PIZAN Christine de. *La Cité des Dames*, 1405, Paris. Rééditions nombreuses. Le livre étant dans le domaine public, des reproductions de manuscrits sont disponibles sur Gallica.

Texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Éric Hicks, 1986. Stock, Moyen Âge. 2021, LdP, Classiques.

Le nom de l'autrice est parfois orthographié Christine de Pisan, et le titre peut varier : *Le livre de la cité des dames*, *Cy commence le livre de la cité des dames*, etc.

REICHERT Mickey Zucker. *Les Robots – la Véritable Histoire de Susan Calvin*. 1/ *I, Robot : protéger* (*I, Robot : To Protect*, 2011), tr. Patrick Dusoulier, 2013, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°235. 2014, Pocket, SF / Fantasy n°7178.

2/ *I, Robot : obéir* (*I, Robot : To Obey*, 2013), tr. Patrick Dusoulier, 2014, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°238. 2015, Pocket, SF / Fantasy n°7190.

3/ *To preserve*, 2016, Roc / New American Library, New York (États-Unis), non traduit.

RÉVÉRONI SAINT-CYR Jacques-Antoine de. *Pauliska ou la perversité moderne*, 1798. Rééditions nombreuses. Le livre étant dans le domaine public, il est disponible sur Gallica et Wikisource. 1991, Desjonquères. 2001, Payot et Rivages, Rivages Poche / Petite Bibliothèque.

RICE Anne. *La Voix des anges* (*Cry to Heaven*, 1982), tr. Paul Alexandre, 1984, Mazarine. 1997, Robert Laffont, Best-sellers. 2013, Pocket.

RICE Anne. *Le Lien maléfique* (*The Witching Hour*, 1990), tr. Annick Granger de Scriba, 1992, Robert Laffont, Best-sellers. 1994, Pocket, Terreur, n°9107. 2004, Fleuve Noir, Thriller fantastique n°9107. 2012, Pocket Littérature – Best, n°15313. [Prix Locus 1991](#).

SARGENT Pamela dir. *Femmes et merveilles* (*Women of Wonder*, 1975), tr. Claude Saunier, 1975, Denoël, Présence du Futur n°208.

Contient une introduction de Pamela Sargent, un poème de Sonya Dorman, « L'Enfant rêve » (*The Child Dreams*, 1975) et les nouvelles : Judith Merrill, « Et seule une mère... » (*That Only a Mother*, 1948) ; Katherine MacLean, « Cet homme est contagieux » (*Contagion*, 1950) ; Marion Zimmer Bradley, « Les Voix du vent » (*The Wind People*, 1959) ; Anne McCaffrey, « Une nef chantait » (*The Ship Who Sang*, 1961) ; Sonya Dorman, « Quand j'étais Miss Dow » (*When I was Miss Dow*, 1966) ; Kate Wilhelm, « La Plus Grande Vedette du monde » (*Baby, You Were Great!*, 1967) ; Ursula K. Le Guin, « Plus vaste qu'un empire » (*Vaster Than Empires and More Slow*, 1971) ; Chelsea Quinn Yarbro, « Fausse aurore » (*False Dawn*, 1972) ; Vonda N. McIntyre, « De Brume, d'Herbe et de Sable » (*Of Mist, and Grass, and Sand*, 1973).

SARGENT Pamela. *Le Rivage des femmes* (*The Shore of Women*, 1986), tr. Nathalie Guilbert, 1989, Robert Laffont, Ailleurs et Demain. 1997, LdP, SF n°7202.

LXXIII

SHAWL Nisi. « Les Sœurs de la poupée » (*Women of the Doll*, 2007), tr. Ludivine Fournier, 2021, in *Parle comme un homme, et autres textes*, Goater (Rennes), Rechute n°9.

SILHOL Léa dir. *Lilith et ses sœurs*, 2001, OxyMORE (Montpellier), Emblemytiques n°3.

Contient une préface de Léa Silhol et les nouvelles : Gary A. Braunbeck, « D'après les livres d'Alice Redfearn : une parabole didactique » (*From the books of Alice Redfearn : a didactic parable*, 1997), tr. Estelle Valls de Gomis ; Catherine Dufour, « Le Jardin de Charlith » ; Claude Mamier, « La Pécheresse » ; Jess Kaan, « Quand Lune saigne » ; Ken Rand, « Refuge » (*Refuge*, 2000), tr. Benoît Piret ; Léo, « Batismo Te » ; Carol' Planque, « Lady Lilith » ; Fabrice Linnsky, « Solstice d'hiver » ; Antoine Lencou, « L'Enfant-Dieu » ; Lionel Belmon, « Deux anneaux » ; Tanith Lee, « Quand frappe l'horloge » (*When the Clock Strikes*, 1981), tr. Estelle Valls de Gomis ; Julien Girault, « Fragments éparés d'un Eden apocryphe » ; David Cathiaux, « Beverly Hell » ; Serena Gentilhomme, « Anywhere » ; Iuvan, « Homo Faber » ; Jane Yolen, « Sœur de mort » (*Sister Death*, 1995), tr. Sylvie Miller ; Alice Yvernati, « Reflets éternels ». Illustration de couverture Dorian Machecourt, ill. intérieures Sébastien Bermès.

SINISALO Johanna. « Baby Doll » (*Baby Doll*, 2002), tr. Anne Colin du Terrail, 2005, in *Utopiae 2005*, L'Atalante (Nantes), La Dentelle du Cygne, n°135.

SOLOMON Rivers. *L'Incivilité des fantômes (An Unkindness of Ghosts)*, 2017), tr. Francis Guévremont, 2019, Aux Forges de Vulcain, Littératures. 2020, J'ai Lu, SF n°13042.

SOLOMON Rivers. *Les Abysses (The Deep)*, 2019), tr. Francis Guévremont, 2020, Aux Forges de Vulcain, Fiction. À paraître 2021, J'ai Lu, SF.

STEVENS Francis. « L'Île amie » (*Friend Island*, 1918), tr. France-Marie Watkins, 1977, in *Les Meilleurs Récits de Famous Fantastic Mysteries*, J'ai Lu, SF n°731.

T. « Au temps où les femmes régneront », 1918, in *Le Canard, Journal des prisonniers de guerre*, Nuremberg, 2018, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net (Montpellier), ArchéoSF.

TANEJA Shweta. « La fille qui saigne » (*The Daughter that Bleeds*, 2018), tr. Mikael Cabon, in *Galaxies NS n°100*, Galaxies – Association d'Aide aux Auteurs (Bellaing).

TENEUILLE Albert de. « Masculisme », 1919, in *Le Matin*, 2018, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net (Montpellier), ArchéoSF.

THOMPSON Tade. *Les Meurtres de Molly Southbourne (The Murders Of Molly Southbourne)*, 2017), tr. Jean-Daniel Brèque, 2019, Le Béalial' (Saint-Mammès), Une Heure-Lumière n°18.

Nommo Award for African Speculative Fiction 2018, Julia Verlanger 2019, Grand Prix de l'Imaginaire 2020.

LXXIV

TIPTREE James, Jr. « Comme des mouches » (sln Raccoona SHELDON, *The Screwfly Solution*, 1977), tr. Jean-Daniel Brèque, in *Le Livre d'Or de la science-fiction : James Tiptree*, Pocket, Le Livre d'or de la science-fiction, n°5243.

[Prix Nebula 1978.](#)

VEBER Pierre. « La Société future », 1900, in *Tourtes et Bonnes*, Librairie Paul Ollendorf. 1931, *Lisez-Moi* (Nouvelle Série). 2018, in *Au temps où les femmes régneront* (Philippe Éthuin dir.), Publie.net (Montpellier), ArchéoSF.

VINGE Joan D. « Le Soldat de plomb » (*Tin Soldier*, 1974), tr. Arlette Roseblum, 1979, in *Le Livre d'Or de la science-fiction : Encore des Femmes et des Merveilles*, Pocket, Le Livre d'or de la science-fiction, n°5058. Tr. slt. « Soldat de plomb », Jean-Pierre Pugi, in *Les Yeux d'ambre*, Librairie des Champs-Élysées, Le Masque SF n°102. 1992, J'ai Lu, SF n°3205.

VINGE Joan D. *La Reine des neiges* (*The Snow Queen*, 1980), tr. 1984, France-Marie Watkins, J'ai Lu, SF, n°1707. 2011 in *Le Cycle de Tiamat – I*, Mnémos, Dédale n°20. [Prix Hugo 1981](#), [Locus 1981](#).

VONARBURG Élisabeth. *Reine de Mémoire*.

1/ *La Maison d'oubli*, 2005, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°085. 2007, LdP, Fantasy n°27017.

2/ *Le Dragon de feu*, 2006, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°090.

3/ *Le Dragon fou*, 2006, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°092.

4/ *La Princesse de vengeance*, 2006, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°100. [Prix Aurora 2007](#).

5/ *La Maison d'Équité*, 2007, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°101.

[Grand Prix de la SF et du Fantastique québécois 2006 pour la série.](#)

VONARBURG Élisabeth. *Les Pierres et les Roses*.

1/ *La Voie des pierres*, 2018, Alire (Lévis, Québec, Canada), GF n°18.

2/ *La Voie des roses*, 2018, Alire (Lévis, Québec, Canada), GF n°67.

3/ *La Balance et le Sablier*, 2018, Alire (Lévis, Québec, Canada), GF n°72.

[Prix Aurora 2019 pour la série.](#)

WINTREBERT Joëlle. *Les Olympiades truquées*. 1980, Kesselring, Ici et maintenant – Romans, n°9. 1998, Le Béliar' (Saint-Mammès), SF n°3. 2000, J'ai Lu, SF n°5535. Édition en deux volumes :

1/ *Les Olympiades truquées*, 1987, Fleuve noir, Anticipation n°1573.

[Prix Rosny aîné 1988.](#)

2/ *Bébé-miroir*, 1988, Fleuve noir, Anticipation n°1624.

WINTREBERT Joëlle. *Pollen*, 2002 et 2016, Au Diable Vauvert n°14. 2021, Au Diable Vauvert, Les Poches du Diable.

[Prix Rosny-aîné 2003.](#)

WYLIE Philip. *The Disappearance*, 1951, Rinehart (New York, USA), non traduit.

WYNDHAM John. « Le Règne des Fourmis » (*Consider Her Ways*, 1956), tr. Denise Hersant, 1970, *Fiction* n°199, OPTA. 1984, in *La Révolte masculiniste / Le Règne des fourmis*, William TENN & John WYNDHAM, DENOËL, Étoile Double n°12.

Les thèmes fondateurs de Joëlle Wintrebert

WINTREBERT, Joëlle. « La Créode », 1979, in *Univers 17* (Jacques Sadoul dir.), J'ai Lu, SF n°958. 1980 in *L'Année 1979-1980 de la Science-Fiction et du Fantastique* (Jacques Goimard dir.), Juillard. 2001 in *Les Enfants du Mirage I* (Richard Combalot dir.), Naturellement, Fictions n°16. 2001 in *Les Navigateurs de l'Impossible – « Les vingt-et-un prix Rosny aîné 1980-2000 »* (Stéphanie Nicot & France-Anne Ruolz dir.), Imaginaires Sans Frontières (Nancy).

2009 in *La Créode et autres récits futurs*, recueil, Le Béal' (Saint-Mammès).

Prix Rosny aîné 1980.

WINTREBERT Joëlle. *Les Olympiades truquées*. 1980, Kesselring, Ici et maintenant – Romans, n°9. 1998, Le Béal' (Saint-Mammès), SF n°3. 2000, 2001 et 2009, J'ai Lu, SF n°5535.

Édition en deux volumes :

1/ *Les Olympiades truquées*, 1987, Fleuve noir, Anticipation n°1573.

Prix Rosny aîné 1988.

2/ *Bébé-miroir*, 1988, Fleuve noir, Anticipation n°1624.

WINTREBERT, Joëlle. « Fontaraigne », 1984, in *Mouvance : pathologie du pouvoir*, Raymond Milési & Bernard Stephan dir., *Mouvance* n°8.

WINTREBERT, Joëlle. *Les Maîtres-feu*, 1982 et 1993, J'ai Lu, SF n°1408. 2016, Multivers, Science-Fiction, n°33.

WINTREBERT, Joëlle. *Chromoville*, 1983, 1989 et 1999, J'ai Lu, SF n°1576.

WINTREBERT, Joëlle. *Le Créateur chimérique*, 1988 et 1989, J'ai Lu, SF n°2420. 2009, Gallimard, Folio SF n°352.

Grand Prix de l'Imaginaire 1989.

WINTREBERT, Joëlle. *Lentement s'empoisonnent*, 1999, Flammarion, Quark Noir n°5.

WINTREBERT Joëlle. *Pollen*, 2002 et 2016, Au Diable Vauvert n°14 (Vauvert). 2021, Au Diable Vauvert (Vauvert), Les Poches du Diable.

Prix Rosny-aîné 2003.

WINTREBERT Joëlle. *La Créode et autres récits futurs*, Le Béal' (Saint-Mammès), recueil comprenant : « (Win)Trebert & Trebert(Niw) », préface d'Yves Frémion ; les nouvelles : « La Créode », « Hétéros et Thanatos », « Qui sème le temps récolte la tempête », « Le Nirvâna des accalmeurs », « Le Verbiage du Verbic ou Vingt-quatre heures de la vie d'un chercheur », « Il ne faut pas jouer avec les enfants », « Et après ? », « La Femme est l'avenir de l'homme », « La Journée de la guerre », « Pur esprit », « Avatar », « La Déesse noire et le diable blond », « Hydra », « Cendres », « Arthro », « Imago », « Alien bise », « La Fiancée du roi », « Hurlégriffe », plus « Carbone 14 », une postface de Joëlle Wintrebert ; « Défense et illustration de Miss Univers », un article de Roland C. Wagner ; « La Créatrice chimérique, un entretien avec Joëlle Wintrebert », par Richard Combalot ; « Bibliographie des œuvres de Joëlle Wintrebert (1949-) », par Alain Sprauel.

Plusieurs des articles sont en ligne sur le site de la nooSfere. La bibliographie exhaustive en 2009 est téléchargeable, en version illustrée.

À lire aussi, le dossier consacré à Joëlle Wintrebert dans *Galaxies NS* n°19, 2012, qui comprend une interview, une bibliographie commentée, de nombreux témoignages et hommages, ainsi bien sûr qu'une nouvelle : « L'Enfant du lignage ».

Joëlle Wintrebert a reçu le [prix Cyrano 2017](#) pour l'ensemble de son œuvre.

La question du genre chez James Tiptree, Jr.

GILMAN, Charlotte Perkins. *Herland* (*Herland*, 1915), tr. Bernard Hoepffner, 2016, in *Voyages imaginaires* (Alberto Manguel dir.), Robert Laffont, Bouquins. 2019, Robert Laffont, Pavillons poche. Tr. Yolaine Destremau, 2018, Books Éditions. 2018, réédition illustrée Les Petites Manies (Cresseveuille). 2019, Points, Signatures n°P4989.

(*Herland* appartenant au domaine public, on voit fleurir en numérique un grand nombre de traductions parfois illisibles. Nous conseillons celle de Yolaine Destremau.)

PHILLIPS Alice. *James Tiptree, Jr. The Double Life of Alice Sheldon*, 2006, St. Martin's Press (New York, USA), non traduit.

[Prix Tiptree / Otherwise 2006, Hugo 2007.](#)

SMITH Jeffrey D. « Si ça ne fait pas rire, à quoi bon ? », 1971, entretien avec James Tiptree, Jr., tr. 1973, Charles Canet, *Galaxie (2ème série)* n°109, OPTA.

TIPTREE James, Jr. « Votre cœur haploïde » (*Your Haploid Heart*, 1969), tr. France-Marie Watkins, 1976, in *Univers 06, J'ai Lu, SF*, n°695. Tr. slt « Votre amour haploïde » Paul Hébert, 1984, in *Histoires de mondes étranges*, LdP, GASF n°3812.

TIPTREE James, Jr. « Maman, reviens ! » (*The Mother Ship*, 1968), tr. 1973, Mimi Perrin, *Galaxie (2ème série)* n°109, OPTA.

TIPTREE James, Jr. « Naissance d'un commis voyageur » (*Birth of a Salesman*, 1968), tr. Pierre-Paul Durastanti, 1986, in *Le Livre d'or de la science-fiction : James Tiptree*, Pocket, Le Livre d'or de la science-fiction, n°5243.

TIPTREE James, Jr. « Nous te saluons, ô Terre ! » (*Parimutuel Planet*, 1969), tr. Ben Zimet, 1974, *Galaxie (2ème série)* n°117, OPTA

TIPTREE James, Jr. « Dinosaures et Dysenterie » (*The Nightblooming Saurian*, 1970), tr. Jacques Guiod, 1976, *Galaxie (2ème série)* n°140, OPTA

TIPTREE James, Jr. « Je t'attendrai quand la piscine sera vide » (*I'll Be Waiting for You When the Swimming Pool is Empty*, 1971), tr. Denise Huet, in *Les Fenêtres internes*, UGE, 10/18, n°1236.

TIPTREE James, Jr. « Ultime Espoir » (*On the Last Afternoon*, 1972), tr. Jean-Pierre Pugi, 1986, in *Le Livre d'or de la science-fiction : James Tiptree*, Pocket, Le Livre d'or de la science-fiction, n°5243.

LXXVII

TIPTREE James, Jr. « Vol 727 pour ailleurs » (*The Women Men Don't See*, 1973), tr. René Lathière, 1975, *Fiction spécial n°24 (258 bis)* : *Nouvelles Frontières* (1ère série), OPTA.

TIPTREE James, Jr. *Warm Worlds and Otherwise*, 1975, recueil, Ballantine Books (New York, USA), non traduit.

TIPTREE James, Jr. « Un éphémère goût d'être » (*A Momentary Taste of Being*, 1976), tr. Monique Lebailly, 1987, in *Tropique des Étoiles* (Pierre K. Rey dir.), Londreys, SF n°8.

TIPTREE Jr., James. « Houston, Houston, me recevez-vous ? » (*Houston, Houston, Do You Read?*, 1976), tr. Jean-Daniel Brèque. 1986, in *Le Livre d'Or de la science-fiction : James Tiptree*, Pocket, *Le Livre d'or de la science-fiction*, n°5243.
[Prix Nebula 1977](#), [Hugo 1977](#), [Jupiter 1977](#).

TIPTREE Jr., James. *Par-delà les murs du monde* (*Up the Walls of the World*, 1978), tr. Élisabeth Vonarburg, 1979, Denoël, Pdf n°283. 2009, Gallimard, Folio SF n°354.

TIPTREE James, Jr. « Larmes d'étoiles » (*We Who Stole the Dream*, 1978), tr. Jean-Daniel Brèque, 1985, in *Univers 1985*, J'ai Lu, SF n°1799.

TIPTREE James, Jr. « La Seule Chose à faire » (*The Only Neat Thing to Do*, 1985), tr. Marie-Christine Guérin-Jodin, 1986, *Fiction* n°373, OPTA.
[Prix Locus 1986](#), *Science Fiction Chronicle* 1986, Seiun (Japon) 1988.

TIPTREE James, Jr. *Le Livre d'or de la science-fiction : James Tiptree*, 1986, Pocket, *Le Livre d'or de la science-fiction*, n°5243.

[James Tiptree, Jr. a reçu le prix Solstice 2011 pour l'impact significatif de son œuvre.](#)

Intersexuation en SF

BUJOLD Lois McMaster. *L'Apprentissage du guerrier* (*The Warrior's Apprentice*, 1986), tr. Geneviève Blattmann, 1996, J'ai Lu, SF n°4373. 2012, tr. révisée par Sandy Julien & Alfred Ramani, in *La Saga Vorkosigan – Intégrale – 2*, J'ai Lu, Nouveaux Millénaires.
[Prix Hugo 2017 pour la Saga Vorkosigan.](#)

FURUKAWA Hideo. *Soundtrack*, 2003, tr. Patrick Honoré, 2015, Philippe Picquier (Arles). 2018, Philippe Picquier (Arles), Picquier Poche.

HEINLEIN Robert A. « La Mère célibataire » (*All You Zombies—*, 1959), tr. Michel Deutsch, 1962, *Fiction* n°108, OPTA. 1975, slt « Vous les zombies... », in *Histoires de Voyages dans le temps*, LdP, GASF n°3772. 2005, tr. Olivier Rey, slt « Vous les zombies », in *Conférence n°21*, Éditions Conférence. 2010, in *Bifrost* n°57, Le Béalial (Saint-Mammès).

LXXVIII

LE GUIN, Ursula K. *La Main gauche de la nuit* (*The Left Hand of Darkness*, 1969), tr. Jean Bailhache, 1971, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°10. 1979, LdP, SF n°7039. 1984, Pocket, SF / Fantasy n°5191. 2006, LdP, SF n°7285.

Prix Hugo 1970, Nebula 1970, prix Tiptree / Otherwise 1995 catégorie rétrospective.

LI-CAM. *Résolution*, 2019, La Volte (Clamart), Eutopia.

ROBINSON, Kim Stanley. *2312* (*2312*, 2012), tr. Thierry Arson, 2017, Actes Sud (Arles), Exofictions. 2019, Actes Sud (Arles), Babel n°1612.

SOLOMON Rivers. *L'Incivilité des fantômes* (*An Unkindness of Ghosts*, 2017), tr. Francis Guévremont, 2019, Aux Forges de Vulcain, Littératures. 2020, J'ai Lu, SF n°13042.

WINCKLER, Martin. *Le Chœur des Femmes*, 2009, P.O.L. 2011, Gallimard, Folio n°5198.

WINCKLER, Martin. *L'École des soignantes*, 2019, P.O.L. 2011, Gallimard, Folio n°6862.

Le voyage féministe d'Ursula K. Le Guin

LE GUIN, Ursula. *Le Monde de Rocannon* (*Rocannon's World*, 1966), tr. Jean Bailhache, 1972, in volume : *Le Monde de Rocannon / Planète d'exil / La cité des illusions*, OPTA, Club du Livre d'Anticipation, n°40. 1978, LdP, SF n°7029. 1987, Pocket, SF / Fantasy n°5252. 2003, LdP, SF n°7248.

LE GUIN, Ursula. *Planète d'exil* (*Planet of Exile*, 1966), tr. Jean Bailhache, 1972, in volume : *Le Monde de Rocannon / Planète d'exil / La cité des illusions*, OPTA, Club du Livre d'Anticipation, n°40. 1980, LdP, SF n°7054. 1987, Pocket, SF / Fantasy n°5260. 2003, LdP, SF n°7252.

LE GUIN, Ursula. *La Cité des illusions* (*City of Illusion*, 1967), tr. Jean Bailhache, 1972, in volume : *Le Monde de Rocannon / Planète d'exil / La cité des illusions*, OPTA, Club du Livre d'Anticipation, n°40. 1987, Pocket, SF / Fantasy n°5274. 2004, LdP, SF n°7253.

LE GUIN, Ursula K. *La Main gauche de la nuit* (*The Left Hand of Darkness*, 1969), tr. Jean Bailhache, 1971, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°10. 1979, LdP, SF n°7039. 1984, Pocket, SF / Fantasy n°5191. 2006, LdP, SF n°7285.

Prix Hugo 1970, Nebula 1970, prix Tiptree / Otherwise 1995 catégorie rétrospective.

LE GUIN, Ursula K. *Les Dépossédés* (*The Dispossessed: An Ambiguous Utopia*, 1974), tr. Henry-Luc Planchat, 1975, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°39. 1983, Pocket, SF / Fantasy n°5159. 2006, LdP, SF n°7288.

Prix Hugo 1975, Locus 1975, Nebula 1975, Jupiter 1975, Prometheus 1993.

LE GUIN, Ursula K. « Is Gender Necessary? », 1976, article, in *Aurora: Beyond Equality* (Susan Janice Anderson & Vonda N. McIntyre éd.), Fawcett Publications, Gold Medal Books (New York, USA), non traduit.

LXXIX

LE GUIN, Ursula K. *L'Œil du Héron* (*The Eye of the Heron*, 1978), tr. Isabelle Delord, 1983, Presses de la Cité, Futurama – Superlights n°9. 2021, Les moutons électriques, Hélios.

LE GUIN, Ursula K. *La Vallée de l'éternel retour* (*Always Coming Home*, 1985), tr. Isabelle Reinharez, 1994, Actes Sud. 2012, Mnémos, Ourobores. 2019, Mnémos, Intégrales.

LE GUIN, Ursula K. « L'identité de genre est-elle une nécessité ? » (*Is Gender Necessary? Redux*, 1987), article, tr. Hélène Collon, 2020, in *Danser au bord du monde*, L'Éclat, Premier Secours.

LE GUIN, Ursula K. « La Fille de la pêcheuse » (*The Fisherwoman's Daughter*, 1988), article, tr. Hélène Collon, 2020, in *Danser au bord du monde*, L'Éclat, Premier Secours.

LE GUIN, Ursula K. *Quatre Chemins de Pardon* (*Four Ways to Forgiveness*, 1995), recueil, tr. Marie Surgers, 2007, L'Atalante, La Dentelle du Cygne n°173. Comprend quatre nouvelles : « Trahisons » (*Betrayals*, 1994), « Jour de pardon » (*Forgiveness Day*, 1994), « Un homme du peuple (*A Man of the People*, 1995), « Libération d'une femme » (*A Woman's Liberation*, 1995), et un article « À propos de Werel et de Yeowe » (*Notes on Werel and Yeowe*, 1995).

[Asimov's Readers Award 1995](#), [Sturgeon 1995](#), [Locus 1996](#), [Grand Prix de l'Imaginaire 2008](#).

LE GUIN, Ursula K. « La Question de Seggri » (*The Matter of Seggri*, 1994), tr. 2006, in *L'Anniversaire du monde*, Robert Laffont, Ailleurs et Demain, n°201. 2010, LdP, SF n°31869.

[Prix Tiptree / Otherwise 1994](#).

LE GUIN, Ursula K. *Le Dit d'Aka* (*The Telling*, 2000), tr. Pierre-Paul Durastanti, 2000, in *Le Dit d'Aka suivi de Le nom du monde est forêt*, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°171. 2005, LdP, SF n°7275.

[Prix Endeavour 2001](#), [Locus 2001](#).

Ursula K. Le Guin a par ailleurs été récompensée, pour l'ensemble de son œuvre, des prix suivants : [SFRA Award for Lifetime Contributions to SF Scholarship 1989](#), [World Fantasy – Grand maître / Life Achievement 1995](#), [Science Fiction Hall of Fame 2001](#).

Matriarcat et science-fiction

ALDERMAN Naomi. *Le Pouvoir* (*The Power*, 2016), tr. Christine Barbaste, 2018, Calmann-Lévy. 2019, LdP n°35484.

ARROUM Rawia. *Boys Out !*, 2014, Hachette, Black Moon.

BLOCH Robert. *Matriarchie* (*Ladies' Day*, 1968), tr. Christian Meistermann, 1975, *Matriarchie, suivi de La Fourmière*, Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°566. 1983, in *La Fourmière, suivi de Matriarchie*, Nouvelles Éditions Oswald (NéO), Fantastique / SF / Aventure, n°77.

BRIN David. *La Jeune Fille et les clones (Glory Season, 1993)*, tr. Arnaud Mousnier-Lompré, 1997, Pocket, Rendez-Vous Ailleurs. 2001, Pocket, SF / Fantasy n°5764. 2016, slt *Saison de Gloire*, Milady, Imaginaire.

DELAUME, Chloé. *Les Sorcières de la République*, 2016, Seuil, Fiction & Cie. 2019, Points.

DUCRET Diane. *La Dictatrice*, 2020, Flammarion.

EAUBONNE Françoise d'. *Le Satellite de l'Amande*, 1975, Éditions des Femmes.

FACON Roger. *La Planète des femmes*, 1987, Fleuve noir, Anticipation n°1589. 2015, L'Ivres-Book (Ménétrou), e-Anticipations.

FERRY Alfred de. *Un roman en 1915... (1889)*, Calmann-Lévy.

GILMAN, Charlotte Perkins. *Herland (Herland, 1915)*, tr. Bernard Hoepffner, 2016, in *Voyages imaginaires* (Alberto Manguel dir.), Robert Laffont, Bouquins. 2019, Robert Laffont, Pavillons poche. Tr. Yolaine Destremau, 2018, Books Éditions. 2018, réédition illustrée *Les Petites Manies (Cresseveuille)*. 2019, Points, Signatures n°P4989. (*Herland* appartenant au domaine public, on voit fleurir en numérique un grand nombre de traductions parfois illisibles. Nous conseillons celle de Yolaine Destremau.)

GOM Leona. *Le Chromosome Y (The Y Chromosome, 1990)*, tr. Sylvie Bérard & Suzanne Grenier, 2000, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°036.

HOLBERG Ludvig, baron de. *Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrain, contenant une nouvelle théorie de la terre et l'histoire d'une cinquième monarchie inconnue jusqu'à présent (Nicolai Klimii Iter Subterraneum, 1741)*, tr. Eléazar de Mauvillon, 1741, J. Preuss. 1788, slt *Voyage de Klimius dans le monde souterrain, contenant une nouvelle théorie de la terre et l'histoire d'une cinquième monarchie inconnue jusqu'à présent*, in *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, tome XIX, Charles-Georges-Thomas Garnier. Tr. Gilles Gérard-Alberg & Eléazar de Mauvillon, slt *Voyage de Niels Klim dans le monde souterrain*, 1949, Stock, Voyages imaginaires n°9. Tr. Priscille Ducet, slt *Le Voyage souterrain de Niels Klim*, 2001, José Corti, Merveilleux n°14.

KARINTHY Frigyes. *Capillaria ou le pays des femmes (Capillaria, 1921)*, tr. Ladislav Gara & Marcel Largeaud, 1931, slt *Voyage à Capillarie*, Reider, Les Prosateurs étrangers modernes. Tr. Véronique Charaire, 1976, slt *Capillaria ou le Pays des femmes*, La Différence, Chair Pensée n°1. 2014, La Différence, Mimos n°94. Tr. Judith Karinthy & Pierre Karinthy, 2016, slt *Capillaria*, in *Voyages imaginaires* (Alberto Manguel dir.), Robert Laffont, Bouquins. On peut lire cette dernière traduction en ligne : http://karinthy.legtux.org/r_capillaria.htm

LANE Mary Ellen Bradley. *Mizora: A Prophecy (1890)*, sln Princess Vera Zarovitch, G.W. Dillingham Company (New York, USA), non traduit.

MAYOR Adrienne. *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes (VIIIe siècle avant J.-C. – 1er siècle après J.-C.) (The Amazons: Lives and Legends of*

LXXXI

Warrior Women across the Ancient World, 2014), tr. Philippe Pignarre, 2017, La Découverte. 2020, La Découverte Poche.

MERLE Robert. *Les Hommes protégés*, 1974, Gallimard, La Blanche. 1989, Folio, n°2057.

QUIRINY Bernard. *Les Assoiffées*, 2010, Seuil. 2012, Points, n°P2789.

RUSS, Joanna. *L'Autre Moitié de l'Homme (The Female Man, 1975)*, tr. Henry-Luc Planchat, 1977, Robert Laffont, Ailleurs et Demain n°46. 1985, Pocket, SF / Fantasy n°5197.

Prix Tiptree / Otherwise 1995 dans la catégorie rétrospective.

SAINT-MOORE Adam. *Chroniques de l'ère du verseau (1979-85)*

1/ *Les Lois de l'Orga*, 1979, Fleuve noir, Anticipation n°953.

2/ *Les Jours de la montagne bleue*, 1980, Fleuve noir, Anticipation n°980.

3/ *3087*, 1980, Fleuve noir, Anticipation n°987.

4/ *La Mémoire de l'archipel*, 1980, Fleuve noir, Anticipation n°1014.

5/ *La Vingt-Sixième Réincarnation*, 1981, Fleuve noir, Anticipation n°1049.

6/ *La Traque d'été*, 1981, Fleuve noir, Anticipation n°1078.

7/ *L'Hérésiarque*, 1982, Fleuve noir, Anticipation n°1159.

8/ *Les Ombres de la Mégapole*, 1984, Fleuve noir, Anticipation n°1300.

9 / *Les Clans de l'étang vert*, 1985, Fleuve noir, Anticipation n°1368.

SARGENT Pamela. *Le Rivage des femmes (The Shore of Women, 1986)*, tr. Nathalie Guilbert, 1989, Robert Laffont, Ailleurs et Demain. 1997, LdP, SF n°7202.

SOHL Jerry. *La Révolte des femmes (The Haploids, 1952)*, tr. J. Berval, 1954, Hachette / Gallimard, Le Rayon fantastique n°29.

SOULAC Anne-Marie. *Le Printemps des monstres*, 1960, Denoël.

STORK Christopher. *Terre des femmes*, 1984, Fleuve noir, Anticipation n°1340.

SWIFT Jonathan. *Les Voyages de Gulliver (Travels into Several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver / Gulliver's Travels, 1726)*. Les traductions sont nombreuses, ainsi que les adaptations pour la jeunesse, nous citerons seulement les plus récentes. Tr. Jacques Pons, 2007, Gallimard, Folio Classique n°597. Tr. Laurence Kiefé, LdP, Jeunesse n°1278.

TEPPER Sheri S. *Un monde de femmes (The Gate to Women's Country, 1988)*, tr. Iawa Tate, 1990, J'ai Lu, SF, n°2907.

VEILLOT Claude. « Misandra », 1974, In *Misandra*, recueil, J'ai Lu, SF, n°558.

VONARBURG, Élisabeth. *Le Silence de la Cité*, 1981, Denoël, Pdf n°327. 1998, Alire (Lévis, Québec, Canada), Romans n°017.

Prix Boréal 1982, Grand Prix de l'Imaginaire 1982, prix Rosny aîné 1982.

VONARBURG Élisabeth. *Chroniques du Pays des Mères*, 1992, Québec / Amérique (Montréal, Québec, Canada), Littérature d'Amérique. 1996, LdP, SF n°7187. 1999, Alire

LXXXII

(Lévis, Québec, Canada), Romans n°027. 2019, Mnémos (Saint-Laurent d'Oingt), Intégrales.

Prix Boréal 1993, prix Aurora 1993, prix Jacques Brossard 1993.

WINTREBERT Joëlle. *Pollen*, 2002 et 2016, Au Diable Vauvert n°14 (Vauvert). 2021, Au Diable Vauvert (Vauvert), Les Poches du Diable.

Prix Rosny-ainé 2003.

WITTIG, Monique. *Les Guérillères*, 1969, Éditions de Minuit.

Le patriarcat, c'est dystopique !

ATWOOD Margaret. *La Servante écarlate* (*The Handmaid's Tale*, 1985), tr. Sylviane Rué, 1987, Robert Laffont, Pavillons. 1990, J'ai Lu, Littérature générale n°2781. 1995, J'ai Lu, SF n°2781, 2004, Robert Laffont, Bibliothèque Pavillons. 2015, Robert Laffont, Pavillons Poche. Tr. Michèle Albaret-Maatsch, 2021, Robert Laffont, Pavillons Poche.

Prix Arthur C. Clarke 1987.

ATWOOD Margaret. *Les Testaments* (*The Testaments*, 2019), tr. Michèle Albaret-Maatsch, 2019, Robert Laffont, Pavillons. 2021, Robert Laffont, Pavillons Poche.

Goodreads Choice Awards 2019, Kurd-Laßwitz-Preis 2020.

BURDEKIN Katharine. *Swastika Night* (*Swastika Night*, 1937, s/n Murray Constantine), tr. Anne-Sylvie Homassel, 2016, Piranha, Incertain Futur. 2017, Pocket, SF / Fantasy n°7241.

DALCHER Christina. *Vox* (*Vox*, 2018), tr. Michael Belano, 2019, NiL. 2020, Pocket, coll. Littérature – Best n°17642.

ELGIN Suzette Haden. « Pour l'amour de Grace » (*For the Sake of Grace*, 1969), tr. Frank Straschitz, 1984, in *Histoires de Sociétés Futures*, LdP, GASF n°3811.

LARUE ïan. *La Vestale du Calix* (2011, s/n Anne Larue), L'Atalante (Nantes), La Dentelle du Cygne n°284.

LECONTE Marianne. « Les Trois J », 1976, in *Femmes au Futur* (Marianne Leconte dir.), Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°598.

LEVIN Ira. *Les Femmes de Stepford* (*The Stepford Wives*, 1972), tr. Noman Gritz & Tanette Prigent, 1974, Albin Michel. 1976, J'ai Lu, SF n°649.

OKORAFOR Nnedi. *Qui a peur de la mort ?* (*Who Fears Death*, 2010), tr. Laurent Philibert-Caillat, 2013, Panini Books, Éclipse n°38. 2017, ActusF, Perles d'Épice. 2018, LdP, SF n°35124.

Carl Brandon Society Award 2010, World Fantasy Award 2011, prix Imaginales 2014.

REED Kit. « La Chanson de Tommy » (*The Food Farm*, 1967), tr. Françoise Levie-Howe, 1976, in *Femmes au Futur* (Marianne Leconte dir.), Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°598. Tr. s/n « La Femme à bouffe » Dorothee Tiocca, 1983, in *Histoires de médecins*, LdP, GASF n°37811.

LXXXIII

RUSS Joanna. *The Two of Them*, 1978, Berkley/Putnam (New York, USA), non traduit.

SAXTON Josephine. « Les Femmes de Gordon » (*Gordon's Women*, 1975), tr. Françoise Levie-Howe, 1976, in *Femmes au Futur* (Marianne Leconte dir.), Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°598.

SINISALO Johanna. *Avec joie & docilité* (*Auringon Ydin*, 2013), Tr. Anne Colin du Terrail, 2016, Actes Sud, Lettres Scandinaves.

Prix Prometheus 2017.

WATSON Ian. *Orgasmachine* (*The Women Factory*, 1976), tr. Michel Petris, 1976, Champ Libre, Chute Libre n° 12. 1979, Jean-Claude Lattès, Titres/SF n° 13. La VO n'a jamais été publiée, mais Ian Watson l'a réécrite, rallongée et intitulée *The Woman Plant*. Il est paru en 2001 au Japon, et finalement en 2010 en anglais, chez NewCon Press (UK), sous le titre... *Orgasmachine* !

WELLS Herbert George. *La Machine à explorer le temps* (*The Time Machine*, 1895). La première traduction en français, signée Henry D. Davray, date de 1899. Elle a depuis été rééditée un très grand nombre de fois. Elle est disponible chez Gallimard Jeunesse n°97, Folio n°587, Folio Junior n°246, Folio SF n°73, etc., et elle est parfois publiée avec *L'île du docteur Moreau*.

WILHELM Kate. « Les Funérailles » (*The Funeral*, 1972), tr. Françoise Levie-Howe, 1976, in *Femmes au Futur* (Marianne Leconte dir.), Marabout – Gérard, Bibliothèque Marabout – Science-Fiction, n°598. Tr. Arlette Roseblum, slt « L'Enterrement », 1979, in *Le Livre d'Or de la science-fiction : Encore des Femmes et des Merveilles*, Pocket, Le Livre d'or de la science-fiction, n°5058.

Octavia E. Butler, black feminism et afrofuturisme

BUTLER Octavia E. *Le Maître du réseau* (*Patternmaster*, 1976, *Patternist* vol. 5), tr. Odile Sabathé-Ricklin, 1977, Presses de la Cité, Futurama 2^e série n° 12. Réédition prévue au Diable Vauvert.

BUTLER Octavia E. *Le Motif* (*Mind of My Mind*, 1977, *Patternist* vol. 2), tr. Bruno Martin, 1980, OPTA, Club du Livre d'Anticipation n°72. Réédition prévue au Diable Vauvert.

BUTLER Octavia E. *La Survivante* (*Survivor*, 1978, *Patternist* vol. 4), tr. Bruno Martin, 1980, OPTA, Club du Livre d'Anticipation n°74. Réédition prévue au Diable Vauvert.

BUTLER Octavia E. *Liens de sang* (*Kindred*, 1979), tr. Nadine Gassié, 2000, Dapper, Littérature. 2021, tr. Nadine Gassié, révisée par Jessica Shapiro, Au Diable Vauvert.

BUTLER Octavia E. *Wild Seed*, 1980, *Patternist* vol. 4, Doubleday (New York, USA), non traduit. Traduction prévue au Diable Vauvert.

BUTLER Octavia E. *Humains, plus qu'humains* (*Clay's Ark*, 1984, *Patternist* vol. 3), tr. Odile Ricklin, 1985, Presses de la Cité, Futurama – Superlights n°23. Réédition prévue au Diable Vauvert.

LXXXIV

BUTLER, Octavia E. *Xenogenesis / Lilith's Brood*, Warner Books (New York, USA), non traduits.

1/ *Dawn*, 1987.

2/ *Adulthood Rites*, 1988.

3/ *Imago*, 1989.

Traduction prévue au Diable Vauvert.

BUTLER, Octavia E. « Le Soir et le matin et la nuit » (*The Evening and the Morning and the Night*, 1987), tr. Jean-Pierre Pugi, 1989, in *Univers 1989*, J'ai Lu, SF, n°2572.
[Prix Science Fiction Chronicle 1988.](#)

BUTLER Octavia E. *La Parabole du semeur (Parable of the Sower)*, 1993, tr. Philippe Rouard, 1995, J'ai Lu, SF n°3948. 2001 et 2017, Au Diable Vauvert n°9 (Vauvert). 2020, Au Diable Vauvert (Vauvert), Les Poches du Diable.

BUTLER Octavia E. *La Parabole des talents (Parable of the Talents)*, 1998, tr. Iawa Tate, 2001, Au Diable Vauvert (Vauvert) n°10. 2021, Au Diable Vauvert (Vauvert), Les Poches du Diable.

[Prix Nebula 1999.](#)

BUTLER Octavia E. *Novice (Fledgling)*, 2005, tr. Philippe Rouard, 2008 et 2020, Au Diable Vauvert (Vauvert) n°50.

[Octavia Butler a reçu le prix Solstice 2012 pour l'impact significatif de son œuvre.](#)

MORRISON Toni. *Beloved (Beloved)*, 1987, tr. Hortense Chabrier & Sylviane Rué, 2013, UGE, 10/18, n°2378.

Prix Pulitzer 1988, Anisfield-Wolf Book Award 1988, Frederic G. Melcher Book Award 1988, Robert F. Kennedy Memorial Book Award 1988, American Book Award 1988, Peggy V. Helmerich Distinguished Author Award 1988.

[Prix Nobel de la Littérature 1993 décerné à Toni Morrison pour *Beloved* et l'ensemble de son œuvre.](#)

OKORAFOR Nnedi. *Qui a peur de la mort ? (Who Fears Death)*, 2010, tr. Laurent Phibilert-Caillat, 2013, Panini Books (Nice), Éclipse n°37. 2017, ActuSF (Chambéry), Perles d'Épice. 2018, LdP, SF n°35124.

[Carl Brandon Society Award 2010, World Fantasy Award 2011, Imaginales 2014.](#)

OKORAFOR Nnedi. *Binti*, Recueil comprenant une novella, une nouvelle et un court roman, écrits dans le désordre, mais qui se suivent et se fondent en un seul récit :

1/ « Binti » (*Binti*, 2015).

Prix Hugo 2016, Nebula 2016, Nommo Awards for African Speculative Fiction 2017.

2/ « Binti : feu sacré » (*Binti: Sacred Fire*, 2019).

3/ « Binti : retour » (*Binti: Home*, 2017).

Traduction Erwan Devos & Hermine Hémon, 2020, ActuSF (Chambéry), Naos.